

QUEVEN D'UNE RUE A L'AUTRE

**D'Allende à Zola, succinctes ou plus développées,
documentations sur les personnages dont une rue de
Quéven porte le nom d'après les articles parus dans
RENOUVEAU, le bulletin paroissial de Quéven.**

(cliquer sur le nom pour atteindre la page désirée)



A

Salvatore ALLENDE
André-Marie AMPERE
Guillaume APOLLINAIRE
Louis ARAGON
Marcel AYME

B

Jean BART
7ème Bataillon FFI
Charles BAUDELAIRE
Henri BECQUEREL
Paul BERT
Léon BLUM
Théodore BOTREL
Hélène BOUCHER
Louis BRAILLE
Edouard BRANLY
Georges BRASSENS
Jacques BREL
Aristide BRIAND
Auguste BRIZEUX



C

René-Guy CADOU
Jean-Pierre CALLOC'H
Albert CALMETTE
Albert CAMUS
René CASSIN
Yvette CAUCHOIS
Jean CHARCOT
Georges CHARPACK
Emile CHARTIER
René de CHATEAUBRIAND
Jean COCTEAU
Alice COLENO

CONDORCET
Ambroise CROIZAT

D

Alphonse DAUDET
Charles DE GAULLE
Olympe DE GOUGES
Fernand DE LANGLE DE CARY
Jean-Marie DEGUIGNET
Marie DELAUNAY
Charles DELESTRAINT
Yves DIENY
Alexandre DUMAS
Henri DUPUY-DE-LÔME
Anjela DUVAL

E

Albert EINSTEIN
Paul ELUARD

F

Jules FERRY
Paul FORT
Benoit FRACHON
Anatole FRANCE
Célestin FREINET
Pierre FRESNAY

G

Jean GABIN
Gabrielle d'Arvor
Rolland GARROS
Jean GIONO
GLENMOR
Xavier GRALL
Abbé GREGOIRE
Louis GUILLOUX

H

Edouard HERRIOT
Victor HUGO

J

Max JACOB
Jean JAURES
Frédéric JOLIOT-CURIE

K

Joseph KERBELLEC
Joseph KESSEL

L

René LAËNNEC
Léo LAGRANGE
Alphonse de LAMARTINE
Antoine LAVOISIER
Anatole LE BRAZ
Joseph LE BRIX
Jean LE COUTALLER
Jérôme LEJEUNE
Joseph LE LEANNEC
Yves LE LESLE
François LE LEVE
LE METAYER
Emile LE MOLGAT
Yves LE PRIEUR
Auguste LE QUINTREC
Alain LESAGE
René LOTE
Pierre LOTI

M

André MALRAUX
Victor MASSE
Pierre MENDES-FRANCE
Louise MICHEL
Julien MOELLO
Florentine MONIER
Jean MOULIN
Alfred de MUSSET

N

Pablo NERUDA

P

Marcel PAGNOL
Denis PAPIN
Ambroise PARE
Blaise PASCAL
Louis PASTEUR
Gérard PHILIPPE
Edith PIAF
Pablo PICASSO
Jacques PREVERT
Henri PUSTOCH

Q

Mathurin QUILLERE
Pierre QUINIO

R

Jean-Marie RAOUL
Ernest RENAN
Arthur RIMBAUD
Romain ROLLAND
Amiral Pierre-Alexis RONARC'H
Auguste ROPERCH
Edmond ROSTAND
Jean-Jacques ROUSSEAU
Emile ROUX

S

Antoine de SAINT-EXUPERY
George SAND
Jean-Paul SARTRE
Simone SIGNORET
Jules SIMON
Emmanuel SVOB

T

Elsa TRIOLET
Marie-Louise TROMEL

V

Paul VALERY
Paul VERLAINE
Jules VERNE
Boris VIAN
Alfred de VIGNY
Théodore Hersart de VILLEMARQUE
François VILLON

Y

Marguerite YOURCENAR

Z

Emile ZOLA

ALLENDE Salvador



Salvador ALLENDE (Valparaiso, 1908 – 1973)

Né à Valparaiso en 1908, Salvador Allende Gossens, diplômé de médecine en 1932, est en 1933 parmi les fondateurs du parti socialiste chilien. Député de 1937 à 1945, ministre de la santé dans le gouvernement du Front Populaire (1939-1942), il est secrétaire général du parti socialiste en 1943, sénateur en 1945, puis président du Sénat en 1956.

Elu de justesse Président de la République en 1970 après trois échecs en 1952, 1958 et 1964, il entreprend d'importantes réformes économiques et sociales : nationalisation du cuivre, rachat des entreprises privées, réformes agraires et sociales...

Aux élections législatives de 1973, détérioration de la situation du pays, les pressions américaines et les luttes politiques privent l'Union Populaire de la majorité.

La surenchère de l'extrême-gauche, la montée du terrorisme d'extrême-droite, l'opposition des classes moyennes alimentent des rumeurs de soulèvement. Malgré l'entrée des militaires au gouvernement et la promulgation de l'état d'urgence en juin 1973, l'armée du général Pinochet bombarde et investit le palais présidentiel et Salvador Allende y trouve la mort.

Renouveau, n° 169, novembre 1992

AMPERE André-Marie



André-Marie AMPÈRE (Lyon, 1775 - Marseille, 1836)

André-Marie AMPÈRE naît à Lyon, le 20 janvier 1775. De très bonne heure, il montre des dispositions exceptionnelles pour les mathématiques. Se formant sans maître, il est d'une intense curiosité intellectuelle. A 14 ans, il lit les vingt volumes de l'encyclopédie de DIDEROT et d'ALEMBERT. A 18 ans, il domine toutes les connaissances mathématiques de l'époque.

Survient alors la mort de son père, juge de paix à Lyon, qui est arrêté et décapité en tant qu'aristocrate. Très affecté, ce n'est que peu à peu qu'il surmonte sa douleur et se replonge dans ses études scientifiques et philosophiques.

Professeur de physique à Bourg (1801), puis à Lyon, il devient répétiteur puis professeur à l'école Polytechnique, est nommé inspecteur général de l'Université, membre de l'institut et enfin professeur au collège de France. C'est au cours d'une inspection universitaire à Marseille qu'il meurt dans un demi-oubli le 10 juin 1836. On lui doit pourtant des découvertes capitales dans l'évolution des sciences. Esprit créateur, chercheur né, mathématicien de premier ordre, il fut un véritable exemple de savant à la fois inventeur et précurseur.

Avant 1820, on connaissait l'électricité, le magnétisme et la lumière, mais sans établir aucune relation entre ces trois phénomènes. Le Danois OERSTED découvre en 1820 que le courant électrique dévie l'aiguille aimantée. C'est à partir de là qu'Ampère établit la science qu'il appelle électromagnétisme.

Travaillant en laboratoire, Ampère imagine et réalise, seul, des montages dont la portée pratique est immense.

Il invente le galvanomètre qui permet de mesurer de petites intensités de courant en utilisant leurs actions électromagnétiques. Il invente et donne le nom de solénoïde à la bobine de fil électrique formée de spires enroulées que l'on utilise dans les transformateurs. Profitant de la découverte par ARAGON, directeur de l'Observatoire de Paris, de l'aimantation du fer par le courant, il invente l'électro-aimant, organe essentiel de toutes les applications électriques.

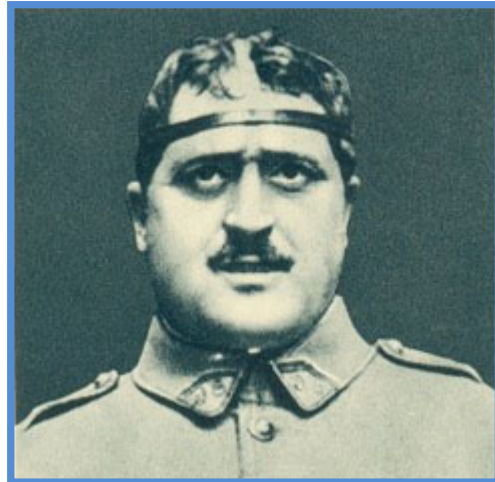
L'œuvre scientifique d'Ampère est donc d'une richesse incomparable. Sans doute aurait-elle pu être encore plus grande. Absorbé par une carrière épuisante d'enseignement, puis d'inspection générale, on ne peut que déplorer qu'AMPÈRE n'ait pas eu le temps nécessaire pour approfondir cette "recherche" d'où découlent les progrès techniques dont bénéficient par la suite les générations.

Le nom d'André-Marie AMPÈRE a été choisi pour désigner l'unité d'intensité du courant électrique, notion fondamentale, que, le premier, il avait mise clairement en évidence. Ce n'est que justice pour ce savant exemplaire, timide et désintéressé, qui occupe une place exceptionnelle trop souvent méconnue parmi les savants inventeurs et chercheurs tels que

LAVOISIER, PASTEUR, CURIE, EINSTEIN, etc....

Jo Caro, Renouveau, n° 229, juin 1999

APOLLINAIRE Guillaume



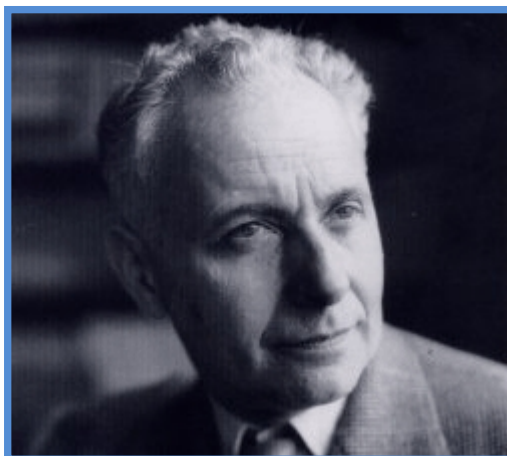
Guillaume APOLLINAIRE (Rome, 1880 – Paris, 1918)

D'origine polonaise par sa mère, Wilhelm Apollinaris de Kostrowitzky naît à Rome en 1880. Il fait ses études à Paris, écrit des romans, des nouvelles, des essais. Il s'affirme dans la poésie avec « *Alcools* » (1913) où il fait preuve d'une grande liberté d'expression et « *Calligrammes* » (1918) où il présente certains de ses poèmes en forme d'objets (montres, mandoline, cravate), de choses mouvantes (gouttes de pluie, jets d'eau) ou d'animaux (« la colombe poignardée »).

Blessé à la tête à la guerre, trépané, c'est de la grippe espagnole qu'il meurt à la veille de l'armistice de 1918, à trente-huit ans.

Renouveau, n° 176, juin 1993

ARAGON Louis



Louis ARAGON (Neuilly-sur-Seine, 1897 – Paris, 1982)

C'est à Neuilly-sur-Seine, en 1897, que naît Louis ARAGON, grand littéraire, homme politique et grand poète de notre siècle. Fils naturel du député Louis ANDRIEUX qui refuse de le reconnaître, il est envoyé pendant seize mois en nourrice en Bretagne par sa mère Marguerite TOUCAS qui, l'ayant repris, le fait passer pour son petit frère. Ce n'est qu'en 1917, au moment de son incorporation qu'il apprend le secret de sa naissance. Il en est traumatisé et les horreurs de la guerre vont encore le durcir. Titulaire de la croix de guerre, en 1919, il rallie avec André BRETON le mouvement "dada" qui prétend par la dérision abolir une société jugée absurde et aboutit au surréalisme et à l'action révolutionnaire.

Jeune révolté, avec BRETON, il multiplie les scandales. Il découvre la passion avec la riche anglaise Nancy CUNARD qui l'abandonnera bientôt pour un pianiste noir. En 1928, il rencontre le poète soviétique MAIAKOVSKI et sa belle soeur, Elsa TRIOLET, qui entre dans sa vie et restera pendant quarante ans sa compagne fidèle. Elle l'arrache au surréalisme et l'engage à fond dans le communisme. Il devient jusqu'à l'aveuglement un inconditionnel de la ligne du parti. Il fonde en 1934, "Commune", l'hebdo culturel du parti, devient en 1937, directeur de "Ce soir", le quotidien d'avant-guerre, crée les "Lettres Françaises" en 1941, mettant la littérature en prise directe avec l'histoire. Avec le parti, il bat le rappel des intellectuels pour les lancer dans la résistance.

Après la guerre, avec Elsa, il anime le C.N.E. (Centre National des Écrivains) où s'établit une liste arbitraire des écrivains collaborateurs. Elsa reçoit le prix Goncourt au retour d'une visite en Allemagne de la zone d'occupation française, à l'invitation du général de LATTRE. En 1950, il entre au Comité central.

Il faut attendre 1968 pour qu'il s'insurge contre les Russes et condamne sans détour leur entrée à Prague, soutenant les intellectuels tchèques dans leur "lutte courageuse contre l'envahisseur".

Arrive en 1970 la mort d'Elsa. Dès lors, le PC. l'écarte. En 1972, les "Lettres Françaises" qu'il dirigeait depuis 1953 cessent de paraître pour de soi-disant difficultés financières. Son ultime recueil "*Les adieux*" traduit le désespoir résigné d'un poète qui parle de sa vie comme d'un immense gâchis.

*'Au bout de mon âge
Qu'aurais-je trouvé?
Vivre est un village
Où j'ai mal rêvé'*

'j'ai regardé en moi et j'ai vu le fond de l'abîme. Je ne vous dirai rien d'autre dans ces jours où la beauté de l'automne risque de nous faire croire au printemps. Je sais d'expérience que c'est difficile, et que souvent cela fait mal. Mais si vous voulez qu'au moins

en une chose je me vante, je vous dirai que, de cette vie gâchée qui fut la mienne, je garde pourtant un sujet d'orgueil : j'ai appris quand j'ai mal à ne pas crier'

Au-delà de ses essais politiques, artistiques et littéraires, ARAGON est le grand poète de sa génération. Véritable virtuose de notre langue, il en traduit toute la beauté par la limpidité de son style. Certains de ses plus beaux chants ont été mis en musique par Jean FERRAT, BRASSENS, MOULOUDJI et d'autres. Ses textes sont étudiés dans les écoles et les collèges. Déjà de son vivant, ARAGON a connu la célébrité.

Mort le 24 décembre 1982 à son domicile parisien, 56, rue de Varenne, il repose auprès de son épouse Elsa TRIOLET, dans le jardin de leur propriété à Saint-Arnoult-en-Yvelines.

Jo Caro, Renouveau, n° 190, février 1995

MARCEL AYME

Marcel Aymé, Joigny (1902), Paris (1967)

Né à Joigny (Yonne), le 29 mars 1902, Marcel Aymé, fils d'un maréchal-ferrant, orphelin de mère à 2 ans, est élevé par ses grands-maternels qui exploitaient une tuilerie à Villers-Robert, village où se vivent les passions politiques et religieuses (et antireligieuses) et qui sera le décor de « *La jument verte* », « *la Vouivre* » « *Gustalin* », « *la table aux crevés* ».

Baptisé en 1908 après la mort de son grand-père, anticlérical, il est très affecté peu de temps après par la mort d'une tante qu'il aimait beaucoup et se cabre contre la religion. Sa grand-mère meurt à son tour en 1910. En 1912, devenu boursier, il ne revient au village que le samedi et pour les grandes vacances. Il y garde les vaches avec les autres bergers. Elève moyen, il aime lire mais pas étudier. Il obtient tout de même son bac de math en 1918 et une bourse d'internat. Entré au lycée de Besançon, il pense pouvoir devenir ingénieur, mais gravement malade, doit interrompre ses études. Il effectue son service militaire en 1922/23 en Allemagne occupée et, libéré, revient à Paris où il est successivement employé de banque, agent d'assurances, journaliste...



A nouveau malade en 1925, il écrit son premier roman, pour son plaisir, sans penser devenir écrivain. Publié aux Cahiers de Paris en 1926, il écrit un deuxième roman, accepté et publié chez Gallimard (1927). Dès lors, il donne chaque année une oeuvre nouvelle. La littérature devient son métier. Marié, devenu père de famille, il travaille pour le théâtre, donne des nouvelles et des romans aux journaux de la collaboration sans laisser trace d'engagement politique.

Ecrivain très connu, considéré comme un auteur divertissant plutôt que grand écrivain, c'était un « homme taciturne, abrité derrière ses lunettes noires, un paysan du village de Montmartre. » (il habitait rue Paul Féval). Il a laissé une oeuvre très variée, tantôt réaliste, tantôt satirique, tantôt fantastique. Ce fut un bon peintre de la campagne, des petites villes et de Paris, où il mourut le 14 octobre 1967.

Un aperçu de son oeuvre :

1929 : « *la table aux crevés* », (Prix Renaudot).

Dans ce petit village jurassien, les rivalités s'affrontent tant sur le plan local que celui de la politique.

1930 : « *La rue sans nom* ». (Prix du roman populiste).

C'est une rue aux logements misérables et insalubre, habitée par des ouvriers dont des Italiens, maçons ou terrassiers, où les querelles éclatent pour des rivalités amoureuses ou à cause du racisme. Il y décrit la vie de ces travailleurs résignés aux tâches ingrates pour assurer le pain de chaque jour.

1934/1946 : « *Les contes du chat perché* ». On y trouve Delphine et Marinette, deux petites filles d'âge scolaire et des animaux doués de parole qui se comportent comme des humains. Un classique de la littérature enfantine et scolaire.

1936 : « *Le moulin de la sourdine* ». Un notaire commet le meurtre de sa servante. Le SDF du village est accusé. Les notabilités du village, abandonnant leurs querelles, s'unissent pour cacher la vérité.

1938 : « *Gustalin* ». Dans sa région natale entre Dole et Besançon, paysans de la plaine et bûcherons des bois se confrontent violemment à en devenir inconciliables. Gustalin, le fermier, passionné de mécanique rêve de devenir un riche garagiste. Marthe, la fermière, rêve de partir en ville pour vivre bourgeoisement. Une observation juste mais cruelle de conflits incessants écrite dans le parler franc-comtois.

1941 : « *Travelingue* ». Il y souligne le ridicule d'un snobisme parisien en ne faisant cadeau à personne dans cette période tourmentée du Front Populaire.

1941 : « *La Vouivre* ». Il exploite une vieille légende, celle de la Vouivre, un animal mythique qui inspire terreur et fascination. Un village est affolé par cette mystérieuse créature qui fascine les

hommes en leur offrant une pierre précieuse et qui les tue dès qu'ils approchent. (Le film « **La Vouivre** » a été réalisé par Georges Wilson en 1989 avec Lambert Wilson)



1943 : « Passe-muraille ». Les histoires ahurissantes de M. Dutilleul. L'action se déroule rue Norvins, à Montmartre où habitait Marcel Aymé. Une statue réalisée par Jean Marais, au bout de la rue Marcel Aymé, représente le personnage emprisonné dans le mur.

1947 : « Le vin de Paris ». Recueil de nouvelles de Paris, pendant et juste après l'occupation allemande.

1948 : « Uranus ». Blémont, petit village de France, lourdement bombardé pendant la guerre, se relève de ses ruines. Un très beau cliché de la France de 1946.

1959 : « La jument verte ». Le chef d'oeuvre de Marcel Aymé. C'est l'histoire détaillée de chacune des familles et de chacune des personnes au village de Claquebue. Dans un langage cru et mordant, il décrit les conflits familiaux, les valeurs et les habitudes de la vie à la campagne. Une oeuvre cynique, truffée d'humour noir. Marcel Aymé a aussi écrit pour le théâtre :

« **La tête des autres** », un manifeste contre la peine de mort, pièce créée à Paris au théâtre de l'Atelier le 15 février 1952, une adaptation de « **les Sorcières de Salem** » d'Arthur Miller (1952), sur l'épisode fameux de l'histoire coloniale des Etats-Unis et une adaptation de « **La nuit de l'iguane** » de Tennessee William (1972).

Renouveau, n° 169, novembre 1992

BART Jean



Jean BART (Dunkerque, 1650-1702)

Né à Dunkerque en plein milieu du Grand Siècle, ce marin français passa très jeune (1666-1667) sous les ordres du futur amiral hollandais Ruyter, puis devint corsaire de la Marine Royale Française. En récompense de ses nombreux succès contre les Espagnols, les Hollandais et les Anglais, il fut anobli par Louis XIV en 1694 et fut promu chef d'escadron en 1697.

Il est mort à Dunkerque, sa ville natale, en 1702.

Renouveau, n° 164, mars 1992

BATAILLON F.F.I. (VIIème)



Rue du 7ème Bataillon des Forces Françaises de l'Intérieur (1943 – 1944)

Le 7^{ème} Bataillon F.F.I. s'organisa en 1943 sous le commandement du Commandant MULLER de Gestel. Dès le début de 1944, il était opérationnel, mais ces courageux résistants étaient mal armés, manquaient de casques, de capotes, de couvertures, portaient des vêtements hétéroclites et usés. Leur secteur d'activités allait du Blavet à la région de Quimperlé. Leur mission n'était pas de combattre, mais de mener contre l'envahisseur une guérilla. Couper les lignes téléphoniques allemandes ainsi que le câble souterrain de Quimperlé à Lorient, détruire les ponts comme celui de Saint-Antoine à Hennebont, couper la voie ferrée à Gestel, etc., firent partie de leurs actions.

Ce n'est que le 31 juillet 1944 qu'un parachutage leur apporta habillements et armes et permit de les équiper juste avant les tragiques événements du mois d'août. Le 7, alors que les troupes libératrices ont traversé Quéven, le blocage, à Beg-Runio, d'un train revenant de Rosporden avec 33 otages, provoque un incendie et une fusillade aveugle dans laquelle 9 Rospordinois seront tués et 7 autres blessés. C'est alors que les libérateurs stoppent leur marche sur Lorient et vont se replier vers Keruisseau les jours suivants. Surviennent le même jour les incendies et les tirs d'artillerie sur Quéven, les incendies des villages de Préléadan, Keroulan, Kerloès et d'autres, l'exécution du Docteur DIÉNY et du Professeur LOTE.

Plus de cent Allemands traversent le Scave. C'est l'une des attaques de Bévière où 16 Français et 18 Américains, presque encerclés, résistent victorieusement jusqu'à ce que l'artillerie américaine oblige l'assaillant à se retirer. Le menhir de Keruisseau rappelle entre autres cette bataille.

La région est libérée, mais Quéven restera dans la "poche" de Lorient qui tiendra 277 jours, "poche" qui comprendra 16 communes Lorient, Keryado, Quéven, Gestel, Guidel, Ploemeur, Larmor-Plage, Lanester, Kervignac, Merlevenez, Locmiquélic, Port-Louis, Gâvres, Riantec, Plouhinec et Sainte-Hélène. Les Américains, plus soucieux de l'avancée de leurs troupes vers l'Allemagne, laisseront aux F.F.I. le soin de contenir l'ennemi dans son retranchement autour de l'intouchable base sous-marine.

A partir du 19 août, le 7^e Bataillon a pour mission de conserver par patrouilles le contact avec l'ennemi, d'assurer avec l'aide des Américains la protection des blindés, de nettoyer l'arrière des lignes et d'empêcher toute infiltration. Les patrouilles ennemies sont particulièrement agressives du Blavet à la Laita, essayant de faire des prisonniers et de ramener des armes.

Le 4 septembre, les Allemands attaquent les postes avancés de la 4^e Compagnie du 7^e Bataillon, à Penprat en Caudan, cherchant à s'emparer des hauteurs du Helgouët qui dominent Pont-Scorff et Cléguer.

Jusqu'à l'hiver, les Allemands tentent de reprendre des villages, mais leurs offensives vers Brémelin sont repoussées par les résistants du Commandant MULLER, puis petit à petit, las, découragés et démoralisés, ils deviennent moins mordants. Certains viennent se constituer prisonniers. Ce sont alors les F.F.I. qui prennent l'initiative. A partir du 1^{er} décembre, l'essentiel du 7^e Bataillon est intégré au 118^e Régiment d'Infanterie, positionné entre le Scorff et la Laita.

Le **1er** mai 1945, à 22 heures, la radio allemande annonce la mort d'Hitler. Les combats cessent sur tous les fronts. Un message radio du Commandement intérieur de l'armée allemande invite ses places fortes à capituler.

Le 7 mai, les officiers alliés et allemands ont une entrevue au Magouer en Plouhinec. Dans l'après-midi, les Allemands acceptent les exigences alliées: destruction des barrages routiers, enlèvement des mines placées à proximité des routes, interdiction de rien détruire et organisation d'une cérémonie solennelle de reddition. Le document ordonnant les cessez-le-feu est signé à Etel, et c'est le 10 mai, dans une prairie de Caudan, que le Général FARHMBACKER remettra symboliquement son pistolet au Général américain KRAMER.

Et c'est ce même 10 mai, jour de l'Ascension, que les troupes libératrices partent de Keruisseau vers Lorient. Le viaduc du petit train avait été dynamité le 11 septembre 1944 et la route coupée. Un pont de campagne rend possible le passage des véhicules mais avec, sur une pancarte, une recommandation dû à sa fragilité: "Doucement! Ne vous arrêtez pas sur le pont !". A 12h 10, le Commandant MULLER lance un solennel: "En avant !", et peu de temps après, le détachement entre dans Quéven par la rue qui désormais portera le nom du 7e Bataillon F.FI.

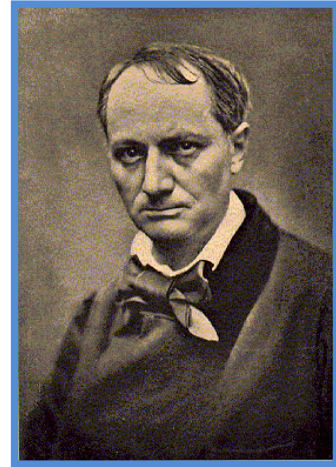
Que reste-t-il alors de Quéven ? Des façades que les incendies et les obus ont transformées en sinistres décors, des murs qui ne sont plus qu'un amoncellement de gravats, des toits hachés, déchiquetés et troués. Quéven n'est plus qu'un bourg mort, un village de France tombé au champ d'honneur. Seul, le poilu de 14 -18, sculpté sur le monument aux morts, reste debout près de l'église écroulée.

Les libérateurs continuent leur marche vers Lorient sans rencontrer de résistance.

Une page tragique de l'histoire de Quéven va se refermer. Il lui faudra des années pour ressurgir de ses décombres.

Jo Caro, Renouveau, n° 193, mai 1995

BAUDELAIRE Charles



Charles Baudelaire (Paris, 1821 – 1867)

Baudelaire naît à Paris en 1821. A six ans, il perd son père. Sa mère se remarie au commandant Aupick, qui deviendra général, mais les caractères de Baudelaire et de son beau-père s'affrontent. Baudelaire nourrit un esprit de révolte et acquiert un tempérament solitaire, nostalgique et passionnel.

Il compose des poèmes et s'intéresse à la peinture. Il découvre l'écrivain américain Edgar Poe qu'il révèle à la France en traduisant ses *"Histoires extraordinaires"* aventures scientifiques, terrifiantes ou grotesques. Sous le titre *"Fleurs du mal"* il regroupe cent trente-six poèmes selon un plan fondé sur la constatation de la misère de l'homme et de ses efforts pour sortir de cet état. La publication de cette oeuvre lui vaudra d'être condamné pour "outrages à la morale publique et aux bonnes moeurs". Nullement découragé, Baudelaire enrichit son recueil de trente-cinq nouveaux poèmes qui paraissent dans les *"Petits poèmes en prose"*

Il vit ses dernières années dans la gêne et la maladie et meurt à Paris en 1867. Il a quarante-six ans.

En 1868, est publié son *"Art romantique"* recueil de critiques littéraires où il se situe face au romantisme, au réalisme et au Wagnérisme dans lequel il voit l'art de l'avenir.

Jo Caro, Renouveau, n° 175, mai 1993

Henri Becquerel (Paris, 1852 – Le Croisic, 1908)

Antoine **Henri Becquerel** est un physicien français, lauréat du prix Nobel de physique, partagé avec **Pierre et Marie Curie**.

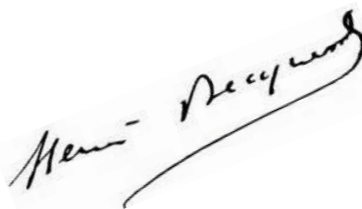
Henri Becquerel est né le 15 décembre 1852 à Paris, dans les bâtiments même du Muséum national d'histoire naturelle où naquit également son père, professeur au Muséum, comme le fut son grand-père Alexandre Edmond Becquerel.

Après ses études au Lycée Louis-le-Grand, il entre en 1872 à l'Ecole polytechnique puis en 1874 à l'école d'application des Ponts et Chaussées.

Il se marie en 1874 avec Lucie Jamin, fille de l'un de ses professeurs de l'Ecole polytechnique. Devenu veuf, il épouse en secondes noces Louise Lorieux, fille d'un inspecteur général des Mines.

Il obtient son diplôme d'ingénieur en 1877 et s'oriente vers la recherche, d'abord l'optique, puis la polarisation. En 1888, il soutient sa thèse de doctorat sur les recherches sur l'absorption de la lumière. Elu à l'Académie des sciences, comme le furent son père et son grand-père, il poursuit son travail et entre comme professeur à l'Ecole polytechnique en 1895.

Il découvre, par hasard, la radioactivité alors qu'il fait des recherches sur la fluorescence des sels d'uranium. Il annonce ses résultats le 2 mars 1896 et reçoit la médaille Rumford. En 1897, Marie Curie choisit ce sujet pour sa thèse de doctorat et découvre, avec son mari, Pierre Curie, les éléments chimiques qui en sont à



l'origine et rebaptise cette propriété « radioactivité ».

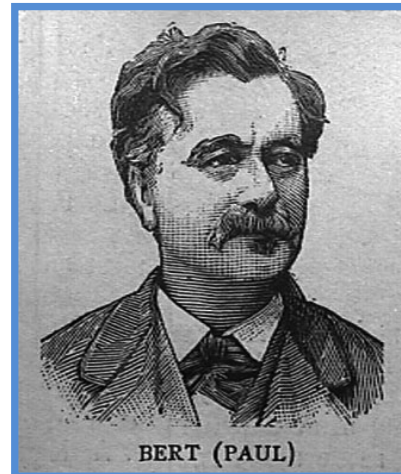
La radioactivité est un phénomène physique qui dégage de l'énergie sous forme de rayonnements ionisants. Les conséquences de la radioactivité sur la santé sont complexes. Elles dépendent de l'intensité du rayonnement, de la durée d'exposition, du type de tissu concerné. Le risque est proportionnel à la dose reçue. Toute dose de rayonnement comporte un risque cancérigène et génétique, mais l'académie de médecine estime que les craintes pour le système nerveux, la respiration, la digestion, la reproduction ne sont pas justifiées.

C'est en 1903 qu'il reçoit la moitié du prix Nobel de physique (l'autre moitié est remise aux époux Curie) « *en reconnaissance des services extraordinaires qu'il a rendu en découvrant la radioactivité spontanée.* » L'unité physique de la radioactivité porte le nom de « becquerel ».

En 1908, il devient membre étranger de la *Royal Society* ; et meurt quelque temps après au manoir de Pen Castel, propriété de la famille Lorieux, au Croisic.

jo-caro@orange.fr

De Allende à Zola, découvrez les 129 personnages
dont une rue de Quéven porte le nom sur le site de la paroisse :
paroisse quéven ... Renouveau ... N°0, hors série, rues de Quéve



Paul Bert (Auxerre, 1833 — Hanoï, 1886)

Docteur en médecine et ès sciences, physiologiste et homme politique, Paul Bert enseigna à Bordeaux la zoologie, puis à Paris la physiologie à la Faculté des sciences et à l'Ecole des hautes études. Après 1870, préfet du Nord, puis en 1872, député de l'Yonne, il vota avec les républicains-radicaux, contribua à l'adoption de la gratuité et de l'obligation de l'instruction primaire. Ministre de l'instruction publique dans le cabinet Gambetta (novembre 1881-janvier 1882), il fut nommé en 1886, gouverneur général de l'Annam et du Tonkin.

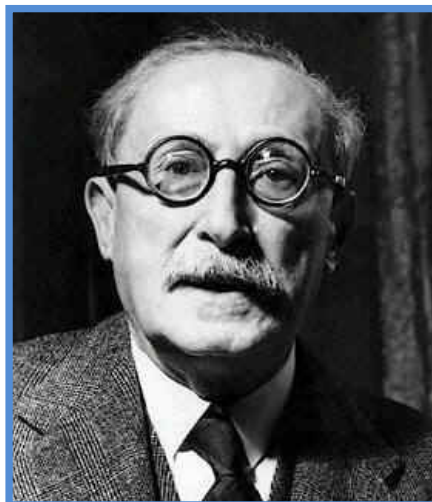
Son oeuvre scientifique concerne la physiologie générale. Il réalisa des travaux grâce aux greffes et aux transplantations. Il s'est surtout préoccupé de la physiologie de la respiration, de l'anesthésie et des influences des variations de pression de l'atmosphère, du gaz carbonique, de l'oxygène et de la lumière sur les êtres vivants.

Il a écrit entre autres: « *De la greffe animale* » (1863) — « *Recherches sur les mouvements de la sensitive* » (1867-1870) — « *La pression barométrique* » (1877) - « *Leçons de zoologie* » 1881 — « *L'enseignement laïque* » (1881) – « *Leçons d'anatomie et de physiologie animale* » (1885), etc...

Il est entré à l'Académie des sciences en 1882.

L'effet Paul Bert — On appelle «**effet Paul Bert**» l'action toxique de l'oxygène qui apparaît sous l'effet d'un excès d'oxygène respiré à une pression supérieure à 1,7 bar, par exemple, une crise d'épilepsie apparaissant plus ou moins rapidement chez un plongeur suivant son activité physique.

BLUM Léon



Léon Blum, (Paris, 1872 – Jouy-en-Josas, 1950)

C'est en 1902 que Léon BLUM adhère au parti socialiste français que Jean JAURÈS avait fondé en 1901. Il collabore au journal "L'Humanité" à partir de 1904.

Chef du cabinet de Marcel SEMBAT en 1914, élu député de la Seine en 1919, il participe au Congrès de Tours, en 1920, qui marque la scission du parti socialiste, Léon BLUM, Jean LONGUET et Paul FAURE restant fidèles à la IIème Internationale qui s'était constituée à Paris en 1889, tandis que les partisans de la IIIème Internationale, fondée en 1919 par Lénine allaient fonder en 1921 la section française de l'Internationale communiste.

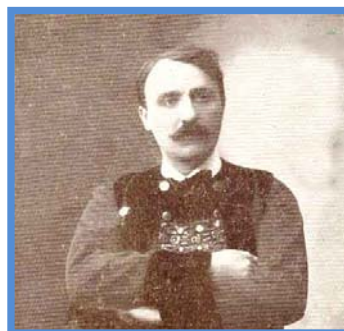
En 1924, Léon BLUM est l'un des artisans du "cartel des gauches". Editorialiste du "Populaire", chef incontesté de la S.F.I.O., député de Narbonne de 1929 à 1940, il est le président du premier gouvernement du Front Populaire, coalition des partis communistes, socialistes et radicaux, en 1936. C'est en juin 1936 que sont signés les **accords Matignon** qui instituent les conventions collectives, amènent le relèvement des salaires et conclut l'institution des délégués ouvriers. Peu après sont institués la semaine des quarante heures et les congés payés. Les difficultés économiques, l'opposition de la bourgeoisie et les exigences croissantes des communistes contraignent Léon BLUM à démissionner en juin 1937. Il revient à la tête du gouvernement du 13 mars au 8 avril 1938.

Arrêté en septembre 1940, il comparaît au procès de RIOM en 1942, où une Cour Suprême entreprend le jugement de quelques personnalités jugées responsables de la défaite française de 1940. Livré aux Allemands en 1943, déporté en Allemagne, il est libéré en 1945, revient à la tête du gouvernement du 16 décembre 1946 au 16 janvier 1947 où Vincent AURIOL accède à la présidence de la République.

Léon Blum fut aussi écrivain. On lui doit des ouvrages sur "*le Mariage*"~ sur "*Stendhal*", ainsi qu'un livre: "*A l'échelle humaine*" dans lequel il résume sa pensée politique.

Il est mort à Jouy-en-Josas, près de Versailles, en 1950.

BOTREL Théodore



Théodore Botrel, (Dinan, 1888 – Pont-Aven, 1925)

Théodore BOTREL naquit à Dinan, le 15 Septembre 1868, d'une couturière et d'un forgeron. C'est le plus connu de nos chansonniers. Il chanta la Bretagne avec sincérité, avec foi et avec désintéressement.

La plus populaire de ses chansons est incontestablement "*La Paimpolaise*", mais on lui doit aussi "*Le Couteau*" si chargé d'altruisme et de compassion pour les gueux, sans oublier "*Le Petit Grégoire*" qui aurait sa place en ces temps de bicentenaire "*Le petit Mouchoir de Cholet*", "*Par le petit doigt*", "*Fleur de blé-noir*", etc...

Souvent accompagné de son épouse, vêtu du "bragou-braz", il chanta jusque dans les tranchées de Verdun soutenant le moral des soldats pendant la guerre 1914-1918.

Théodore Botrel est un peu le père des fêtes folkloriques. C'est lui en effet, qui, le 6 Août 1905 organisa le "Pardon des Fleurs d'Ajonc" qui se déroule encore tous les étés à Pont-Aven.

Sa statue de granit orne le square qui porte son nom sur les rives de l'aber qu'il a tant chanté: l'Aven.

Botrel est mort à Pont-Aven, le 26 Juillet 1925

Renouveau, n° 143, décembre 1989

BOUCHER Hélène



Hélène BOUCHER (Paris, 1908- Versailles, 1934)

Aviatrice française née à Paris en 1908, Hélène Boucher accomplit seule à vingt-et-un ans le raid Paris-Saigon et conquiert sept records mondiaux. Remarquable pilote d'acrobatie aérienne, elle se tua au cours d'un vol d'entraînement à Versailles en 1934. Elle n'avait que 26 ans.

Renouveau, n° 163, février 1992

BRAILLE Louis



Louis Braille (Coupvray, 1809 – Paris 1852)

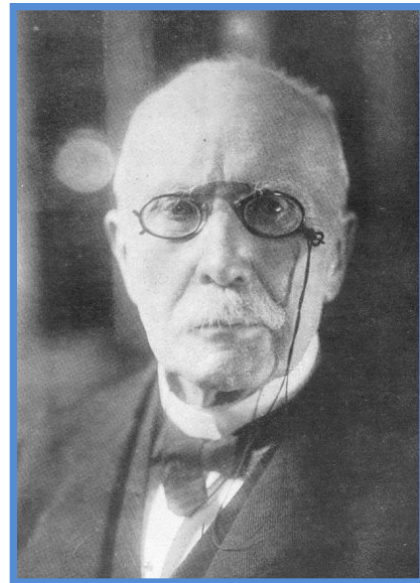
- Louis **BRAILLE**. Né à COUPVRAY (Seine et Marne) en 1809, Louis Braille perdit la vue à l'âge de trois ans. Admis en 1819 à l'institution des Aveugles, il y devint professeur et créa le système d'écriture à points saillants qui s'applique aussi bien aux chiffres qu'aux lettres, et aussi à la musique et même à la sténographie.

L'écriture Braille est utilisée dans le monde entier comme base d'instruction des aveugles.

Louis Braille mourut à Paris en 1852.

Renouveau, n° 145, février 1990

BRANLY Edouard



Edouard Branly (Amiens, 1844 .Paris, 1940)

Fils d'un professeur au collège royal, Edouard BRANLY naît à Amiens le 23 octobre 1844. Il passe toute son enfance à Saint-Quentin. Il entre en 1862 au lycée Napoléon (aujourd'hui lycée Henri IV), à Normale Sciences et est reçu en 1865 à l'École Normale Supérieure. Il est nommé professeur au lycée impérial de Bourges en 1868, puis l'année suivante, chef de laboratoire à la Sorbonne. Il décide en 1871 de se spécialiser en électricité et présente en 1873 sa thèse sur "*l'Étude des phénomènes électriques dans les piles*".

Il démissionne en 1875 de l'Université pour rejoindre l'Université Catholique où il fera toute sa carrière. Il entreprend en 1877 des études de médecine et présente en 1882 sa thèse sur "*le dosage de l'hémoglobine dans le sang par les procédés optiques*". C'est aussi, le 29 juin, l'année de son mariage avec Marie Lagarde, fille d'un riche négociant. Ils auront trois enfants.

Il découvre en 1890 les radio-conducteurs (*tube à limaille*) et réalise en 1899 la première liaison internationale de T.S.F. entre la France et l'Angleterre.

Poursuivant ses recherches, il obtient en 1902 un brevet en remplaçant le tube à limaille par un trépied à disque. En 1911, il est élu à l'Académie des Sciences contre Marie Curie qui ne sera jamais académicienne, mais recevra la même année son second prix Nobel.

Survient la guerre en 1914 qui amène un développement rapide de la radio. Les lampes diodes et triodes remplacent le radio conducteur de Branly. En 1915, il cesse d'exercer la médecine. Il signe en 1919 un appel en faveur de l'annexion de la Sarre à la suite de Clémenceau.

La radiodiffusion se met en place: Radiola en 1922 en France, la N.B.C. en 1926 aux États-Unis, la B.B.C. en 1926 en Angleterre. La grande fête de la T.S.F. au Trocadéro en 1923 marque l'apothéose de Branly. La campagne présidentielle des

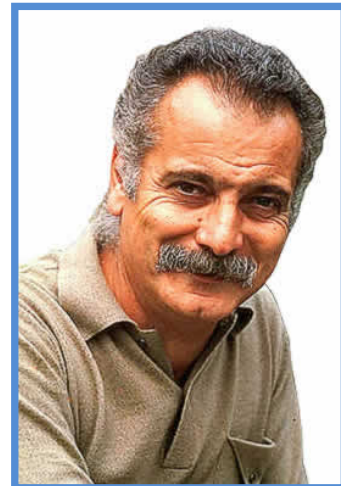
États-Unis en 1928 est soutenue par radio. Les premières publicités radiophoniques apparaissent en 1929 et la B.B.C. diffuse les premières images de télévision.

Branly ne peut qu'être associé à tous ces progrès auxquels il a si largement contribué. De son vivant, en 1937, est baptisé à Paris le quai Branly, aux pieds de la tour Eiffel, entre le quai d'Orsay et le quai de Grenelle.

Edouard Branly est mort le 24 mars 1940 à Paris. Ses obsèques nationales se sont déroulées le 30 mars.

Jo CARO, Renouveau, n°226, mars 1999

BRASSENS Georges



Georges BRASSENS (Sète, 1921 - Saint-Gély-du-Fesc, Hérault, 1981)

Cinquante ans après Paul VALÉRY, Cette (qui ne s'écrira Sète qu'en 1927) voyait naître le 22 octobre 1921, Georges BRASSENS qui aurait pu n'être que maçon et qui a fortement marqué la chanson française.

De sa mère, catholique napolitaine, il recevra une éducation religieuse, mais c'est de son maçon de père, libre penseur, qu'il héritera d'un athéisme tolérant.

A l'école déjà, Georges préfère la musique aux devoirs. Il griffonne des phrases, tambourine pour marquer la mesure, fréquente les cinémas, le music-hall, mais préfère les disques. Mêlé à une bande de jeunes, auteurs de quelques délits, il se retrouve au tribunal et... à la porte du collège. Bâti en athlète, il fera, pense son père, un bon maçon et l'entreprise deviendra "Brassens, père et fils". Mais plus enthousiasmé par les chansons de TRENET que par la truelle, Georges monte à Paris, est reçu chez sa tante Antoinette et devient manoeuvre chez Renault.

Survient la guerre. Paris occupée, un bref retour à Sète, un an de S.T.O. chez BMW et il prend pension chez Jeanne LE BONNIEC, la bretonne, à "L'Auberge du Bon Dieu", dans le XIVème. Il entre au journal "Le Cri des Gueux" et en gardera... la guitare de Raymond DARNAJOU. A la revue anarchiste "Le Libertaire" il rencontre trop de rigueur et claque la porte pour être libre, mais tout seul. En 1946, il a vingt-cinq ans, il rencontre une Lituanienne, Joha, qu'il appellera "Puppchen", la petite poupée. Jusqu'au bout, dans l'ombre, elle restera l'amie fidèle, la compagne discrète.

C'est en 1949 qu'il débute malgré lui au cabaret. Il ne voulait que présenter ses chansons et c'est PATACHOU qui l'amène à chanter. Un pied sur une chaise, s'accompagnant de sa guitare, transpirant de partout, l'anarchiste qu'il est s'en prend à la justice, aux flics, à l'armée, aux curés, dans une poésie pure et claire.

Sans pub tapageuse, CANETTI lui fait gravir les échelons et 1953 voit sa consécration.

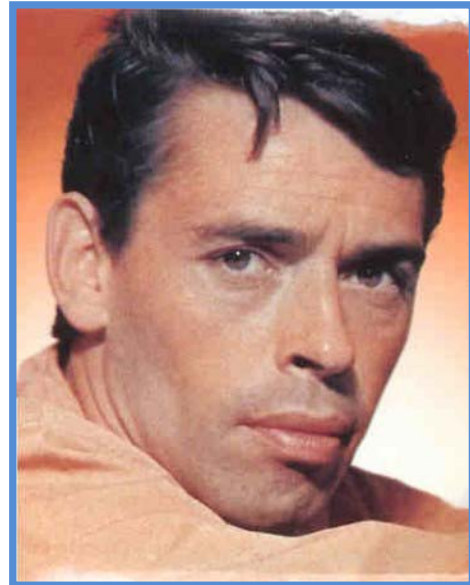
Déjà les coliques néphrétiques, le diabète lui font subir plusieurs opérations. Il s'installe en 1970 à Lézardrieux auprès de ses amis LE BONNIEC. Il s'y crée quelques copains. Au petit bistrot-tabac de Paimpol, il parle de l'actualité et plaisante avec les uns et les autres.

D'année en année, de mois en mois, sa santé se dégrade. Amaigri, fatigué, il se calfeutre dans sa maison, guidé par cette hantise ne pas gêner les voisins. Jusqu'à l'extrême limite de ses forces, il souffre en silence pour assurer ses récitals et s'enferme pour que personne ne s'apitoie sur son sort.

L'été 1981 est le dernier qu'il passe en Bretagne. Lui qui, dans ses chansons avait tant nargué la mort, la "Camarde", s'éteindra dans l'anonymat le plus strict chez son copain toubib qu'il avait rejoint près de Sète et il repose là-bas dans le cimetière des pauvres.

BRASSENS le timide, mort de trac à chaque fois qu'il entre en scène, BRASSENS l'homme d'amitié sincère pour les copains, BRASSENS le discret, cachant des années durant le mal qui le ronge, BRASSENS le libertaire, BRASSENS le gorille... Que d'images nous resteront de ce poète au parler cru, à l'écriture sans détour, à la moustache légendaire, qui n'a jamais cherché à être autre que lui-même.

BREL Jacques



Jacques BREL (Anderlecht, 1929 - Bobigny, 1978)

Fils d'un industriel~ flamand d'expression française, Jacques BREL naît en 1929 dans la banlieue de Bruxelles, à Anderlecht. Très vite, sa soif de liberté le détache de l'embourgeoisement familial. Déjà, dans son collège occupé en partie par les nazis qui avaient interdit la projection des films de ce "sale juif" de Charlie CHAPLIN, il nargue l'occupant, se déguise en Charlot, imite sa démarche, pieds écartés, s'appuyant sur sa canne.

Marié à vingt ans, (il aura trois filles), il monte à Paris, sa vieille guitare sous le bras et prétend réussir tout seul, sans l'aide paternelle. De cabaret en night-club, il cherche le succès qui lui permettrait de s'offrir d'autres repas que sandwiches et bière, et faute de pouvoir payer sa chambre, il dormira sur une paille dans une loge d'artiste de boîte de nuit.

Un jour, il se présente chez Jacques CAUNETTE, aux Trois Baudets, où s'étaient révélés GAINSBOURG, BRASSENS, BÉART et tant d'autres. Son premier disque est loin de faire un malheur. Dans une audition à la télé belge, il se classe 27e sur 28, et on le trouve trop laid pour réussir dans ce métier.

Nous voici en 1957, il a 28 ans. Au pied levé, il remplace à Bobino Francis LEMARQUE resté malade. Le succès est tel qu'on l'appelle à l'Olympia pour remplacer (encore) Marlène DIETRICH. C'est un triomphe.

Dans ses chansons comme dans son langage, BREL est sans détours, criant sa vérité aux bourgeois (dont il est issu), aux femmes infidèles... Il chante l'amour : « **Ne me quitte pas** »; « *Les vieux amants* » Il chante la solitude « *Les vieux* » l'amitié. Il crie vengeance contre les femmes « *Amsterdam* » « *Le lion* ». Il chante la mort qui pour lui n'est pas une hantise, mais une présence dans son esprit. Et dans chacune de ses chansons, il s'exprime de tout son être : « *Une chanson, non seulement doit être chantée, mais mimée, racontée. Si mon corps n'aide pas mon texte, ce n'est pas ma chanson. Il convient de se donner tout entier.* »

Et voilà qu'au faite du succès, par souci d'indépendance, il se tourne vers d'autres horizons. Le cinéma l'attire. Il se fait acteur, puis metteur en scène, mais il essuie un fiasco monumental avec « *Far West* ». C'est dans « *Les risques du métier* » qu'il donne la pleine mesure de son talent de comédien. Il est encore la victime au

coeur pur dans « *Les assassins de l'ordre* » de Marcel CARNE.. Il s'amuse dans « *La bande à Bonnot* », incarne un joyeux drille, buveur et paillard dans « *Mon oncle Benjamin* » d'Édouard MOLINARO.

En 1967, à 38 ans, il décide d'interrompre sa carrière: « *j'arrête, je jette l'éponge* ». Mais aux Etats-Unis, il découvre un spectacle fabuleux: « *Don Quichotte* » Il en négocie les droits d'adaptation et aux côtés de Dario MORÉNO, il va camper un Don Quichotte hallucinant.

Un check-up médical de routine met à jour la dure réalité. C'est la découverte de son cancer et un tournant décisif dans sa vie. Il va se retirer sur une petite île du Pacifique, au milieu des Marquises où rôde encore l'âme de GAUGUIN. Il trouve auprès des gens simples de l'île la chaleur humaine dont il a besoin. Ses rares retours, en cherchant l'incognito, sont pour des séjours à l'hôpital de Bobigny auprès du professeur ISRAEL. Emporté en quelques minutes par une embolie pulmonaire, en octobre 1978, il se fait enterrer dans son île, "sans fleurs ni couronnes" auprès de GAUGUIN.

Jo Caro, Renouveau, n° 189, janvier 1995

BRIAND Aristide



Aristide Briand (Nantes, 1862 – Paris, 1932)

Né à Nantes en 1862, Aristide BRIAND fut un orateur remarquable. Homme politique socialiste, il fut rapporteur de la loi de séparation des Eglises et de l'Etat en 1905, et entra en 1906 au gouvernement comme ministre de l'instruction publique et des cultes. Il fut vingt-cinq fois ministre et onze fois président du conseil.

Après la guerre 1914-1918, partisan d'une réconciliation avec l'Allemagne, il fut l'un des fondateurs de la société des nations (S.D.N.), créée en 1919 par le traité de Versailles et dont la vocation était le maintien de la paix entre les nations et le développement des relations internationales. <L'O.N.U., Organisation des Nations Unies, succéda à la S.D.N. en 1946).

Il signa en 1925 les accords de Locarno (Suisse) qui comportaient la reconnaissance des frontières entre la France, la Belgique et l'Allemagne. En 1926, il tenta un rapprochement franco-allemand, et fut, en 1928, le promoteur du pacte BriandKellogg par lequel soixante nations mettaient la guerre hors-la-loi.

Aristide BRIAND reçut le Prix Nobel de la Paix en 1926. Il mourut à Paris en 1932.

Renouveau, n° 152, décembre 1990

BRIZEUX Auguste



Auguste Brizeux (Lorient, 1803 – Montpellier, 1858)

Auguste BRIZEUX est né à Lorient le 12 Septembre 1803. Elevé par son oncle qui était le curé d'Arzano, il rencontra sur les bords du Scorff : Marie, dont il devint amoureux.

Les aléas de la vie l'éloignèrent (Vannes, Arras, Paris) mais il garda tout son coeur à la Bretagne qu'il chanta avec délicatesse, dans "*Marie*", son premier poème qui lui acquit la notoriété, "*les Ternaires*" devenues plus tard "*la Fleur d'or*", puis "*les Bretons*", une épopée en 24 chants et des poèmes en breton.

Il mourut à Montpellier le 3 Mai 1858. Son corps repose sous le grand chêne du cimetière du Carnel à Lorient et sa statue domine le parc Chevassu, lieu de promenade de nombreux Lorientais et cadre de nombreuses photos de nouveaux mariés.

Renouveau, n° 143, décembre 1989

CADOU René-Guy



René-Guy CADOU (Sainte-Reine de Bretagne, 1920 - Louisfert, 1951)

Né le 15 février 1920 à l'école de Sainte-Reine de Bretagne dans une famille d'instituteurs, René-Guy CADOU, après ses études secondaires à Nantes, devint instituteur à son tour dans de petites écoles rurales à Saint-Aubin des Châteaux, Pompas près d'Herbignac, Clisson, Basse-Goulaine et Louisfert où il s'éteignit le 20 mars 1951. Il venait d'avoir 31 ans.

Il a dix ans quand il suit ses parents mutés à Nantes. Il y voit mourir sa mère (30 mai 1932), ce qui resserre encore les liens d'affection avec son père qui décédera lui-même en 1940. Très jeune, il se découvre poète et 1937 marque la sortie de sa première publication *"Brancardiens de l'Aube"*. Il lit Paul ELUARD, Pierre REVERDY et Max JACOB qu'il rencontrera en février 1940 à Saint-Benoît sur Loire.

Il suit Jean BOUHIER qui fonde en 1941 *"L'École de Rochefort"*. Le groupe d'amis qui compose l'école se retrouve à l'auberge où se côtoient le rire et le Coteau du Layon, et réinvente la poésie.

Le 17 juin 1943 arrive dans sa vie Hélène LAURENT. Il n'écrira plus que pour elle, et à travers elle, pour l'humanité tout entière. Devenue son épouse, elle sera celle qui, d'un sourire, l'invitera à toutes les noces de la lumière. C'est autour d'elle à Louisfert où ils arrivent en 1945 qu'il organise son oeuvre.

Il y décrit son époque, la guerre d'Espagne, la seconde guerre mondiale, les patriotes arrêtés, les fusillés de Châteaubriant... La mort de son ami Max JACOB dans un camp de concentration à Drancy l'affecte tout particulièrement. Né à la campagne, instituteur rural, il refusera de quitter sa Loire-Atlantique. *"J'ai choisi mon pays à des lieues de la ville / Pour des nids sous les toits et des volubilis"*. Il connaît *"la tristesse d'être un homme"* mais parvient par sa joie de vivre à briser sa solitude *"Tout seul, je n'aurais pas retrouvé mon chemin"*.

Poète de l'amour, de l'amitié, René-Guy CADOU écrit plus pour autrui que pour lui-même et chacun de ses poèmes est, *"à travers l'espace"* dédié à ses parents disparus. Ennemi de l'Art pour l'Art, la poésie est, pour lui, *"naissance et non pas connaissance"*, un grand élan qui transporte vers les choses usuelles.

Grand ami de la nature, il privilégie l'univers végétal et le monde des animaux. Il aime de l'arbre le volume, le calme et l'ombre. Il parle de la palissade de blés, des seigles couleur de sang, il vit au ras de terre dans les avoines folles. Il chante tour à tour abeilles et cigales, hirondelles et colombes, gazelles et écureuils. Il écoute les sons et tout ce qui l'entoure, le cri de l'alouette, le bruit des galoches, la scie musicale du grillon...

L'amitié, c'est pour lui la convivialité. Il aime recevoir, en multiplie les occasions et s'en réjouit. *"Je n'ai jamais reçu / Tant d'amis à ma table"*. *"Il y a tant d'amis qu'on ne sait plus où mettre"* *"Ah ! Que le vin est bon quand l'amitié propose / Qu'il est doux d'écouter et de*

humer le vent! Quand l'ami parle »... Son amour, c'est Hélène. « Tu souris / d'un sourire venu de plus loin que toi-même / Qui fait que tu es belle ». Son amour ne connaît ni rythme ni relâche. « Je t'aime et te recrée / A chaque instant du jour ». Avec Hélène, tout est partagé. « Nous sommes là pour tout confondre ». Hélène, c'est son univers. « A la place du soleil, / Je mettrai ton visage » C'est toute son existence. « Toute ma vie pour te comprendre et pour t'aimer ».

Provincial et sédentaire, en étroite communion avec les villages qui l'entourent, René-Guy CADOU accorde à la maison un rôle considérable: maison de garde-chasse, maison d'école, *"de grandes maisons tristes"*, des maisons basses et vides du bord de mer. Il y découvre *"une petite chambre de province / Avec des stores tenus par des épingles à linge"*, aux murs des tapisseries *"où sont fanées les roses"*, une table de chêne, la lampe *"sous laquelle on met tout en commun"*. Et comment demeurer insensible à *"l'appel odorant et trouble"* du grenier?

Lui qui a écrit *"La vie la plus courte est souvent la meilleure"* donne à la mort une présence fréquente dans son oeuvre. Il parle de ses disparus, de son père surtout. Séparé d'eux, il attend *"l'ange essoufflé"* qui l'appellera à son tour, sans effroi, avec même une certaine amitié, *"Nous nous aimons de loin / Belle mort inconnue"*.

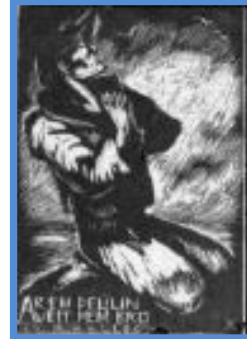
La foi de René-Guy CADOU ne fait aucun doute, il la proclame sans détour *"Je crois en Toi"* - *"Je marche près de Toi! Ta croix est plus légère"*. Devant Dieu, il ne se sent pas écrasé, il a constamment conscience de sa présence à ses côtés. Pour lui, Dieu est pardon, d'où beaucoup d'espérance, même aux heures de doute et de découragement. *"Je suis là et Tu me pardones"* - *"le dimanche de Pâques est né d'un vendredi"*. Son credo est émouvant de simplicité, de recueillement : *"Je crois en Dieu de toute mon âme mal embouchée de paysan tout simple"*

René-Guy CADOU a mis dans sa poésie quelque chose de sa joie de vivre et la meilleure part de sa souffrance. Il était dans sa petite maison d'école de Louisfert avec Hélène quand sonna son heure de quitter ce monde. Quelques amis arrivèrent bientôt. Un moine d'une abbaye voisine vint saluer sa dépouille à l'égale de celle d'un prince.

René-Guy CADOU a entendu le double appel des choses terrestres, des *"biens de ce monde"* et de la *"raison ardente"* de la spiritualité. Un jeune poète à mettre entre toutes les mains.

Jo CARO, Renouveau, n°209, mars 1997

CALLOC'H Jean-Pierre



Jean-Pierre Calloc'h (Groix, 1888 – Saint-Quentin -1917)

Né à Groix en 1888, Jean-Pierre Calloc'h entre au Petit Séminaire de Sainte-Anne-d'Auray pour se préparer à devenir prêtre, mais il doit y renoncer suite à des ennuis de santé. Après son service militaire, il participe au lancement de la revue « Brittia » et devient répétiteur à l'école Supérieure de Commerce. Bien que réformé, il demande à partir sur le front.

Il est lieutenant au moment de sa mort dans une tranchée du bois d'Urvilliers, près de Saint-Quentin en 1917.

Jean-Pierre Calloc'h a écrit de nombreux poèmes sous le pseudonyme de Bleimor (Loup de Mer). Ils furent publiés dans la revue lorientaise « Dihunamb ». Il écrivit aussi des pièces de théâtre dont « *Introun Varia plasemeneg* » et un drame « *En Neu Veuer* » et encore « *Pardonet demb hom ofanseur* ». Mais sa grande oeuvre reste « *Ar en deulin* » (à deux genoux) sa seule oeuvre traduite en français.

Renouveau, n° 160, novembre 1991

CALMETTE Albert



Albert Calmette (Nice, 1863 – Paris, 1935)

Albert Calmette, né à Nice en 1863, fonda et dirigea l'institut Pasteur de Lille et devint sous-directeur de l'institut Pasteur de Paris. Il découvrit avec le docteur Guérin la méthode de vaccination préventive de la tuberculose par le vaccin bilié qui porte leur nom.

Entré à l'Académie des Sciences en 1927, il mourut à Paris en 1933.

. Chacun connaît la vaccination antituberculeuse au B.C.G., mais sait-on que ces trois lettres désignent le vaccin **B**ilié de **C**almette et **G**uérin.

Renouveau, n° 145, février 1990

CAMUS Georges



Georges CAMUS (Mondivi, Algérie, 1913 – Villeblévin, Yonne, 1960)

Né en 1913 à MONDIVI (Algérie), c'est en 1938 qu'il vient en France et s'occupe de théâtre et de journalisme.

Pendant l'occupation, il appartient au groupe "**COMBAT**" et publie un journal clandestin "**COMBAT**". Il en est le rédacteur en chef de 1945 à 1947. Il se consacre ensuite à la littérature (romans, chroniques, essais, pièces de théâtre) et adapte pour la scène des pièces étrangères.

Albert CAMUS, dans ses écrits, adopte une attitude de révolte qui s'oriente pourtant vers les plus hautes valeurs spirituelles et morales.

Prix Nobel de littérature en 1957, *Albert CAMUS* fut tué dans un accident de la route à VILLEBLEVIN, dans l'Yonne, en 1960.

Renouveau, N°149, juin 1990

CASSIN René



René Cassin (Bayonne, 1887 – Paris, 1976)

Né à Bayonne, René Cassin fit ses études de droit à Aix-en-Provence puis à Paris. Membre de la délégation française de la Société des Nations, il rejoignit le général De Gaulle à Londres où il fut le conseiller juridique de la France libre. Membre de l'Assemblée consultative d'Alger en 1944, il fut vice-président du Conseil d'état de 1944 à 1960 et siégea au Conseil constitutionnel de 1960 à 1971. En 1959, il devint membre de la Cour européenne des droits de l'homme qu'il présida de 1965 à 1968.

Principal auteur de la Déclaration universelle des droits de l'homme qui fut adoptée par l'Assemblée générale de l'O.N.U. en 1948. Président de la commission de l'O.N.U. pour les droits de l'homme de 1954 à 1956, il fut l'un des fondateurs de l'organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture (U.N.E.S.C.O.). Il reçut le prix Nobel de la paix en 1968.

Les rues de la zone du Mourillon, sur la route de Saint-Nicodème, portent désormais, aux côtés d'Albert Einstein, les noms de trois autres physiciens : Yvette Cauchois, Georges Charpak et Henri Becquerel



Yvette Cauchois (Paris 1908-1999)

Née à Paris, le 19 décembre 1908, Yvette Cauchois est, dès l'enfance, attirée par la science. A 20 ans, elle est licenciée ès Sciences Physiques et entre au laboratoire de Chimie Physique de la Sorbonne. Elle obtient un diplôme d'études supérieures en 1930 puis se consacre à la Spectroscopie des rayons X. A 24 ans, en 1933, elle obtient le doctorat ès sciences physiques à l'université de Paris. Elle établit les principes fondamentaux d'un nouveau spectrographe, qui porte son nom, pour obtenir une forte luminosité pour l'étude des atomes, des éléments radioactifs et de la structure électronique des solides. Le spectromètre Cauchois a le triple avantage d'être hautement lumineux, d'avoir une grande résolution et d'être simple à manipuler. Cette découverte conduit à un développement rapide de la physique des rayonnements.

En 1937, elle est chargée de recherches au CNRS, devient maître des recherches puis chef des travaux au Laboratoire de Chimie de la Sorbonne. Pendant la seconde guerre mondiale, elle est chargée de l'enseignement de Chimie Physique, devient maître de conférences en 1945, puis professeur sans chaire à la Sorbonne, professeur titulaire en 1951 et titulaire de la chaire de Chimie Physique de Jean Perrin en 1953. Elle est la seconde femme, après Marie Curie, à présider la société française de Chimie Physique. Elle met en place un excellent programme d'enseignement de Chimie Physique et crée un département de Chimie Physique à Orsay dans les années soixante lorsque le laboratoire de la rue Pierre et Marie Curie devient trop petit. Elle reste directeur du laboratoire de Chimie Physique de la Sorbonne jusqu'à sa retraite en 1978. Elle maintiendra une activité de recherche au laboratoire jusqu'en 1991-1992, à 83 ans.

Elle a entretenu des relations scientifiques avec de nombreux chercheurs français et étrangers. De ses contacts professionnels sont souvent nées des relations amicales. Elle a aussi gardé des liens étroits d'amitié avec certains de ses anciens élèves et a toujours été à l'écoute de ceux qui se trouvaient en difficulté.

Ses recherches ont été récompensées par de nombreux prix : -le prix Ance de la société française de Physique dès 1933, - quatre prix de l'Académie des Sciences – le prix Henri Becquerel en 1935 - le prix Girbal Baral en 1936 – le prix Jérôme Ponti en 1942 – le prix Triossi en 1946. Elle est également lauréate, en 1938, du prix Henri de Jouvenel (Palais de la découverte) et de la médaille de la Société Tchécoslovaque de Spectroscopie en 1974. Elle est commandeur dans l'ordre des Palmes Académiques, officier dans l'ordre de la légion d'Honneur et officier dans l'Ordre National du Mérite. Elle reçoit la médaille d'or de l'université de Paris en 1987 et est docteur honoris causa de l'université de Bucarest en 1993.

Passionnée par son métier auquel elle a consacré toute sa vie, elle s'est également consacrée aux jeunes défavorisés, leur apportant soutien moral et aide matérielle.

Elle a fait la connaissance, en France, d'un religieux du monastère de Bârsana, dans le nord de la Roumanie. Impressionnée au cours de ses discussions avec le prêtre sur les thèmes religieux, elle décide de se faire baptiser dans la religion orthodoxe. En 1999, à 90 ans, elle effectue un voyage en Roumanie et y reçoit le baptême des prêtres du monastère. Elle y contracte une bronchite et meurt quelques jours après son retour à Paris, le 19 novembre 1999. Elle a demandé, par testament, d'être inhumée dans le monastère de Bârsana auquel elle a légué tous ses biens.

jo-caro@orange.fr

CHARCOT Jean



Jean CHARCOT (Neuilly-sur-Seine, 1867-Islande,1936)

Savant et explorateur français, le commandant Jean Charcot était né à Neuilly-sur-Seine en 1867. Il fit des études de médecine et s'orienta ensuite vers l'exploration et l'océanographie à bord du "Français" et du "Pourquoi-Pas". Il effectua plusieurs missions dans l'Antarctique (1903-1905 et 1908-1910) et dans les eaux arctiques en 1925 et 1936.

C'est au cours de cette dernière croisière qu'il périt dans la Faxafjord, au large de l'Islande, dans le naufrage du "Pourquoi-Pas"

Renouveau n° 163, février 1992

GEORGES CHARPACK



Georges Charpack a apporté une contribution remarquable à la conception et à la réalisation de détecteurs de particules élémentaires utilisés dans les laboratoires du monde entier. Ses travaux ont également permis une application des méthodes employées en physique nucléaire à des problèmes de médecine et de biologie.

Georges Charpack **est né le 8 mars 1924**, à Dabrowica.(Pologne). Il a 7 ans quand sa famille, juive, émigre vers la France en 1931. En 1937, à 13 ans, il rejoint « les Faucons rouges », mouvement scout laïque d'obédience socialiste, puis en 1938, les « Auberges de Jeunesse ».

Il obtient son baccalauréat à dix-sept ans en 1941 au lycée Saint-Louis à Paris où il est pensionnaire. A Montpellier où il réside en 1942, il entre dans un mouvement de résistance, rencontre des résistants du FTP communiste et du réseau gaulliste Combat. A 19 ans, il échoue au concours d'entrée à Polytechnique et rejoint l'Ecoles des mines. Arrêté par la police à la suite d'imprudences, il interrompt ses études, est d'abord interné au centre de détention d'Eysses, y reçoit et y donne des cours de mathématiques et de physique. Déporté au camp de Dachau, il y reste un an, sa pratique de plusieurs langues contribuant à lui sauver la vie.

Plusieurs fois décoré, il est promu au grade de lieutenant FFI,. Il devient citoyen français en 1946 grâce à son statut d'élève-ingénieur. Il sort diplômé des l'Ecoles de mines en 1947, est admis au CNRS comme chercheur dans le laboratoire de physique nucléaire au collège de France et obtient son doctorat de sciences en 1955.

Promu maître de recherches au CNRS en 1959, il devient chercheur permanent en 1963, dépose des brevets de ses découvertes. Il développe les applications médicales de ses détecteurs de particules, participe à la fondation

d'entreprises d'imagerie biomédicale. Elu membre de l'Académie des sciences en 1985, il prend sa retraite du CERN en 1991, reçoit le prix Nobel de physique en 1992 pour l'invention et le développement des détecteurs de particules élémentaires, notamment de la chambre proportionnelle multifils. Depuis cette date, il n'y a pas eu d'autres cas d'attribution du prix Nobel de physique à un lauréat seul.

A partir de 1996, avec le soutien de l'Académie des sciences et de ses collègues Pierre Léna et Yves Quéré, il crée « *La main à la pâte* », important mouvement de rénovation de l'enseignement des sciences à l'école primaire, qui touche aujourd'hui près d'une école sur trois en France et dans le monde entier. Des collaborations internationales ont été signées pour étendre cette initiative à de nombreux pays dans le monde.

Il s'élève en 2009 contre le coût de construction du réacteur nucléaire expérimental français menaçant les financements de recherches plus importantes, considérant que notre problème d'énergie est urgent. Il faut d'urgence économiser l'énergie, remplacer les combustibles fossiles par de l'énergie propre.

En 1978, il avait refusé de se rendre en URSS pour participer à Dounba à un congrès international qui devait être consacré entre autres à certaines de ses inventions, protestant ainsi contre la condamnation à sept ans de camp du physicien Youri Orlov.

Georges Charpack est **mort à Paris le 29 septembre 2010, à 86 ans**

jo-caro@orange.fr

Généralement, les gens qui savent peu parlent beaucoup, et les gens qui savent beaucoup parlent peu.

J.J. ROUSSEAU

CHARTIER dit ALAIN (Emile)



Emile Chartier dit Alain (Mortagne, Orne, 1868 - Le Vésinet, 1951)

Le 3 mars 1868, Emile Auguste CHARTIER naît à Mortagne (Orne), d'un père vétérinaire. Collégien à Mortagne, lycéen à Alençon, il continue ses études au lycée de Vanves où il est élève du philosophe Jules LAGNEAU dont il réunira plus tard les écrits, puis à l'école normale supérieure - il y partagea la chambre de Léon BLUM - où il obtint l'agrégation de philosophie en 1892.

Professeur à Pontivy puis à Lorient au lycée Dupuy-de-Lôme, il collabore au "Nouvelliste du Morbihan" sous le pseudonyme d'ALAIN, fonde une université populaire et se passionne pour l'affaire DREYFUS. Nommé à Rouen en 1900, il aura pour élève André MAUROIS. Il professera au lycée Condorcet de 1903 à 1906 et occupera de 1906 à 1909 au lycée Michelet de Vanves la chaire de Jules LAGNEAU. Son tour de France des lycées l'amène en 1909 au lycée Henri IV où il enseignera près de vingt-cinq ans.

Sous la signature d'ALAIN, il écrit de 1906 à 1914 plus de 3.000 "propos" dans la "Dépêche de Rouen", puis dans la "Nouvelle Revue Française". Il veut y transmettre une philosophie capable de conduire l'homme à la sagesse. Pour lui, vivre avec soi et méditer sur soi, cela ne vaut rien. Ce que l'homme peut atteindre de plus haut, c'est la création d'une oeuvre par laquelle, en quelque sorte, il se créa lui-même. Ce que l'on veut faire, ce n'est pas en méditant mais en le faisant qu'on le découvre. Rien ne se fait sans l'effort. Ainsi, dans son "propos sur l'éducation", l'école est un milieu à part, différent de la famille autant que de la société, un milieu où tous les enfants sont égaux, protégés sans être choyés. Il ne faut surtout pas leur épargner l'effort nécessaire pour s'instruire, encore moins leur dispenser un savoir tout fait, ce qui est le contraire du vrai savoir: une idée n'est valable que pour celui qui la découvre, l'éprouve et la met en oeuvre.

En 1914, il s'engage comme canonnier dans l'artillerie. Refusant tout avancement, il restera homme de troupe et combattra à Verdun. De son observation de la sottise humaine, il tirera "Mars ou la guerre jugée". La guerre est atroce et injustifiable dans son principe. C'est le déchaînement de toutes les passions coalisées : le goût de la tyrannie et la servilité, la haine, la colère, l'orgueil, la paresse et la peur. "Qui veut la guerre est en guerre avec soi". Le pire est l'acceptation fataliste de la guerre. Pour dire non, il faut garder l'esprit libre et chasser tous les vertiges.

Jusqu'en 1933, il donnera ses cours au lycée Henri IV et au collège Sévigné où en 1929 et 1930 il donnera des conférences publiques publiées sous le titre de "Vingt leçons pour les beaux arts". A sa dernière classe en 1933 à laquelle assistait le ministre DE MONZIE, il refuse décoration et discours et prend sa retraite dans sa petite maison du Vésinet.

Bien que rongé par les rhumatismes, il sera co-président du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes auprès du socialiste Paul RIVET et du communiste Paul LANGEVIN avec qui il rompra en 1936.

Il accomplira son dernier séjour en Bretagne en 1950 à Morgat et mourra le 2 juin 1951 dans sa maison du Vésinet et sera enterré au Père Lachaise.

Émile CHARTIER dit ALAIN voulut être un maître à penser et un éducateur. Moraliste, il n'eut jamais l'ambition de forger une doctrine. Ce Normand entretenait une méfiance de paysan aux constructions abstraites et aux grands systèmes. Il entendait d'abord penser pour lui-même.

Son influence a été très forte mais ambiguë sur des générations d'élèves, des esprits modérés et raisonnables comme André MAUROIS qui ont reçu de lui un art de concilier l'optimisme et la lucidité, d'autres - au lycée Henri IV surtout - qui ont découvert en lui une intransigeance courageuse et parfois provocante, poussant les uns à refuser de s'armer contre la violence hitlérienne, suscitant chez d'autres - et au premier rang Simone WEIL - une réaction qui les portait à soutenir la cause de l'Espagne républicaine et de la Résistance française.

Croyant peu à la force du fanatisme, il admettait une certaine dignité de l'homme, une certaine stabilité de la société, une certaine confiance de la raison.

Jo CARO, Renouveau n° 214, novembre 1997

CHATEAUBRIAND René



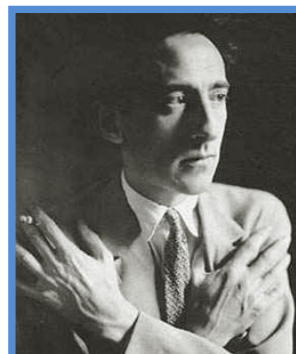
René de Chateaubriand (Saint-Malo, 1768 – Paris,1848)

Né à Saint-Malo le 4 septembre 1768, François-René, vicomte de Chateaubriand est le dixième et dernier enfant d'une noble famille bretonne tombée dans la gêne. Il passe ses premières années à vagabonder sur le port, rêvant tantôt d'être marin, tantôt d'être prêtre. Il reste deux ans dans la solitude du lugubre château de Combourg où le désœuvrement et l'influence de sa soeur Lucile, sa confidente, engendre en lui la mélancolie et le romantisme.

Plus au moins accepté dans la période encore agitée qui suivit la Révolution, il mena une vie politique qui fut le cadre de beaucoup de ses écrits sur l'histoire de son temps. Ces plus célèbres: - « **Atala** » et « **René** », deux romans, qui trouvèrent leur place dans son « **Génie du Christianisme** », et les « **Mémoires d'outre tombe** », un long poème romantique sur sa vie et celle de son époque.

Mort à Paris en 1848, René de Chateaubriand repose dans l'isolement de l'île du Grand Bé au large de Saint-Malo où son tombeau se compose d'une simple dalle sans nom surmontée d'une lourde croix de granit.

COCTEAU Jean



Jean COCTEAU (Maisons-Lafitte, 1889 - Milly-la-Forêt, 1963)

Doué, dès son jeune âge, pour le dessin et l'écriture, Jean COCTEAU a surtout exprimé son talent dans la poésie mais aussi dans le théâtre, le cinéma et la musique.

Jean COCTEAU naît le 5 juillet 1889 à Maisons-Lafitte d'une famille bourgeoise et cultivée. Il a dix ans quand décède son père. Il fait des études médiocres au lycée Condorcet de 1900 à 1907, et échoue au baccalauréat

A vingt ans, en 1909, il publie son premier recueil, «*La lampe d'Aladin*». Réformé, il participe à la guerre comme ambulancier civil sur le front belge. Il se lie d'amitié avec l'aviateur Roland Garros et fréquente Picasso, Apollinaire, Max Jacob, etc...

De la guerre, il reste marqué par la mort de plusieurs de ses camarades ; la mort, désormais omniprésente dans son œuvre. Il monte en 1917 le ballet «*Parade*» avec Picasso et les ballets russes fondés par Diaghilev, cet impresario russe qui l'attirera au ballet comme les musiciens Debussy, Ravel, Stravinski, Prokofiev et les peintres comme Utrillo, Picasso, Braque, etc...

A Roland Garros avec qui il pratiqua l'acrobatie aérienne, il dédie les poèmes de «*Cap de bonne Espérance*», d'inspiration futuriste.

En 1923, il écrit «*Thomas l'imposteur*», un roman où il évoque la guerre sur un ton de légèreté quelque peu provocateur. En 1924, son jeune ami Raymond Radiguet, l'auteur du «*Diable au Corps*», meurt à vingt ans de la typhoïde. Cocteau passe par une période de dépression, s'adonne à l'opium et devra suivre une cure de désintoxication. C'est au cours d'une nouvelle cure, en 1929, qu'il écrit en dix-sept jours, «*Les Enfants terribles*», qu'il montre nourissant leurs refus de valeurs adultes et qui, lâchés dans la rue, deviennent insupportables, prenant tout pour un jeu, y compris le vol.

Il aborde la théâtre avec «*Les Mariés de la Tour Eiffel*» (1921), «*La Machine infernale*» (1934), une version moderne d'Œdipe montée par Louis Jouvet, «*Les Parents terribles*», avec Jean Marais et Yvonne de Bray, dont il tirera un film en 1949, après avoir déjà porté à l'écran «*l'Eternel retour*» (1943) avec Jean Delannoy, «*la Belle et la Bête*» avec René Clément..

Véritable touche-à-tout, Cocteau s'intéresse aussi à la Grèce, ses mythes et ses stratégies et à Orphée, en particulier. Il en fera une pièce en 1927 et deux films « *Orphée* » en 1951 et « *le Testament d'Orphée* » en 1959.

Le 19 juin 1954, il est victime d'un infarctus du myocarde peu avant le décès de Colette à qui il succédera à l'Académie Royale de Belgique et il sera élu à l'Académie Française le 3 mars 1955.

Dessinateur et peintre, il a publié des albums, illustré ses propres ouvrages et s'est adonné à la décoration murale comme à la chapelle des pêcheurs de Saint-Pierre de Villefranche-sur-mer, près de Nice et à la chapelle Saint-Blaise-des – Simples de Milly-la-forêt, près de Fontainebleau.

C'est le 22 avril 1963 qu'il subit un nouvel infarctus et il meurt le 11 octobre peu après avoir appris le décès d'Edith Piaf.

La complexité et le mystère de la poésie de Cocteau ont créé autour de lui une sorte de légende, entretenue par l'ambiguïté de son œuvre, à la fois spontanément avouée en en même temps savamment camouflée. « *Je suis un mensonge qui dit toujours la vérité* », affirmait –il.

Personnage hyperdoué et insaisissable, Jean Cocteau fut aussi la gentillesse même, passant sa vie à songer aux autres, à aider les autres.

Cocteau, un enfant terrible au grand cœur.

Jo Caro, Renouveau, n° 198, Janvier 1996

QUEVEN D'UNE RUE A L'AUTRE

Alice Coléno (Lorient , 1903 - Pont-de-Buis, 1993)



Alice Coléno est née à Lorient le 24 juillet 1903. Son père Jean Coléno, officier d'artillerie coloniale est originaire d'Ambon et sa mère, Anna, de Muzillac. Elle passe les premières années de sa vie chez ses grands-parents Glais lors d'un séjour de ses parents à la Martinique, puis à Lorient où sa mère s'installe, son père venant y tenir garnison entre chaque affectation. Elle y grandit avec ses quatre frères et passe ses vacances à Muzillac où elle apprécie la campagne et la proximité de la mer.

Admise en 1914, à la Maison d'Éducation de la Légion d'Honneur à Saint-Denis, elle y entre un an plus tard et y poursuit ses études jusqu'en 1921 où elle est reçue à son Brevet Supérieur. À son retour à Lorient, elle s'initie à la comptabilité, à la sténo et au secrétariat à l'École Croizet. En 1924, encouragée à poursuivre ses études, elle revient à Saint-Denis en tant que professeur stagiaire et prépare l'entrée à l'École Normale Supérieure de Sèvres. Elle est reçue brillamment à l'agrégation des Lettres en 1930.

Elle sera professeur de lettres aux lycées de Niort (1930-1931), d'Amiens (1934-1936) et Victor Duruy à Paris de 1936 à 1968 avec, de 1939 à 1940, une année de repli au lycée Dupuy de Lôme à Lorient. De 1931 à 1934, elle enseigne la littérature française au Collège féminin de Wellesley, près de Boston. Elle met à profit ce séjour pour visiter le Canada et les Etats-Unis. En congé de Victor-Duruy, elle y retourne en 1950-51 puis en cours d'été à l'Université du Colorado à Boulder en 1964. De ses nombreux voyages, elle rapporte de la matière pour de nombreuses conférences en particulier sur les Mormons et surtout de l'inspiration pour ses romans et contes.

Parallèlement à l'enseignement, elle mène une carrière de romancière. En 1938, elle publie son premier roman « Matin » sous le pseudonyme de Françoise Dariaux. L'année 1946 est une année faste pour cette femme de lettre. Son roman « Le Quai des Indes » dont l'action se déroule dans le Lorient des années 30 est édité. Elle y évoque le Cours de la Bôve, la place du marché, la sortie de l'arsenal, la plage de Larmor, le pont suspendu de Saint-Christophe, et bien sûr, le quai des Indes. Paraît également « Les Portes d'ivoire, métaphysique et poésie,

Nerval-Baudelaire-Rimbaud-Mallarmé ». Cet essai remarqué sur les poètes symbolistes est l'expression de son goût profond et de son intérêt permanent pour les poètes. Et enfin, paraissent également « Le canard doré », « La forêt de cristal » et « Caribou rose », trois contes pour enfant où se mêlent l'humour et la poésie.

Elle se consacrera dans les années qui suivent à l'écriture d'autres contes et romans pour la jeunesse explorant là une branche de la poésie qui lui semble peu exploitée. De 1957 à 1960, paraissent « Le petit phoque », « les jardins de la licorne » et « Le palais des plumes ». Les albums « Contes de diamant » et « Contes de cristal » sont traduits en allemand, anglais, italien et japonais, et font l'objet de nombreuses rééditions. En 1963, paraît « La montagne des démons », un beau roman d'aventures. En 1967, cinq contes bretons traduits en italien et regroupés sous le nom de « La Vela blu » sont édités à Rome dans le but de faire connaître la Bretagne aux jeunes italiens. En 1968 et 1969, deux romans de cape et d'épée « Le courrier de Monsieur de Louvois » et « Deux épées pour la Baronne » sont publiés sous le pseudonyme de Richard Kerléano.

De nombreux prix littéraires lui furent décernés : en 1949, le prix Jouy de L'Académie Française pour « Les Portes d'Ivoires » et en 1967, « Premio Oscar per la letteratura giovanile » pour « la Vela Blu ».

Ayant appris le braille, elle a consacré une bonne partie de son temps à l'Institut Valentin-Hauy à Paris.

Alice Coléno a été élevée au rang de Commandeur dans l'ordre des Palmes académiques.

À la fin de sa vie, s'étant rapprochée de son petit frère Georges Coléno de Port-Launay, elle décède, le 23 juin 1993, à la résidence Kerval à Pont-de-Buis-lès-Quimerch.

La rue Alice Coléno est située sur la route de Kerduel à gauche après Prélédan

Merci à Bernadette Coléno, sa nièce, pour sa documentation

jo-caro@orange.fr

Découvrez les personnages dont les rues de Quéven portent le nom, Sur : [paroisse.queven](http://paroisse.queven.com) «renouveau» hors série

CONDORCET



Jean-Antoine CARITAT (Ribemont, Aisne, 1743 Bourg-la-Reine, 1794)

Marie-Jean-Antoine-Nicolas CARITAT, marquis de CONDORCET se révèle, tout jeune, particulièrement doué pour les mathématiques. A 16 ans, il soutient une thèse devant d'ALEMBERT. En 1765, il publie un "*Essai sur le calcul intégral*". Ses travaux lui valent d'entrer à l'Académie des sciences dont il devient secrétaire perpétuel en 1773.

Il se lie à d'ALEMBERT, VOLTAIRE et surtout TURGOT qui le fait nommer inspecteur général des monnaies (1771). Il publie des textes d'économie politique, collabore à l'Encyclopédie de Diderot.

Il édite et annoté les oeuvres complètes de VOLTAIRE et s'attache à définir des droits de l'homme. Il est reconnu comme l'héritier des penseurs du XVIIIème siècle et le chef du "parti philosophique".

Député à l'Assemblée législative qu'il présida et à la Convention, il élabore un plan grandiose d'organisation de l'instruction publique et un projet de Constitution qui resteront sans suite.

Ami des Girondins, hostile à la peine de mort contre Louis XVI, il est l'objet d'un décret d'accusation en juillet 1793, se dérobe pendant huit mois aux recherches puis est arrêté à Clamart et emprisonné à Bourg-la-Reine où on le retrouve mort, empoisonné.

C'est peu avant sa mort qu'il écrit son "*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*", où il retrace les progrès des sciences et des civilisations depuis l'origine de l'humanité. Il s'est interrogé sur la façon dont la terre pourrait nourrir les hommes. Il fait entière confiance à la science pour assurer leur bonheur.

Il est entré à l'Académie française en 1782. Ses cendres ont été transférées au Panthéon en 1989.

Renouveau, n° 229, juin 1999

CROIZAT Ambroise



Ambroise CROIZAT (Briançon, 1901 Suresnes, 1951)

friandise et chacun put alors se remettre de ses émotions

C'est sous le ministère d'Ambroise Croizat que furent entreprises les grandes réformes sociales de la Libération en 1945 : allocations familiales, retraites, rétablissement de la loi des 40 heures, création des comités d'entreprises, généralisation de la sécurité sociale...

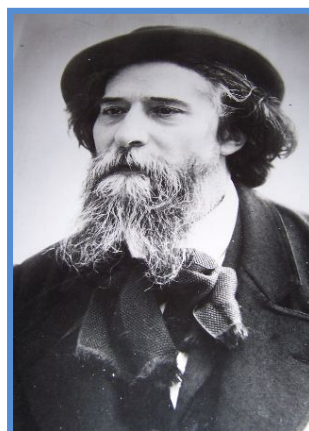
Né en 1901 à Notre-Dame de Briançon, il se lança très jeune dans le syndicalisme et la politique et devint, dès 1920, membre du parti communiste. Entré au Comité Central en 1929, il fut secrétaire général de la Fédération des Métaux à partir de 1935, fut élu député de la Seine cette même année et réélu après la guerre 1939-1945.

Il devint ministre du Travail dans le gouvernement provisoire de la IV^e République en octobre 1945 et fut exclu du gouvernement, comme les autres ministres communistes, en mai 1947.

Ambroise Croizat est mort à Suresnes en 1951.

Renouveau, n° 169 , novembre 1992

DAUDET Alphonse



Alphonse DAUDET (Nîmes, 1840 – Paris, 1897)

C'est à Nîmes, le 13 mai 1840, que naît Alphonse DAUDET. Il est le fils de riches fabricants de soieries, mais son père Vincent, coléreux, fantasque, trop porté sur la bouteille, mène mal ses affaires et en 1849, c'est la faillite. La famille DAUDET doit quitter Nîmes pour tenter une nouvelle vie dans un appartement pauvre, triste et sombre à Lyon. Les affaires ne marchent guère mieux qu'à Nîmes et en 1857, la famille doit se disloquer, chacun devant partir gagner sa vie. Alphonse a dix-sept ans, il accepte un poste de surveillant dans un collège d'Alès. Il en gardera un horrible souvenir, sera renvoyé et rejoindra son frère aîné Ernest, journaliste à Paris.

Sans argent, les deux frères rêvent de fortune et de célébrité. Alphonse écrit, publie quelques récits dans les journaux, fréquente la "bohème", ce monde d'artistes qui aiment la vie libre, l'aventure, la fête. Sa très grande beauté lui vaut d'être adoré des femmes. Il s'y détruira la santé, contractera très tôt une maladie qui lui causera plus tard d'horribles souffrances.

En 1867, il a vingt-sept ans, il épouse Julia ALARD, fille d'un riche ébéniste. Fine, intelligente, cultivée, elle sera pour lui, toute sa vie, plus qu'une brillante secrétaire, une véritable collaboratrice. Il dira d'elle: *"Pas une seule page qu'elle n'ait revue, retouchée, où elle n'ait jeté un peu de sa poudre azur et or"*. Ils auront une fille et deux fils dont Léon qui fut aussi journaliste et écrivain.

Admirable conteur, DAUDET connaît le **succès** avec *Le Petit Chose*. C'est le roman de son enfance au milieu de sa famille venue du Midi s'installer à Lyon, sa vie de "pion" à Alès et ses premières années à Paris.

D'abord parus dans le journal "L'Événement", les contes formant le recueil des *"Lettres de mon Moulin"* sont un voyage à travers l'histoire de la Provence et le regard d'un humoriste sur la vie quotidienne.

Le moulin de Fontvieille sert de cadre à ses savoureuses histoires. DAUDET y séjourna mais ne l'acquiesça jamais. C'est à Champrosay, sur les bords de la Seine, dans l'atelier qu'occupait DELACROIX, qu'elles furent écrites. Qui ne se souvient de *"La Chèvre de Monsieur Seguin"*, du *"Secret de Maître Cornille"*, de *"La Mule du Pape"*, du *"Curé de Cucugnan"*, des *"Trois Messes basses"*, pour n'en citer que quelques-unes.

"Tartarin de Tarascon" (1872) conte l'histoire d'un naïf Tarasconnais qui part pour l'Algérie pour mériter la réputation que lui valent ses imaginaires récits de chasse. Il reçut un accueil mitigé des Provençaux, pas très satisfaits du ridicule des situations. Ces aventures se continueront malgré cela dans *"Tartarin dans les Alpes"* (1885) et *"Port-Tarascon"* (1890). *"L'Arlésienne"* (1872) fut un échec absolu qui l'affecta beaucoup mais Georges BIZET en tira une oeuvre musicale qui en fit alors un grand succès populaire.

En 1873, paraissent *"Les Contes du Lundi"*. Nous sommes en plein dans la guerre de 1870 qui servira d'inspiration à DAUDET, telle *"La Dernière Classe"*, l'un de ses chefs d'oeuvre que personne ne saurait relire sans être profondément remué par l'émotion que procure la nouvelle : des soldats français remplacent les instituteurs allemands dans une école d'Alsace.

"Fromont jeune et Risler aîné" (1874), *"Jack"* (1874), *"Le Nabab"* (1877), *"Numa Rumestan"* (1881), ce beau parleur, hâbleur et fieffé menteur qui n'est pas sans rappeler le politique Léon GAMBETTA, font du conteur DAUDET un romancier qui décrit les mœurs parisiennes et provinciales d'alors.

"Sapho" (1884) est un triomphe. DAUDET est l'un des auteurs les plus lus, ses tirages atteignant et dépassant ceux de ZOLA.

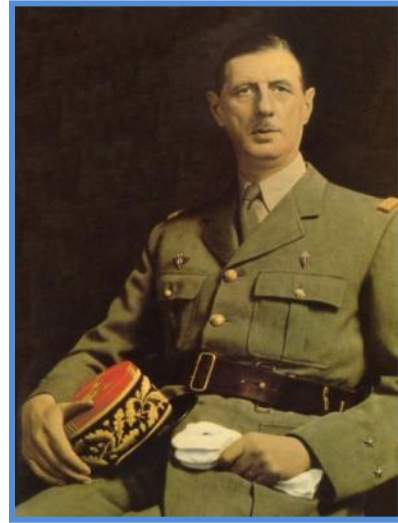
Sa santé se dégrade. Des cures à Allavard dans l'Isère, à Royat dans le Puy-de-Dôme, à Lamelou dans l'Hérault, des voyages en Suisse n'estompent pas la douleur, la "doulou" comme il l'appelle.

Ses dernières années sont un véritable calvaire et le 16 décembre 1897, il s'écroule en plein repas, victime d'un arrêt cardiaque.

On lui fait une immense cérémonie d'enterrement. Des milliers de personnes suivent le convoi, des artistes mais aussi des inconnus, des gens du peuple touchés par la simplicité, la fraîcheur et la chaleur méridionale de son oeuvre.

Jo CARO, *Renouveau*, n° 221, juin 1998

DE GAULLE Charles



Charles De Gaulle (Lille, 1890 – Colombey-les-deux-Eglises, 1970)

C'est le 18 juin 1990, 50 ans jour pour jour après le célèbre appel du 18 juin 1940, que la place du marché (place des Arcs) a pris le nom de « Place du Général De Gaulle », rendant ainsi hommage à un homme qui aura profondément marqué l'histoire de la France. La cérémonie a été l'occasion d'inaugurer une plaque en bronze à l'effigie du général.

Né le 22 novembre 1890 à Lille, Charles De Gaulle fait partie de la promotion « Fez » de l'école Saint-Cyr (1909-1912). A la guerre 1914-1918, il est blessé à Duaumont et fait prisonnier. Il épouse Yvonne Vendroux le 6 avril 1921, enseigne l'histoire militaire à Saint-Cyr. Nommé colonel en 1937. Il arrête l'avance allemande à Moncornet (17 mai) et devant Abbeville (28 mai). Nommé général de brigade, sous-secrétaire d'État à la défense nationale, il part pour Londres lorsque le ministre Pétain demande l'armistice (16 juin 1940). Le 18 juin, sur les ondes de la BBC britannique, il lance le célèbre appel aux Français de se regrouper autour de lui pour continuer la guerre. Il rallie l'A.E.F. et le Cameroun et charge Jean Moulin de réaliser l'unité des mouvements de résistance.

Le 25 août 1944, il entre dans Paris libéré, rétablit l'autorité du pouvoir central, devient président du gouvernement provisoire (13 novembre 1945) et démissionne le 20 janvier 1946 pour marquer son hostilité au « jeu des partis ». Il constitue le RPF (rassemblement du peuple français) en avril 1947. En mai 1953, il se retire de la vie politique officielle et se retire à Colombey-les-deux-Eglises.

A la suite des événements d'Algérie en mai 1958, appelé par le président René Coty, il constitue un gouvernement, prépare la réforme des institutions et crée avec les peuples d'outre-mer la Communauté pour une politique tournée vers la coopération avec les États d'Afrique une réforme de la Défense Nationale. Sa politique aboutit aux accords d'Evian (mars 1962) et à l'indépendance de l'Algérie. Il est élu président de la République le 21 décembre 1958.

Réélu (pour la première fois au suffrage universel) en décembre 1965, il démissionne en avril 1969 à la suite du rejet, par un référendum, d'un projet de loi sur la régionalisation.

Il meurt le 9 novembre 1970. Ses obsèques ont lieu de 12 à Colombey-les-deux-Eglises où il est inhumé. Un mémorial est inauguré le 18 juin 1972.

Renouveau, n° 303, septembre 2010

Olympe de Gouges (1748 – 1793)

Militante féministe et révolutionnaire



Nous sommes au 18^{ème} siècle, une période très perturbée de notre histoire, qui amènera la Révolution de 1789.

C'est le 7 mai 1748 que naît à Montauban, Marie Gouze, d'une mère servante et d'un père boucher. Mais, la rumeur publique en fait une fille naturelle du poète Le Franc de Pompignan ou même du roi Louis XV.

A 17 ans, elle se marie avec Louis Aubry dont elle aura un fils deux ans plus tard. Son époux décède peu de temps après. Elle monte à Paris avec son fils rejoindre sa sœur aînée.

Grâce à son compagnon, Jacques Piétrix de Rozières, haut fonctionnaire de la marine, elle mène un train de vie bourgeois et devient femme de lettres, publiant des romans et des pièces de théâtre sous le pseudonyme d'Olympe de Gouges. Elle monte sa propre troupe, un théâtre itinérant qui se produisait à Paris et en province. La pièce qui la rend célèbre est « **l'Esclavage des Noirs** (1785) », inscrite au répertoire de la Comédie-Française sous le titre de « **Zamore et Mirza, ou l'heureux naufrage** », sur la cruauté de l'esclavage, une pièce audacieuse à une époque où de nombreuses familles, à la cour de Louis XIV, tirent leurs revenus des colonies et donc de l'esclavage. La pièce est d'ailleurs, un moment, retirée du répertoire du théâtre « le Français » et Madame de Gouges envoyée à la Bastille. En 1790, elle compose sur le même thème, une autre pièce intitulée « **Le Marché des Noirs** ». Elle publie aussi deux brochures politiques où elle développe un vaste programme de réformes sociales. Avec le marquis de Condorcet, elle rejoint les Girondins en 1792. Elle devient républicaine et s'oppose avec eux à la mort de Louis XVI.

Olympe de Gouges considérait que les femmes étaient capables d'assurer les mêmes tâches que les hommes. Elle rédigea une *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, calquée sur la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789*, affirmant l'égalité des droits civils et

politiques des deux sexes. Elle fut la première à demander l'instauration du divorce qui fut adopté quelques mois plus tard. Elle demanda également la suppression du mariage religieux et fut aussi une des premières à théoriser le système de protection maternelle et infantile et à demander la création de maternités. Face à la pauvreté, elle recommandait la création d'ateliers nationaux pour les chômeurs et de foyers pour les mendiants.

Le Révolution Française lui donna l'occasion de montrer combien elle était en avance sur son temps. Outrée par les atrocités de septembre 1792, elle désignait particulièrement Marat et soupçonnait Robespierre d'aspirer à la dictature. Arrêtée par les Montagnards, elle fut déferée devant le tribunal révolutionnaire et inculpée. Traduite au tribunal au matin du 2 novembre 1793, privée d'avocat, elle se défendit avec adresse et intelligence mais fut condamnée à mort. Elle monta sur l'échafaud avec courage et dignité et s'écria avant que la lame ne tombe : « *Enfants de la Patrie, vous vengerez ma mort* » Elle avait 45 ans.

Le témoignage d'Olympe de Gouges sort de l'anecdote après la seconde guerre mondiale. Étudiée notamment aux États-Unis, au Japon et en Allemagne, son indépendance d'esprit et ses écrits en font une des figures humanistes du 18^{ème} siècle. Son entrée au Panthéon fut même demandée en novembre 1993, pour le bicentenaire de son exécution. Plusieurs municipalités françaises, dont Paris dans le 3^{ème} arrondissement, ont voulu lui rendre hommage en baptisant de son nom des établissements scolaires ou des voies publiques, à Paris, Le Havre, Béziers, Strasbourg, Tours, Montauban, Montpellier, Nantes,... et aujourd'hui Quéven.

Les quatre maisons de l'impasse Olympe de Gouges occuperont le terrain de la maison d'Agnès Talvas au 13 de la rue de Kerlébert.

jo-caro@orange.fr

Retrouvez les personnages dont une rue de Quéven porte le nom, sur **paroissequeven**, puis **renouveau**, puis **n° 0, hors série, les rues de Quéven**.

Il n'y a que deux choses qui servent au bonheur: c'est de croire et d'aimer.

DE LANGLE DE CARY Fernand



Fernand DE LANGLE DE CARY (Lorient,1849 – Pont-Scorff,1927)

Né à Lorient en 1849, Fernand de Langle de Cary (dont l'orthographe est si souvent massacrée) fut blessé en 1870, comme cavalier, à sa sortie de Saint-Cyr. Il professa à l'Ecole de Guerre et termina sa carrière en 1914 comme membre du Conseil Supérieur de la Guerre.

Rappelé à la mobilisation, il commanda la IV^{ème} armée française à la bataille de la Marne (5-10 septembre 1914) et s'illustra dans l'offensive victorieuse de Vitry-le-François qui, avec celle de Foch dans les marais de Saint-Gond près de Châlons-sur-Marne et celle de Serrail entre Bar-le-Duc et Verdun, provoqua le repli général des armées allemandes qui visaient à assurer d'entrée de jeu la défaite de la France.

Le général de Langle de Cary est mort à Pont-Scorff en 1927.

Renouveau, n° 163, décembre 1992

DEGUIGNET Jean-Marie



Jean-Marie Déguignet (Guengat (29) 1834 – Quimper, 1905)

Personnage atypique que Jean-Marie Deguignet. Né dans la plus pauvre des campagnes de Basse-Bretagne, il était doué d'une mémoire prodigieuse qui lui donna d'étonnantes facilités pour apprendre toutes choses. Ainsi, sans avoir suivi de scolarité, l'esprit toujours en éveil, il accéda à un niveau élevé de connaissances. Confronté à un monde dont il a dénoncé toutes les bassesses, il a écrit sur des dizaines de cahiers, l'histoire de sa vie empreinte d'une grande vitalité intellectuelle. Libre penseur, il a manifesté un grand mépris pour les notables, la religion, le clergé, l'armée où il n'a vu que « sots et imbéciles ».

Son témoignage de pauvre parmi les pauvres reste d'une force inégalée sur la société rurale du 19^{ème} siècle. Mendiant, vacher, soldat, sergent, cultivateur, commerçant, miséreux, aliéné, les plaisirs de la vie lui ont offert peu de place .

Jean-Marie Deguignet voit le jour le 29 juillet 1834. Son père, alors petit fermier, vient d'être complètement ruiné par plusieurs mauvaises récoltes successives et la mortalité des bestiaux. Ses parents sont obligés de quitter la ferme de Kilihouarn à Guingat « en y laissant pour payer leur fermage tout ce qu'ils possédaient, jusqu'aux objets les plus indispensables à leur pauvre ménage. Ils vinrent à Quimper avec quelques planches pourries, un peu de paille, un vieux chaudron fêlé, huit écuelles et huit cuillers en bois. Ils trouvèrent à se caser dans un misérable taudis de la rue Vili (aujourd'hui rue de la Providence), rue bien connue pour sa pauvreté et sa malpropreté. »

Constamment malade dans ce cloaque infect, il fut plusieurs fois entre la vie et la mort. Son père, au bout de deux ans, trouva à louer un penn-ty (bout de maison) d'où il allait en journée chez les fermiers pour huit à douze sous par jour. Par suite des misères et des privations subies, son frère Alain-Marie (1832) et sa sœur Marie-Anne (1833) vinrent à mourir. Il eut ensuite un autre frère, Corentin (1837) et une sœur Marie-Corentine (1840). A six ans, « pas plus haut qu'une botte de cavalier », quelque peu revigoré par le grand air de la campagne, il allait tous les jours chez les fermiers des environs mendier sa nourriture. Le petit ventre bourré de bouillie d'avoine, il s'en retournait emportant à la maison quelques morceaux de pain noir et de crêpes moisies.

L'esprit déjà avait de la vie et du mouvement. A dix-sept ans, toujours petit et faible, il fit connaissance avec un professeur d'agriculture, venu avec des instruments nouveaux, travailler différemment la terre et la rendre plus fertile. Gagé comme vacher, il couchait à l'étable pour surveiller le cheptel la nuit comme le jour. Mis au contact des élèves qui venaient prendre des leçons pratiques à la ferme, il apprit beaucoup de mots français, découvrit un alphabet et commença à apprendre à lire et à écrire sans maître. Devenu, non plus vacher, un véritable esclavage, mais domestique ordinaire chez le maire de Kerfeunteun, il passait tout son temps libre à observer, à lire et à rêver de devenir soldat pour quitter le pays.

Engagé volontaire pour la campagne de Crimée (1854-1856), cette guerre qui fit 95.000 morts, 20.000 à cause de la guerre et 75.000 à cause des maladies (scorbut, dysenterie, typhus), lui même atteint, il fut de ceux qui s'en sortirent. Un jeune camarade de lit, plus favorisé sous le rapport de la fortune et de l'instruction, fit son bonheur en lui servant de professeur, à lui qui n'avait vu dans l'armée que le moyen de s'instruire. Après la Crimée, notre breton se retrouve dans la guerre d'Italie (1859).

Libéré le 23 août 1861, il prend son congé à Ergué-Gabéric où ses parents sont morts et où vivent encore dans la misère, son frère Corentin, sa sœur Marie-Corentine et quelques oncles et tantes. Ne trouvant pas d'emploi, il se rengage comme simple soldat, participe à la campagne de la Kabylie puis à la guerre du Mexique (1866). Revenu à Quimper à la vie civile, il accepte, bien que très réticent, de se retrouver cultivateur, apportant sans cesse des

améliorations à la ferme. Après quinze années de fermage, le bail n'étant pas renouvelé, son ami, le maire d'Ergué-Armel lui conseille de demander un bureau de tabac, ses mérites militaires lui donnant ce droit.

Sa femme, de son côté, qui s'était adonnée à la boisson loua à Quimper un débit de boissons où lui n'avait rien à faire. Il fit alors la connaissance d'un agent d'assurances qui lui proposa de travailler pour lui, ce qu'il fit, réalisant des contrats au delà de toute espérance. Mais son épouse, rongée par l'alcool, mourut, le laissant seul avec ses quatre enfants dans ce malheureux débit abandonné par les clients.

Son brevet de bureau de tabac enfin arrivé, il loue pour l'exploiter un local à Pluguffan d'où il se fait chasser en fin de bail, son anticlérisme n'étant pas toléré par une population très croyante et un clergé ne voyant en lui qu'un valet du diable. Le voilà recruté dans un taudis et une nouvelle fois contraint de le quitter sous prétexte que les voisins se sont plaints des poux. Plutôt que de se venger, il décide d'en finir avec la vie en tentant de s'asphyxier par le chauffage au charbon. Ranimé par deux agents de police, déclaré fou, il se retrouve à l'asile. Retapé, il écrit un traité d'apiculture.

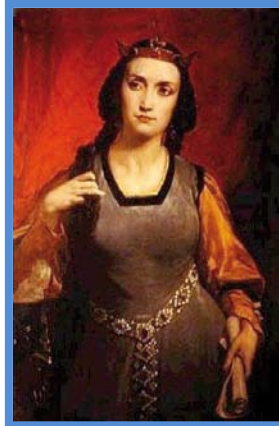
En 1904, il a 70 ans, il reçoit d'Anatole Le Braz, alors professeur à Rennes, un courrier lui annonçant la prochaine publication dans « la Revue de Paris » de ses écrits tirés des cahiers qu'il lui avait pris pour les publier. Ce sont d'abord vingt-quatre cahiers de 40 pages, puis vingt-quatre autres de 100 pages et treize autres traitant de philosophie, de politique, de sociologie et même de mythologie. C'est pour Deguignet un triomphe littéraire, son nom paraissant en gros caractères d'une grande revue, ses écrits lui apportant désormais de substantiels revenus et un peu de gloire dans ses derniers jours.

Le 29 août 1905, Jean-Marie Déguignet s'éteint rue de l'Hospice à Quimper, un bas-breton qui a fait du chemin, violent dans ses propos, dérangeant dans son parti pris anticlérical, sincère dans son témoignage d'une époque marquée par la destruction des sociétés traditionnelles.

C'est le lotissement de Kergrenne qui porte à Quéven le nom de Jean-Marie Deguignet

Jo Caro, Renouveau n° 269, Janvier 2005

Marie Delaunay (Marie Dorval)



Marie Delaunay (Marie Dorval) Lorient 1798, Paris 1849

Marie Dorval fut l'une des plus célèbres actrices françaises du 19^{ème} siècle. Théophile Gautier disait d'elle : *«Elle avait des cris d'une vérité poignante, des sanglots à briser la poitrine, des intonations si naturelles, des larmes si sincères que le théâtre était oublié et qu'on ne pouvait croire à une douleur de convention».*

Fille de comédien Marie Aurélie Thomase Delaunay naît le 6 janvier 1798 à Lorient.

Abandonnée par son père à l'âge de 6 ans elle perd sa mère, victime de la tuberculose peu de temps après. Toute petite, elle monte sur les planches, joue des rôles d'enfants à Lille sous le nom de son oncle Bourdais. Elle se marie à 15 ans à Allan Dorval, un maître de ballets qui meurt 5 ans après la naissance de leur 2^{ème} enfant. Il lui laisse son nom de scène.

Elle se produit à Strasbourg, commence à jouer les premiers rôles de comédie et de drame. Son talent la fait engager au théâtre de la Porte Saint-Martin à Paris en 1818. Elle y connaît le succès, dans *«Trente ans, ou la vie d'un joueur»* où elle a pour partenaire le célèbre acteur Frédérick Lemaître, dans *le château de Kenilworth*, un mélodrame en 3 actes d'après Walter Scott, ou *les deux forçats*, autre mélodrame en 3 actes.

En 1829, elle épouse le journaliste Jean-Toussaint Merle et devient en 1832 la maîtresse d'Alfred de Vigny, qui, avec Victor Hugo, la fait entrer au Théâtre Français. Elle se lie d'amitié avec George Sand dont elle joue la pièce *«Cosima»* au théâtre du Gymnase.

En mai 1831, *«Antony»* d'Alexandre Dumas est créée au Théâtre Français. C'est à la fois un drame, une tragédie, une pièce en cinq actes, une scène d'amour, de jalousie et de colère.

Marie Dorval y joue de rôle d'Adèle. Elle y est bouleversante de vérité et remporte un immense succès, de même que dans les autres rôles qu'elle a interprétés dans *Marion de Lorme*, un drame en 5 actes de Victor Hugo, *Angelo*, tyran de Padoue, également de Victor Hugo ou *Chatterton*, d'Alfred de Vigny. Petit à petit, sa gloire se ternit avec l'âge. Les changements de la mode et le désir du public de voir des actrices plus jeunes achèvent sa carrière par des tournées en province. Sa vie est alors tournée vers ses enfants et notamment son petit fils Georges qui meurt à quatre ans et demi. Elle ne s'en remettra jamais. Passant son temps à pleurer dans les cimetières, sa santé se détériore. Elle est prise d'un violent malaise le jour anniversaire de la mort de Georges. Sa fin est proche. Elle fait appeler Alexandre Dumas à son chevet. Son gendre René Luguët se débat avec Dumas et Victor Hugo pour lui obtenir une sépulture décente. Elle meurt, très dépressive à 51 ans. Elle est enterrée au cimetière Montparnasse.

Renouveau, n° 308, Juin 2011

DELESTRAINT Charles



Charles Delestraint, (Biache-Saint-Vaaste, 1879 – Dachau, 1945)

Né à Biache-Saint-Vaaste (Pas-de-Calais) en 1879, Charles Delestraint est reçu en 1897 à l'école militaire de Saint-Cyr. Le 1^{er} octobre 1900, jeune sous-lieutenant, il choisit le 16^{ème} bataillon de chasseurs à pied.

En 1914, il prend une part brillante et remarquée aux premiers combats de l'armée française en retraite. Le 30 août 1914, lors de l'attaque de Chesnoy-Auboncourt, il est fait prisonnier et est interné pendant quatre ans au camp de Plasenburg. Il est libéré en décembre 1919.

Il mène alors une brillante carrière militaire. Passionné par la cavalerie lourde, il sera en 1930, commandant en second de l'école de chars de combat de Versailles. Promu colonel en 1932, il commandera le 505^{ème} régiment de chars de Vannes. Général en 1936, il prend la tête la 3^{ème} brigade de chars à Metz. Cadre de réserve, il est rappelé à l'activité en septembre 1939 devant l'imminence de la guerre et sera démobilisé en juillet 1940.

Dès l'armistice, il n'accepte pas la défaite et décide de regrouper les « Anciens des Chars ». A partir de 1941, il accentue son activité de résistant, ce qui lui vaut un rappel à l'ordre de Vichy le 27 février 1942. En l'été 1942, sur l'avis de Henri Frenay, Jean Moulin le propose au général De Gaulle pour organiser, d'abord en zone sud, l'Armée Secrète. Le 11 novembre 1942, il est confirmé par le général De Gaulle comme chef de l'armée secrète. Il prend le pseudonyme de « Vidal ».

Dès lors, il collabore étroitement avec Jean Moulin pour organiser la Résistance. Il est chargé d'étendre la structure de l'Armée Secrète en zone nord. Il rentre en France le 20 mars 1943 en compagnie de « Max » (Jean Moulin) et Christian Pineau. Il est promu général de corps d'armée par le général De Gaulle. Il visite début avril le plateau du Vercors et les premiers maquis.

Le 9 juin 1943, au métro La Muette, il est arrêté par la Gestapo, douze jours avant Jean Moulin. En juillet, il est incarcéré à Fresnes et envoyé au camp de Natzwiller-Struthof, en Alsace. Transféré début septembre 1944 à Dachau, il est lâchement abattu d'une balle dans la nuque le 19 avril 1945, dix jours avant l'arrivée des américains et incinéré au crématoire du camp.

Le 10 novembre 1989, en hommage de la Nation, est officiellement gravé en lettres de bronze au Panthéon de Paris, le nom de Charles Delestraint, Commandeur de la Légion d'honneur, Compagnon de la Libération, Croix de guerre 1914-1918 avec palme, Croix de guerre 1939-1945, Croix de guerre belge.

DIENY Yves et LOTE René

Deux victimes de la barbarie Nazie



Unis dans la mort, il serait injuste de dissocier dans le souvenir les noms du Docteur DIENY et du Professeur LOTE.

En 1943, alors que Lorient croulait sous les bombes incendiaires et explosives, la population civile évacuait en périphérie. C'est durant cette période tragique que l'un avec sa famille, l'autre seul, vinrent habiter Quéven.

Yves DIENY, jeune médecin de 32 ans, qui exerçait 123, rue Paul Guieysse à Lorient, à l'angle de la rue Lizé, trouva refuge à Mané-Rivalain. Originaire du département du Nord, il fit preuve dans la ville en ruines d'un remarquable dévouement, restant un des derniers docteurs prodiguant inlassablement ses soins aux infortunées victimes.

Il continua sa vie professionnelle dans un appartement du Bourg qui avait pu être mis à sa disposition par la Mairie.

Sportif, Président du football club Lorientais, il contribua également à la formation d'une société sportive - puis, quelques temps après, à la demande du Maire, il créa une équipe locale de secours qui, sous son autorité, devait se révéler des plus efficaces, tout particulièrement lors de l'évacuation de la population qui s'accomplit en bon ordre, de sorte que les **pertes en vies humaines furent relativement faibles**.



René LOTE, lui, s'il était Lorientais de naissance et domicilié dans une coquette propriété en bas de la rue Paul Guieysse, ne pouvait devant le danger qu'échouer en cette «Oasis de Quéven» où le rattachaient tant de souvenirs.

Ne se plaisait-il pas à évoquer ses arrivées en calèche ou par le train lorsqu'il était enfant, ses visites à sa grand'mère et à sa tante Anne-Marie, institutrice publique, ses parties de pêche à l'étang du Moulin Neuf - et, sur un ton humoristique et plaisant, conter certaines anecdotes sur des personnages qu'il avait connus.

Né en 1893, après de brillantes études au Lycée Dupuy-de-Lôme (baccalauréat avec mention très bien), le Lycée Louis Le Grand à Paris et la Sorbonne où il obtiendra son Doctorat-ès-Lettres, il entra à l'Université d'Heidelberg en Allemagne.

Eminent intellectuel, René LOTE devenu professeur agrégé, enseigna à la Faculté de Grenoble et fut l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages.

Cet homme grand, maigre, discret, courtois et toujours élégant, avait sa chambre jouxtant le restaurant de cette bonne hôtesse au centre Bourg, où il prenait ses repas, séparé par une simple cloison de la grande salle où cantonnaient par contrainte des Allemands dont il parlait la langue et les dialectes à la perfection, mais qu'il n'aimait pas. Pas plus que ceux et celles qui leur rendaient visite.

Le Maire, chez qui il rencontrait en aparté presque chaque soir vers 19 heures Monsieur PIN, assez informé des mouvements militaires à Lorient et le Commandant BARBOTIN, chargé de mission par le Général GUILLAUDOT, l'un des chefs de la Résistance, avait, lorsqu'il allait le voir, son code personnel. (Trait, point, trait = en morse, la lettre « K » première de son nom). A ce traducteur officieux et bénévole des documents de mairie, Louis KERMABON avait du reste fait faire et remis

discrètement à sa demande un double de la clé du cimetière afin qu'il put s'y rendre après fermeture - en général, avec quelques fleurettes en main gauche.

Selon certaines informations, René LOTE se serait rendu plusieurs fois en « zone libre » durant l'occupation, des messages cachés dans les semelles - ce qui lui valut l'hommage posthume d'officiers alliés réunis à Vienne.

A plus d'un titre, le livre qu'il préparait sur QUEVEN en guerre eût été certes fort intéressant. Hélas, nous ne le lisons jamais.

Le 8 Juillet 1944, le Maire de Quéven passe encore devant le Tribunal de guerre allemand à Vannes. A la fin du mois, un Allemand est tué à Kergalan-Bras. Au matin du 1er août, la sentinelle de faction à la Batterie de Moustoir-Flamm est descendue. Menaces de prise d'otages.

Le Vendredi 4, après un bombardement intense, un parachutiste allié est clandestinement hébergé dans un grenier.

Le Lundi 7, les premiers éléments alliés entrent à Quéven. Mais, au lieu de cette libération tant attendue et tant souhaitée, c'est soudain dans le vacarme et le sifflement des obus, - le terrible pilonnage du bourg par l'ennemi :- l'incendie et la destruction de nombreux immeubles dont bien des gens se souviennent; - les combats de rues allant jusqu'au corps à corps, à l'arme blanche avec nombre de tués de part et d'autre; - le refuge de la population dans les tranchées-abris et à la brasserie où, avec d'autres personnes, le docteur et le professeur se dévouèrent - l'un visitant les abris, prodiguant ses soins aux blessés - l'autre, en réconfortant les habitants en attente d'une évacuation qui s'effectuera sous la mitraille.

Ce sera, en fin d'après-midi, l'arrivée des otages rescapés de Rosporden cadennassés par les Allemands dans un wagon à Beg-Runio et pris entre les feux croisés des deux artilleries. Certains s'échapperont par miracle, soignés par des bénévoles Quévenois qui vivent toujours, avant de favoriser leur départ vers les lignes alliées (la seule chose - qui sait ? - qui sera reprochée au Docteur.)

Ce sera le repli de nos compatriotes auquel Yves DIENY participera activement, le retour des troupes ennemies dans nos murs, et la perquisition du 15 ou 16 à Mané-Rivalain après la découverte de deux cadavres non loin de là.

Tenant à rester sur place malgré les conseils et les menaces dont les principaux responsables Quévenois étaient l'objet, ils seront arrêtés ensemble le Jeudi 17 Août au matin sur la route de Gestel par deux caporaux en armes pour être conduits à Kerzec-Ihuel devant le lieutenant MULLER qui en donna l'ordre.

Ils seront présentés dans l'après-midi devant le capitaine NAIR (ou MAIER) commandant le secteur, puis ramenés au Bourg en fin de soirée, toujours encadrés de sentinelles.

Après être passés près du cimetière devant la pièce que tenait avec cinq ou six servants l'adjudant-chef BLUME, ils marchèrent en direction de Croixamus, persuadés qu'ils allaient poursuivre vers une libération prochaine. Mais, à mi-chemin, au lieudit « Le Men Cam », après que leurs gardiens se furent éloignés, une ou plusieurs rafales d'armes automatiques, tirées du fossé de la ligne de chemin de fer par le groupe LENDOWSKI, trouèrent le calme du soir. Il était environ 21 heures quand leurs corps transpercés gisaient sur la berne gauche dans une marre de sang. La cruauté et le fanatisme venaient de commettre l'horrible meurtre - commandité sans doute, ou du moins toléré - par des autorités supérieures.

Le lendemain, Vendredi 18 août 1944, après avoir aspergé les maisons d'essence, les Allemands du groupe MEMPEL brûlaient Quéven... Et, le jour même, alors que les cendres rougeoyaient encore, le lieutenant MULLER - celui qui avait

ordonné ces deux actes criminels - s'écroulait, la tête fracassée, frappé de plein fouet par un obus américain.

Quelques mois après la libération de Mai 1945, à force de patience et de perspicacité, les corps de nos deux compatriotes furent découverts sous un pêcher, dans une fosse, enterrés à même le sol. Tant à l'église qu' au cimetière, leurs obsèques solennelles furent célébrées en présence d'une très nombreuse assistance. Les prières furent dites par le pasteur protestant pour Yves DIENY - par le recteur pour René LOTE. Une rue de QUEVEN perpétue la mémoire de chacun d'eux.

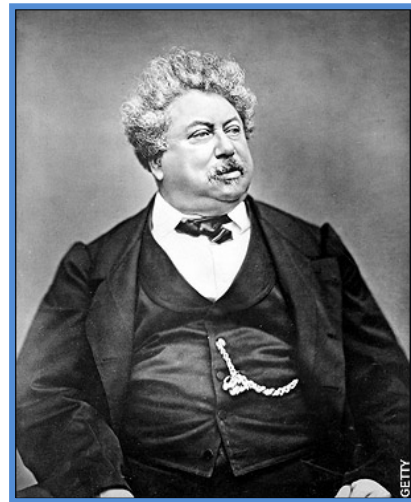
Si, entrant au cimetière où René LOTE aimait tant se recueillir sur la tombe de ses ancêtres, vous passez devant leur sépulture, toute proche l'une de l'autre, dites- vous que, "si par-delà les deuils la vie continue, que la nôtre continue en restant dignes de nos morts".

René KERMABON, Renouveau, n°154, février 1991



Le 9 mai 2005, la célébration du soixantième anniversaire de la libération de Quéven fut l'occasion d'inaugurer la stèle érigée près du lieu où furent fusillés Yves Diény et René Lote.

DUMAS Alexandre



Alexandre DUMAS (Villers-Cotterets, Aisne, 1802 - Puys, près de Dieppe, 1870)

Le 24 juillet 1802, Alexandre DUMAS naît à Villers-Cotterets, dans l'Aisne. Son père, le général DUMAS, participa aux campagnes de Bonaparte en Italie et en Egypte. C'était un personnage d'une force herculéenne. Il mourut en 1806, laissant une femme sans ressources et un fils de 4 ans.

Alexandre, très marqué par la disparition d'un père qu'il admirait, n'a guère de goût pour l'école qu'il quitte pour aller braconner dans les forêts et, pour gagner sa vie, il travaille chez un notaire. A 18 ans, il est bouleversé par la représentation de "*Hamlet*", la célèbre pièce de Shakespeare qu'un ami l'emmène voir au théâtre. Il décide de devenir auteur dramatique et monte à Paris.

Il commence à écrire des nouvelles, des vaudevilles. Il fréquente les cercles littéraires où il rencontre Victor Hugo, Honoré de Balzac et le peintre Eugène Delacroix. Sa voisine de palier, une jeune ouvrière, lui donne un fils, Alexandre, qui sera l'auteur de "*La Dame aux Camélias*".

En 1829, il fait triompher son premier drame romantique "*Henri III et sa cour*" et en 1831, c'est encore un accueil triomphal qui est réservé à "*Antony*" au théâtre de la porte Saint-Martin, Antony, ce lion romantique aux passions indomptables. Dumas gagne beaucoup d'argent mais, dépensier à l'extrême, il organise chez lui des fêtes somptueuses et est toujours au bord de la faillite.

Il parcourt l'Italie, la Sicile, l'Espagne, la Suisse, l'Allemagne et travaille comme un forcené. De retour à Paris, il publie en 1844 son célèbre roman "*Les Trois Mousquetaires*", ces gentilhommes tout dévoués à la cause du roi Louis XIII et ennemis jurés des gardes du cardinal de Richelieu. Entraînés par d'Artagnan, les trois inséparables compagnons, Athos, le grand seigneur, Porthos, le costaud et Aramis, le discret, partent pour l'Angleterre pour, après de multiples intrigues, de passions amoureuses et de duels, récupérer les bijoux que la reine Anne d'Autriche avait offerts à son amant l'Anglais Buckingham.

En 1846, paraît un autre énorme succès "*Le Comte de Monte-Cristo*". Prisonnier au Château d'If, l'abbé Fana connaît la cachette d'un trésor dans l'île de Monte-Cristo. Avant de mourir, il en confie le secret à un autre prisonnier, le marin Edmond Dantès qui imagine de s'évader en se substituant au mort dont on croit jeter le cadavre dans la mer. Dès lors, devenu puissant par l'argent, Dantès se venge de ceux qui l'ont fait emprisonner.

Dumas, qui s'est associé nombre de secrétaires, écrit à grande vitesse. Son oeuvre monumentale, trois fois plus importante que celle de Victor Hugo, comprendra 100.000 pages, 240 titres et plus de 4.000 personnages. Dans toutes ses

entreprises, il s'est engagé à bride abattue : romans à brillants succès, tels que *"Vingt ans après"* et *"Le Vicomte de Bragelonne"* qui complètent la trilogie des Mousquetaires, la trilogie des guerres de religion avec *"La reine Margot"*, *"La Dame de Montsoreau"* et *"Les Quarante-cinq"* et d'autres comme *"Joseph Balsamo"*, *"Le Collier de la Reine"*, *"La Comtesse de Charny"* ou *"Le Chevalier de la Maison Rouge"*, mais aussi des livres écrits par d'autres et signés par lui, car s'il s'est fait un nom, il fait aussi d'énormes dettes dont sa fabuleuse folie, le château de Monte-Cristo qu'il s'est fait construire à Marly, dans les Yvelines.

Fuyant ses créanciers, il s'enfuit d'abord en Belgique, revient à Paris puis repart en Italie, participe en 1860 à l'expédition de Garibaldi qui l'installe dans un palais napolitain. Il y écrira, seul, *"la San Felice"*, une ode à la République et une ode à l'Italie. Conscient qu'il a quelquefois écrit trop vite, ici, il affûte sa plume, s'applique, prend le temps de se relire. Le résultat est somptueux, la description de la baie de Naples, un jour de soleil, est un régal de subtilité.

Dumas est le plus grand romancier romantique. De cette race de promeneurs qui ont, d'une certaine manière, découvert le monde, il nous emmène dans le rêve et dans l'histoire de son **XIX^{ème}** siècle. Dans une bonne humeur souvent teintée de gravité, il se plaît à décrire avec minutie les supplices et les atrocités des excès de ses héros.

Rentré en France, une nouvelle fois ruiné, épuisé par une vie débordante aussi remplie que quinze vies ordinaires, Dumas est venu mourir chez son fils, à Puys, près de Dieppe, le 3 décembre 1870. Il ne possède plus que quelques meubles et quelques tableaux et son fils devra racheter ses droits littéraires à un notaire de province, un de ses créanciers qui était son légataire universel.

Jo Caro, Renouveau, n° 219, avril 1998

DUPUY-DE-LÔME



Henri DUPUY-DE-LÔME (Ploëmeur, 1816 – Paris, 1885)

Né à Ploemeur en 1816, Henri Dupuy-de-Lôme fut un ingénieur du Génie Maritime Français. On lui doit la construction du premier bâtiment de ligne à hélice armé, le « *Napoléon* », en 1850 et celle du premier cuirassé français, le « *Gloire* » qui servit de modèle à toutes les grandes puissances.

Le 7 octobre 1870, dans la guerre qui se poursuivait après la chute de l'Empire (le 2 septembre), pour sortir par la voie des airs de Paris assiégé, il fit utiliser la technique des aérostats à Léon Gambetta, alors ministre de l'intérieur pour rejoindre la délégation à Tours.

Mort à Paris en 1885, il a aussi donné son nom à un lycée lorientais.

Renouveau, n° 164, mars 1992

DUVAL Anjela



Anjela DUVAL (Vieux-Marché, 1905 – Plouaret, 1981)

Ce n'est que la cinquantaine largement dépassée qu'Anjela DUVAL commença à être connue. Jusque là, elle n'avait vécu que dans les travaux des champs autour de son village et de sa fontaine de 'Traon an Dour (le bas de l'eau). Ce n'est que le soir, au coin du feu, sur un cahier d'écolier qu'elle se mettait à écrire, à livrer son âme de bretonne, de paysanne et de poète. Et dans sa pièce sombre, en terre battue, sa grande table de campagne avec ses deux grands bancs s'encombraient de livres, de journaux, de lettres et de toutes sortes de papiers.

Simple paysanne, rien ne l'obligeait à chanter autre chose que sa terre, ses bêtes, la noblesse de son métier, les mille et une petites choses meublant ses journées besogneuses, mais son enracinement dans le monde terrien finit par faire d'elle une militante du combat pour la langue et la culture bretonnes.

C'est parce qu'on ne parle bien que de ce qu'on a vécu qu'Anjela DUVAL savait, mieux que personne, dire la simple beauté d'un champ de blé, la symphonie des matins, le rythme d'une journée de battages. Elle exprime sa passion

- pour sa terre:

*"Mon méfier m'a toujours plu,
Comme l'eau plaît au poisson."*

- pour sa langue bretonne qu'elle manie à merveille

- pour sa Bretagne qui l'amène à clamer sa révolte devant les envahisseurs:

*"Il me déplait de voir les campagnes de mon pays retourner en friche, en
refuge pour bêtes sauvages Il me déplait de voir les bâtiments de mon pays,
passer pour poignée de papier entre les mains de l'étranger"*

Elle défend ses talus, ses arbres et la virginité de sa terre, elle est la conscience bretonne de son époque.

Anjela DUVAL ne quittait "'Traon an Dour" qu'à de rares occasions. Sa notoriété explosa quand, fin 1971, dans l'émission "Les Conteurs" elle apparut à la télévision: *"vraie paysanne, donc un poète à l'état brut, d'une sensibilité aigüe d'une intelligence étonnante"*. Dès lors, les visiteurs, de plus en plus nombreux, affluent à "Traon an Dour", parfois simples curieux qu'elle repousse d'une boutade, mais aussi des hôtes bretonnants avec qui elle sympathise. Elle écoute et aime le dialogue. Cette femme en sabots, aux mains calleuses, sombrement vêtue, sans concession à la moindre coquetterie, au visage buriné mais tellement expressif, étonne par ses réparties fulgurantes et la sagesse de ses jugements. Elle parle un breton d'une extraordinaire pureté, fait entendre son rire clair et fort et ne manque pas de malice, telle cette réponse à un visiteur qui lui disait comprendre le breton mais ne pas le parler: *"Mes chiens aussi le comprennent, mais ils ne le parlent pas !"*

En 1972, sort un premier 33 tours. En 1973, sont édités plusieurs de ses recueils de poèmes dont *"Kan ar Douar"* (le chant de la terre) et en 1982, *"Traon an Dour"* (le bas de l'eau). Ses ouvrages en prose sont également publiés comme *"Envarennou"*

brezel, va bed bugel”(Souvenirs de guerre et d'enfance). Une traduction anglaise de ses poèmes est même réalisée.

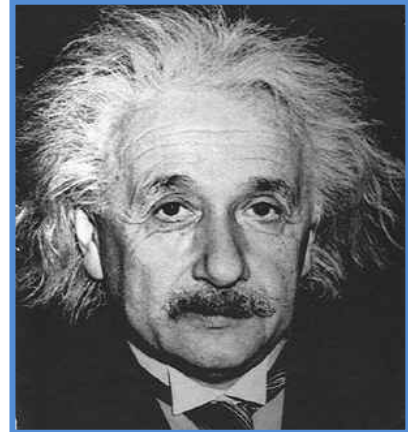
C'est dire l'importance de l'hommage rendu à cette femme de caractère, douce, sensible et jamais méchante, mais s'emportant parfois dans une colère ravageuse : « *je deviens folle quand j'entends médire de mon pays, de ma langue et de mon métier* »

Poèmes-prières de la chrétienne, poèmes-célébrations du monde paysan, poèmes-médiations sur la souvenance des êtres chers, poèmes-cris de la bretonne en lutte pour sa langue, sa culture, telle est l'oeuvre d'Anjela DUVAL, la dame de Traon an Dour.

Jo Caro, Renouveau, n° 184, mai 1994

d'après "Anjela DUVAL, une voix prophétique" de. Roger LAOUÉNAN, journaliste au « Télégramme de Brest »

EINSTEIN Albert



Albert EINSTEIN (Ulm, 1879 - Princeton, 1955)

Albert EINSTEIN naît à Ulm en 1879 dans une famille d'origine israélite, non pratiquante et humaniste, ouverte aux arts comme aux sciences et à la technique. Son père dirige une usine d'électrochimie et la famille se déplace à sa suite, en Suisse puis en Italie. Il fait ses études à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich après une année à l'école cantonale d'Aarau.

Malgré son goût pour la recherche, il ne trouve un emploi qu'en 1902, au service des inventions techniques de l'Office fédéral des brevets de Berne, où il met en oeuvre son sens de l'expérimentation et des applications pratiques des théories physiques. En 1903, il épouse Mileva qui était sa condisciple à Zurich. Ils auront une fille Lieserl et deux fils Hans-Albert et Edward. Après son divorce, il se remarie en 1919 avec sa cousine Elsa.

Malgré son travail à l'Office des brevets, Einstein poursuit à titre personnel les recherches en physique théorique qui le préoccupaient dès ses années d'étudiant. En 1905, son "année d'or" il voit la publication de ses articles fondamentaux sur le mouvement moléculaire sur le rayonnement et sur l'électrodynamique des corps en mouvement : la **relativité restreinte**. Ses recherches dans ces différentes directions aboutissent en 1915 à la formulation de la **relativité générale** et en 1916 à la synthèse de la théorie des quanta, point de départ de la mécanique ondulatoire et de la mécanique quantique.

Nommé privatdozent (professeur libre) à l'université de Berne en 1909, puis professeur à l'université de Zurich, il occupe en 1911 une chaire à l'université de Prague, revient à Zurich fin 1912 où il enseigne à l'Ecole Polytechnique et étudie les mathématiques nécessaires à son travail sur la généralisation de la théorie de la relativité qui aboutit en 1915 à l'université de Berlin où une chaire lui est offerte. Opposant de toujours au militarisme allemand, il assume pendant les années de la première guerre mondiale des positions pacifistes. Après la chute du Reich, il soutient la politique de Weimar et met son prestige au service de la réconciliation entre les peuples.

L'Académie des Sciences de Suède lui décerne le prix Nobel en 1921. L'accession au pouvoir d'Hitler le détermine à quitter l'Allemagne où il est menacé et à accepter l'invitation de l'Institut d'études avancées de Princeton aux Etats-Unis où il demeurera jusqu'à sa mort en 1955.

Les persécutions raciales le poussent à soutenir l'action du mouvement sioniste tout en récusant l'idée d'un Etat religieux et en prônant la coopération entre juifs et arabes en Palestine. Il attire l'attention de Roosevelt sur le risque que l'Allemagne puisse se doter d'une arme atomique et sur la possibilité de la fabriquer.

A la fin de la seconde guerre mondiale, Einstein reprend son bâton de pèlerin du pacifisme, plaidant pour un gouvernement mondial en ce qui concerne la pouvoir militaire.

L'importance de son œuvre, sa personnalité et les circonstances propres au contexte mondial de l'époque ont transformé la figure d'Einstein en un mythe pour notre temps.

ÉLUARD Paul



PAUL ELUARD (Saint-Denis, 1895 – Charenton-le-Pont, Val-de-Marne, 1952)

Paul-Eugène GRINDEL, qui prendra le pseudonyme de Paul ÉLUARD, nom de jeune fille de sa grand-mère maternelle, naît le 14 décembre 1895 à Saint-Denis, dans la banlieue ouvrière de Paris. Sa mère est couturière. Son père, comptable, devenu agent immobilier, réussit financièrement et met le jeune ÉLUARD à l'abri du besoin. Il le dirige vers les études, mais, de santé fragile, il doit les interrompre pour passer deux années au sanatorium de Clavadel, en Suisse. Il en revient guéri en 1914 quand la guerre éclate. Il part au front, y contracte une bronchite aiguë, doit être hospitalisé et ne retournera plus au combat.

En 1917, il épouse Gala, une jeune russe, fille d'un avocat de Moscou qu'il a connu à Clavadel. Revenu profondément horrifié des champs de bataille, il publie en 1918 des *“Poèmes pour la Paix”*. Rapidement, il subit l'influence des écrivains d'alors (André BRETON, Louis ARAGON,...) et celle des peintres (Salvador DALI, PICASSO,...) et participe au mouvement dada. En 1924, “pour tout effacer”, il part pour l'Océanie, mais revient cinq mois plus tard, en octobre, au moment où André BRETON signe l'acte de naissance du surréalisme. Il y adhère aussitôt et en sera, pendant quinze ans, l'un des membres les plus actifs.

Sa trop grande soif de liberté lui vaut des difficultés conjugales. S'y ajoutent des problèmes de santé et un nouveau séjour en sana. Cette période difficile lui inspirera les poèmes de *“Capitale de la douleur”* (1926). En 1929, Gala le quitte pour vivre avec Salvador DALI. D'une fille de saltimbanque, Maria BENZ, surnommée NUSCH, il fera en 1934 sa nouvelle épouse.

Ses ruptures sentimentales ne seront pas les seules. Entré au parti communiste en 1926, il s'en fera exclure en 1933 en rompant avec l'inconditionnel Louis ARAGON pour rester fidèle au surréaliste André BRETON. En 1938, c'est avec André BRETON, son ami de toujours, qu'il rompt en se rapprochant du P.C. au moment de la guerre civile d'Espagne. Démobilisé en 1940, il adhère à nouveau au P.C. et entre dans la clandestinité.

A la Libération, décoré de la médaille de la Résistance, il est au faîte de sa gloire. Il voyage en Europe (Tchécoslovaquie, Italie, Yougoslavie, Grèce...) pour y donner des conférences, y faire des rencontres et mener son activité politique.

C'est en Suisse, en 1946, qu'il subit une nouvelle et terrible épreuve, la mort brutale de NUSCH, terrassée par une hémorragie cérébrale. Il reste de longs mois désespéré. Il ne reprend le goût de vivre que grâce à l'amitié de ses compagnons de toujours, ARAGON, PICASSO, ERNST,...

En 1949, il part pour Mexico, au congrès mondial de la Paix où il fait la connaissance de Dominique LEMOR qu'il épousera à Saint-Tropez en 1951. PICASSO sera l'un de leurs témoins.

Paul ÉLUARD, atteint d'une angine de poitrine en 1952, succomba à une crise cardiaque le 18 novembre. Sa vie mouvementée, sentimentale, révolutionnaire, patriotique, politique a fourni les sujets de son oeuvre poétique. Sa sensibilité, la limpidité de son style, la qualité de son regard se découvrent dans l'exceptionnelle transparence de sa poésie qui traite de l'amour, de la vie, de la mort. Le plus célèbre de ses textes "*Liberté, j'écris ton nom*" (1942), grand classique de la poésie engagée, traduit en dix langues, réveilla les énergies et souleva partout l'enthousiasme pour réagir face à la tyrannie de l'occupant.

Jo CARO, Renouveau, n° 191, mars 1995

FERRY Jules



Jules Ferry (Saint-Dié, Vosges, 1832 – Paris, 1893)

Jules Ferry naquit à Saint-Dié (Vosges) en 1832. Elu député républicain de Paris en 1869, il fit partie du gouvernement de la Défense nationale à la chute de l'Empire (4 Septembre 1870) et devint maire de Paris, le 16 Novembre. L'insurrection de la Commune <18 Mars 1871) l'amena à quitter Paris.

Il revint au pouvoir en 1879 et fut ministre de l'Instruction Publique, président du Conseil, puis ministre des Affaires Étrangères. On lui doit l'enseignement primaire gratuit (1881), puis laïc et obligatoire (1882). Ils créa les lycées de jeunes filles, retira à l'enseignement privé la collation des grades universitaires, et aux jésuites le droit d'enseigner.

Il fit voter la liberté de réunions (Juin 1881), de la presse (Juillet 1881), des syndicats (Mars 1884).

Jetant les bases d'une doctrine coloniale, il imposa le protectorat français à la Tunisie (Mai 1881), occupa Madagascar et le bas-Congo et s'intéressa à la conquête du Tonkin. En Février 1885, Lang-Son dut être évacuée par les troupes françaises à la suite d'une attaque des Chinois. Cet incident provoqua la chute de son gouvernement.

Jules Ferry mourut à Paris en 1893.

Renouveau, n° 143, décembre 1989



Florentine MONIER (Madeleine Desroseaux) Rennes, 1874 – Lorient, 1939

Née à Rennes, le 9 septembre 1874, elle s'adonne de bonne heure à la poésie et épouse, très jeune encore, André DEGOUL (Lorient, 1870 – Luçon, 1946), professeur de mathématiques à Lorient, également poète, et barde (Ren an Saïd). Avec lui, elle fait paraître durant vingt ans (1895-1915) **Le Clocher Breton**, revue littéraire bilingue à l'origine du mouvement culturel breton. Elle tient avec son mari un salon fréquenté par les intellectuels bretons. Sa maison de Kerizel, 95, rue de la Belle Fontaine à Lorient était toujours ouverte aux amis, aux écrivains et aux artistes et particulièrement aux jeunes : Frédéric Le Guyader, Jean-Pierre Calloc'h, Loeiz Herrieu et bien d'autres. Elle est reconnue comme une femme d'une grande beauté, régnant avec aisance et distinction sur l'élite intellectuelle de l'époque.

Le Clocher Breton obtint le patronage de Pierre Loti, l'écrivain breton à la mode. Y parurent d'intéressantes études : *"la poésie des races celtiques"* d'Ernest Ronan, (1901) *"Essai sur le mouvement breton"* de Paul Caillaud et Loeiz Herrieu (1903), *"Essai sur l'histoire de la Bretagne"* de Léon Le Berre (1908), *"Les noms de lieux du pays de Vannes"* de Pol Broise (1914)

En grandes difficultés en 1914 du fait du départ au front de ses collaborateurs, **Le Clocher Breton** disparaît en août 1915 avec son n° 242.

Ce n'est que quinze ans plus tard en 1930 que le talent de Madeleine Desroseaux, sous le pseudonyme de Florentine Monier, se manifeste en toute liberté :

- Premier Prix au concours poétique des Jeux Floraux de France pour son ode *"La chanson du chêne"*, interprétée à l'Odéon le 30 mai 1930.
- Prix Archon Lapérouse de l'Académie Française pour son recueil de contes poétiques : *"Les Heures Bretonnes"*, en 1931.
- Recueil de nouvelles en prose *"Du soleil sur la lande"*, en 1932.
- Un roman, *"Félix, clerk de notaire"*, en 1935.
- Un livre d'impressions *"La Bretagne inconnue"*, en 1938 où l'on retrouve entre autres l'île de Sein, Houat, Hoédic, les montagnes enchantées, les pardons pittoresques : la troménie de Locronan, les pardons des chevaux, le pardon de Sainte Efflam.

Entrée à **la Revue des deux Mondes**, elle y publie une chronique provinciale où l'on remarque particulièrement *"En terre bretonne, les montagnes enchantées"* (1937), une Bretagne secrète entre Rostrenen et Crozon.

Parmi ses œuvres, une comédie en un acte *"La bonne Auberge"* fut représentée à Lorient le 21 février 1900. Son roman *"Le Château de la Pluie"* resta inachevé. Elle n'en termina que la première partie le 27 mars 1939. Elle a aussi écrit un livre de cuisine bretonne *"Les bons Plats de la Table ronde"*

Florentine Monier s'éteignit le 3 mai 1939. Elle est inhumée au cimetière du Carnel dans un emplacement offert par la municipalité de Lorient.

En allant de Quéven à Kerdual, la rue Florentine Monier se trouve à gauche juste avant l'auberge de Kergavalan.. Elle conduit au lotissement qui prend le nom de Gabrielle d'Arvor.

FORT Paul



Paul FORT (Reims, 1872 – Montlhéry, 1960)

Né à Reims le **1er** Février 1872, Paul FORT était le fils d'un minotier champenois qui s'installa à Paris en 1878. Il fit ses études au lycée Louis-le-Grand et se destinait à Saint-Cyr, mais il y rencontra Pierre Louÿs et André Gide qui l'orientèrent vers la poésie.

Il fréquente au lycée Voltaire les animateurs du symbolisme, Verlaine, Mallarmé, etc... et se dirige vers le théâtre. Au naturalisme de Flaubert et Zola qui se fonde sur la vérité du roman, il oppose le théâtre symboliste qui s'attache à découvrir la mystère des choses.

En 1890, à dix-sept ans, il crée la théâtre de l'Art pour faire échec au naturalisme du théâtre libre. En 1891, il se marie avec une marchande de fleurs. Ses témoins sont Verlaine et Mallarmé. Après quatre années de fonctionnement, le théâtre de l'Art devient le théâtre de l'Oeuvre

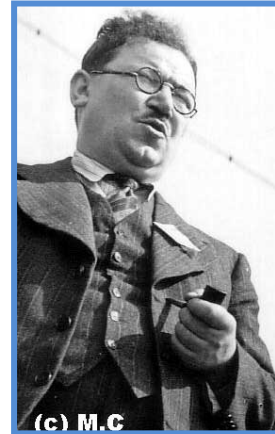
Paul Fort se consacre alors à la poésie et collabore au "Mercure de France" et à "l'Hermitage". Ce sera le début de ses "Ballades Françaises" qui comprendront au total une cinquantaine de recueils. Elles lui vaudront succès et influence grâce à son don de créateur d'images, à la fraîcheur et à l'aisance de son style. En 1905, il crée "Vers et Prose" qu'il dirigera avec Paul Verlaine et où écrivent les meilleurs poètes issus du symbolisme jusqu'en 1914.

Elu "Prince des Poètes" en 1912, il continue de publier ses "Ballades", non sans revenir au théâtre avec des légendes dramatiques en vers. Il fréquente les milieux artistiques et littéraires, rencontre à Montmartre Picasso et Apollinaire et à Montparnasse Germaine Tourangelle qui deviendra son épouse après son veuvage en 1956. Avec elle, il part en tournée de conférences sur la poésie française dans le monde entier et se retire dans sa propriété acquise près de Montlhéry où il connaîtra une semi-retraite.

Surnommé "la Cigale du Nord" par l'écrivain occitan Frédéric Mistral, Paul Fort a chanté les provinces françaises, leurs légendes, leurs traditions, leurs richesses, leurs charmes. Lyrique et sentimental, il a loué l'amitié, l'amour, la fraternité dans une fantaisie sans cesse renouvelée, des vers libres, souples où le rythme joue un plus grand rôle que la rime.

Paul Fort s'est éteint le 21 avril 1960 dans sa maison de Montlhéry.

FRACHON Benoît

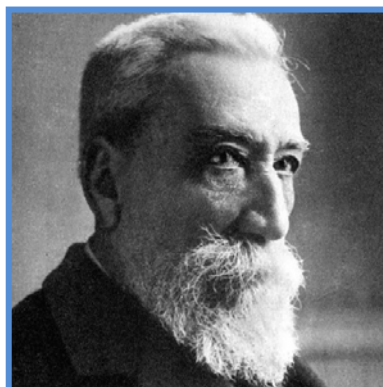


Benoît Frachon (Le Chambon-Feugerolles,1893 – Les Bordes, Loiret, 1975)

Issu d'une famille ouvrière, Benoît Frachon est né au Chambon-Feugerolles dans la Loire. Doté du certificat d'études à 13 ans, il entre dans la vie active comme ouvrier métallurgiste. Fasciné par la Révolution d'octobre (1917), il adhère en 1919 à la S.F.I.O. et rejoint les rangs de la S.F.I.C. (Société française de l'Internationale communiste) après le congrès de Tours (décembre 1920). Enthousiaste et dynamique, il franchit les échelons de la hiérarchie communiste et devient membre du bureau politique en 1928, mais c'est l'action syndicale qui l'attire avant tout.

Après avoir rejoint la C.G.T.U. (Confédération générale du travail unitaire) en 1921, il devient secrétaire général de la C.G.T. réunifiée en mars 1936, abandonne ses fonctions au parti communiste et participe aux négociations qui mènent aux accords Matignon en juin 1936. Très actif dans la Résistance, il engage la C.G.T. dans la « bataille de la production » au lendemain de la guerre. Proche du parti communiste et secrétaire général de la C.G.T. après la scission de 1947, il défend la modèle soviétique et soutient la candidature de François Mitterrand en 1965. Sur le plan syndical, il lutte pour le pouvoir d'achat des salariés et mène le combat pour la défense des régimes de retraites des salariés en août 1943. Soucieux de sortir la C.G.T. de son isolement, il signe un pacte d'unité d'action avec la C.F.D.T. en janvier 1966. Bien que remplacé par Georges Séguy à la tête de la C.G.T. en juin 1967, il a joué un rôle actif en mai 68 et participé à la négociation des accords de Grenelle. Après son départ du secrétariat général, il reçut le titre honorifique de président de la C.G.T.

France Anatole



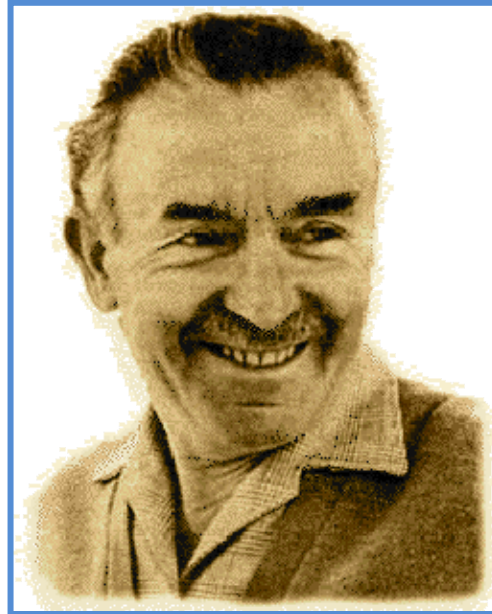
Anatole France, (Paris, 1844 – Saint-Cyr-sur-Loire, 1924)

Anatole FRANCE (de son vrai nom Anatole François THIBAULT) naît à Paris en 1844. Il s'adonne d'abord à la poésie, mais c'est la prose qui lui apporte la notoriété avec "*le crime de Sylvestre Bonnard*" en 1881. Romancier, il anime le salon littéraire de Mme de Caillevet avec laquelle il est très lié. Soucieux des problèmes politiques, il prend position dans l'affaire Dreyfus et soutient le socialisme.

Entré à l'académie française en 1896, il reçoit le prix Nobel de littérature en 1921 et meurt à Saint-Cyr-sur-Loire (Indre-et-Loire) en 1924.

Renouveau, n° 142, novembre 1989

FREINET Célestin



Célestin FREINET (Gars, Alpes-Maritimes, 1896 – Vence, 1966)

Né à Gars, dans les Alpes-Maritimes, en 1896, Célestin FREINET était instituteur. C'est lui qui a créé la Coopérative de l'enseignement laïc, et mis au point une pédagogie populaire fondée sur les méthodes actives et en particulier sur l'imprimerie à l'école, les échanges interscolaires et les coopératives scolaires.

Célestin FREINET est mort à Vence, Alpes-Maritimes, en 1966.

La rue qui porte son nom à Quéven forme une place. On y accède par la rue François Le Levé.

Renouveau, n° 157, mai 1991

PIERRE FRESNAY

Pierre Fresnay (Paris, 1897 – Neuilly-sur-Seine, 1975)



Fils de Jean Laudenbach, professeur de philo, Pierre Fresnay, de son vrai nom Pierre Laudenbach, monte en scène dès l'âge de 14 ans sous son premier nom de scène Pierre Vernet.

En 1914, il entre au conservatoire national de musique et de déclamation et est engagé en 1915 à la Comédie française. Il y joue son premier grand rôle dans « le jeu de l'amour et du hasard »

Au cinéma, il s'affirme dans la trilogie de Pagnol, « Marius » (1931) avec Raimu et Orane Demazis, puis « Fanny » (1932) et « César »

(1936) et en 1934, dans « La dame aux camélias » avec sa compagne Yvonne Printemps.

Sa diction incisive lui confère des rôles d'homme de commandement. Dans « La grande illusion » de Jean Renoir (1937), il est le capitaine de Boëldieu aux côtés de Jean Gabin en titi parisien et Eric Von Stroheim, en officier très rigide.

Dans « Alerte en Méditerranée » de Léo Joannon, (1938), il est le commandant Letailleur. Dans « Le dernier des six » de Georges Lacombe (1941) avec Suzy Delair, il est inspecteur de police et dans « L'assassin habite au 21 » (1942), il est le commissaire Wens. Il joue le marquis de Maubrun dans « Les aristocrates » de Denys de la Patellière, (1955) d'après le roman de Michel de Saint-Pierre



On le trouve également comme journaliste, dans « Chéri-Bibi » de Léon Mathot (1937) avec Jean-Pierre Aumont. Il est homme d'église dans « Monsieur Vincent » de Maurice Cloche (1947) avec Jean Carmet dans le rôle de l'abbé Pontail et Michel Bouquet, un tuberculeux, histoire de Saint-Vincent-de-Paul, prêtre du 17ème siècle.



On le retrouve dans le rôle de Thomas Gourvennec dans « Dieu a besoin des hommes » (1949) de Jean Delannoy, d'après le roman d'Henri Queffelec, avec Madeleine Robinson, Daniel Gélin, Jean Carmet. Il est bouleversant dans « Il est minuit, Docteur Schweitzer » d'André Haquet d'après la pièce de Gilbert Cesbron (1952) avec Raymond Rouleau, André Valmy, Jeanne Moreau. Médecin missionnaire et musicien au Gabon, le docteur Schweitzer, Pasteur protestant, y combat le paludisme, crée l'hôpital de Lambaréné, aujourd'hui agrandi en musée-dispensaire. Il est Maurice Morand dans « le défroqué » de Léo Joannon et Denis de la Patellière avec Jacques Fabbri (1954)



Il sait être comique dans « Les vieux de la vieille » de Gilles Grangier (1960) avec Jean Gabin et Noël-Noël

Comédien de théâtre et de cinéma, Pierre Fresnay laisse le souvenir d'un professionnel intransigeant, passionné par son métier, remarquable par la précision des ses interprétations.

Après un premier malaise cardiaque, il tombe en décembre 1974 dans le coma et meurt à l'hôpital américain de Neuilly le 9 janvier 1975.

Le nom de Pierre Fresnay est donné au lotissement de Ty-Planche à la sortie de Quéven, vers Kerdual.

GABIN Jean



JEAN GABIN (Mériel, Val-d'Oise, 1904 – Neuilly, 1976)

Jean-Alexis MONCORGÉ voit le jour le 17 mai 1904 à Mériel, dans le Val-d'Oise. C'est le septième enfant de Georges et Hélène, tous deux chanteurs de variétés. C'est la "Belle Epoque".

Enfant, il rêve d'être conducteur de train. Il a dix ans, quand survient la guerre. Inconscient, il se mêle aux chasseurs alpins sur le front, tout près, à 10 km de Mériel. Par sécurité, on l'envoie chez une tante à Paris, rue Caulaincourt. Peu attiré par l'école, il obtient pourtant son certificat d'études du premier coup. A 14 ans, à la fin de la guerre, sa mère meurt. Il n'a plus de goût à rien, son père ne sait pas quoi faire de lui.

Il entre au lycée Jeanson-de-Sailly, d'où il se fait bientôt renvoyer. Il accumule les petits boulots, se passionne pour le foot, les guinguettes, la valse à l'envers.... A 18 ans, son père le fait engager comme figurant aux Folies-Bergères. Son nom de scène sera Jean Gabin, du nom de scène de son père. Son premier coup de foudre pour Marie-Louise Basset, dite Gaby, est vite interrompu par son incorporation sur le "Voltaire" à Lorient, en tant que fusilier-marin. Le 26 février 1925, il obtient une permission exceptionnelle pour son mariage à la mairie du 18ème arrondissement de Paris.

Au Moulin Rouge, il auditionne près de Mistinguett qui vient de plaquer son amoureux, Maurice Chevalier. Un tour de chant, un pas de danse et le voilà engagé. Il joue ses premiers rôles, gagne bien sa vie. Il tourne aux côtés de Fernandel, Raimu, Madeleine Renaud... et Doryane, cette belle danseuse devenue meneuse de revue au Casino de Paris. Le 10 novembre 1933, Doryane devient la seconde Mme Gabin, mais leur couple est vite condamné. Elle aime sortir tard, il se lève tôt. Elle aime les mondanités, il rêve de campagne. Leur divorce se passe mal pour des histoires d'argent.

En 1934, il tourne "Zouzou" de Marc Allégret avec Viviane Romance, Pierre Larquey et une jeune débutante, Joséphine Baker. Il joue Ponce-Pilate dans "Golgotha" qui retrace la dernière semaine du Christ. Dans "La Bandera"; il joue le légionnaire au charme ironique de désabusé qui le rend irrésistible. On le retrouve dans "Pépé, le Moko"; "Gueule d'amour", "La belle équipe" et c'est la rencontre avec Simone Roussel qui près de lui dans "Quai des brumes" deviendra à jamais célèbre

sous le nom de Michèle Morgan. Le couple entre dans la légende du cinéma avec la fameuse réplique "*T'as de beaux yeux,, tu sais.*"

Gabin enchaîne "*La bête humaine*" et "*Le jour se lève*" avec Arletty. Mobilisé dans la Marine le 2 septembre 1939, on le retrouve en Amérique où l'a attiré Marlène Dietrich, et en 1943, las de son exil, il s'engage dans les forces navales de la France libre, puis la 2ème D.B. du Général Leclerc.

Au lendemain de la guerre, commence sa deuxième carrière. Il rencontre Dominique, une magnifique blonde aux yeux verts, mannequin chez Lanvin, qui deviendra la troisième Mme Gabin, qui renoncera à son métier pour partager sa vie pendant trente ans. De demi-échecs en demi-succès, il est relancé par le triomphe de "*Touchez pas au grisbi*" de Jacques Becker. Le mauvais garçon de ses débuts joue désormais les patrons.

A 50 ans, il renoue avec le succès. Dans "*Les misérables*"; en 1957, c'est Bourvil qui lui donne la réplique ; il le retrouve dans l'inoubliable "*Traversée de Paris*". Cheveux blanchis, il est le patriarche plus vrai que nature de "*L'affaire Dominici*" (1972).

Amoureux de la terre, lui qui rêva d'être mécanicien de locomotive ou alors paysan, il aimait se retrouver dans sa ferme du Perche, sur ses 300ha, avec son troupeau de vaches et de chevaux. Ce n'est que sentant sa fin en 1978 qu'il envisagea de s'en séparer. Le 3 octobre, Dominique et lui sont chez le notaire. Le 11, il décommande un dîner, prétextant une mauvaise grippe. Transporté le samedi 13 à l'hôpital américain de Neuilly, il meurt, à l'aube, d'une crise cardiaque. Ses cendres seront, quelques jours plus tard, jetées à la mer au large de Brest.

Jo CARO, Renouveau, n° 215, décembre 1997

ISNARD Elizabeth



Gabrielle d'Arvor (Elizabeth Isnard) Lorient,1847 – Bourg-la-Reine,1921)

Elizabeth, Zénaïde, Eugénie, Marie Isnard est née à Lorient le 17 février 1847 de Amédée Isnard, Contrôleur des Contributions Directes à Lorient et de Elizabeth Le Traou de Kerguivan.

Sœur de Marie Isnard, elle suit son exemple en se lançant à son tour dans l'écriture sous le pseudonyme de Gabrielle d'Arvor mais aussi de Yane de Kergronitz ou encore de Jeanne d'Airelles, elle s'adresse particulièrement à la jeunesse à qui elle offre un grand nombre de récits éducatifs et édifiants dans lesquels la soumission à Dieu mais aussi l'histoire et les voyages tiennent un rôle important :

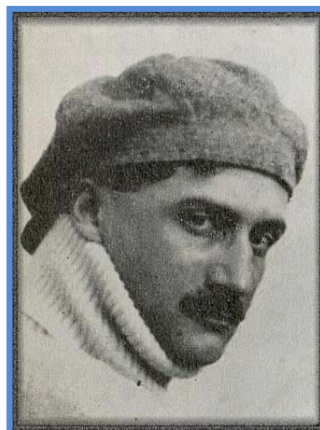
- *Amélie ou Dieu fait bien toute chose* (1873)
- *Pied léger ou les aventures d'un jeune montagnard* (1876),
- *Dent pour dent, scènes irlandaises* (1882),
- *De chute en chute* (1884),
- *Le rêve d'une noble cœur* (1894),
- *La folle équipée d'un bi-cycliste* (1896),
- *Fais ce que dois* (1913)
- *La fortune est aux audacieux* (1914).

Elle collabore à la revue "**Saint-Nicolas**", journal illustré pour garçons et filles, publié par la librairie Delagrave.

Les deux sœurs Marie et Elizabeth Isnard (Camille et Gabrielle d'Arvor) ont publié ensemble plusieurs ouvrages dont : *Les femmes illustres de France : Madame Necker – Madame de Condorcet – La princesse de Lamballe – Madame Vigée-Lebrun – Marie-Antoinette à Versailles.*

Gabrielle d'Arvor est décédée en 1921 à son domicile, au 114, Grande Rue à Bourg-la-Reine.

GARROS Roland



Roland GARROS (Saint-Denis –de-la-Réunion,1888 – Vouziers,Ardennes, 1918)

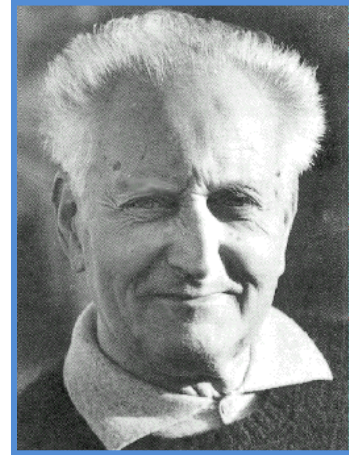
Né à Saint-Denis de La Réunion, Roland Garros fut un pionnier de l'aviation. Le 23 septembre 1913, il réussit de Saint-Raphaël à Bizerte, la première traversée de la Méditerranée.

Pendant la guerre 1914-1918, il inventa le procédé de tir à travers l'hélice. Fait prisonnier, il s'évada et rejoignit l'escadrille des Cigognes et fut tué en combat aérien près de Vouziers (Ardennes) en 1918.

Son nom a été donné, entre autres, au stade de tennis de la Porte d'Auteuil à Paris.

Renouveau, n° 163, février 1992

GIONO Jean



Jean Giono (Manosque, 1895 – 1970)

Jean GIONO est d'origine italienne. Son père, Jean-Antoine GIONO avait appris le métier de cordonnier et s'installa à Marseille. Il épousait en 1882 Pauline POURCIN, une blanchisseuse née à Paris d'un père provençal et d'une mère picarde.

C'est à Manosque, le 30 mars 1895, que naît Jean GIONO. Il entre au collège à six ans. Brillant en Anglais, bon en travaux pratiques, il n'est que moyen en Français. Ses parents n'ayant pas les moyens de lui payer ses études jusqu'au baccalauréat, il entre comme employé de banque en 1911 à Manosque. Il lit les grands classiques, Homère, Virgile... Il y reste jusqu'à la guerre.

De 1915 à 1918, il est au front, il en revient gazé. Ce fut pour lui des années de fracas, d'horreurs, de boue, de sang, de cauchemars.

Il se marie en 1920. Il aura deux filles, Alme en 1926 et Sylvie en 1934. Peu voyageur, il réside à Manosque, va parfois à Nice, rarement à Paris; l'été, il aime monter dans les Alpes. Il méprise la gloire mondaine mais n'est pas un solitaire. Il a de nombreux amis. Il aime recevoir. Pendant les vacances de Pâques ou d'été, des étrangers, des jeunes envahissent sa maison, vite devenue trop petite et les fervents du "Gionisme" se retrouvent au Contadour, un morceau de terre avec une vieille bâtisse sur le plateau au nord de Manosque.

Entraîneur d'hommes, mais trop respectueux d'autrui pour être un meneur, Jean, comme tout le monde l'appelle, affectionne les promenades dans la campagne. Il y trouve la rêverie qui alimente son imagination. Il ébauche de nombreux textes au gré de ses pensées. Ses personnages sont débrouillards, ingénieux, toujours actifs. Verve et spontanéité, intuition du réel sont tout l'art de Giono. Il vit dans ses histoires, il les joue, il ne vit qu'en écrivant et n'écrit que pour se distraire.

Après s'être essayé avec *"Naissance de l'Odyssée"* (1925), il obtient un succès immédiat et retentissant avec *"Colline"* en 1929 et obtient le prix américain Brentano. *"Un de Baumugnes"* et *"Regain"* le décident à ne vivre que de sa plume. Il achète l'année suivante la maison du Parais, sur les pentes dominant Manosque. Ce sera sa demeure définitive. Dans *"Grand troupeau"*; publié en 1931, alternent les épisodes de la guerre sur le front et ceux de la paix en Provence. *"Jean le Bleu"*; l'un de ses chefs-d'oeuvre, paraît en 1932. C'est un roman semi autobiographique, dominé par l'admirable figure du père, le cordonnier, anarchiste et généreux, auquel son fils voue une véritable vénération.

Militant pacifiste, il adhère, à la suite d'Aragon, à l'association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires.

C'est aussi l'année de publication de *"Chant du Monde"*; roman de sauvetage et d'action, le dernier dont le dénouement est optimiste, même si la violence n'en est jamais absente.

Dans *"Que ma joie demeure 1"*, (1935), son premier gros livre, son héros, sorte de prophète de la joie, cherche à transformer la paysannerie, mais il échoue et meurt. Giono perçoit la menace d'une nouvelle guerre. Il s'attaque à la rédaction de *"Bataille dans la Montagne"* en écoutant la musique de Beethoven. Symbolisant la lutte contre la guerre, son héros fait sauter un barrage et isole toute une population montagnarde.

Septembre 1939, la guerre est déclarée. Choc terrible pour Giono le pacifique. Il songe à partir pour la Suisse ou à prendre le maquis. Arrêté pour son pacifisme antérieur, il est incarcéré au Fort Saint-Nicolas, puis libéré en novembre et relevé de toute obligation militaire.

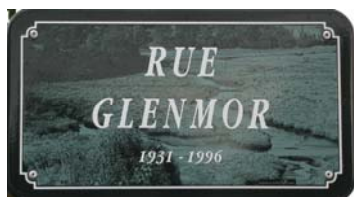
Il renonce bientôt à toute politique. Il achète deux fermes près de Manosque pour assurer le ravitaillement de sa famille et des nombreuses personnes qu'il héberge et qu'il aide. *"Pour saluer Melville"* marque le virage littéraire de Giono en faisant place à la mesure, à la sobriété.

Appréhendé à la Libération, incarcéré à Digne, il sera assigné à résidence dans les Bouches-du-Rhône et vivra à Marseille chez des amis, refusant de se défendre contre des attaques injustes. Il écrit *"Angelo"*, jeune aristocrate piémontais réfugié en France sous Louis-Philippe. Dans *"Mort d'un personnage"*; il dépeint avec émotion la fin de la vie d'une vieille dame, au moment où, près de lui, sa propre mère approche de la mort. Il commence en 1946 *"Hussard sur le toit"*; qu'il n'achèvera qu'en 1951, un récit d'action, de cape et d'épée, d'amour chaste entre Angelo et Pauline, d'errance au cœur d'une épidémie de choléra qui dévaste la Provence. En 1954, il assiste à Digne au procès Dominici, ce vieux paysan qui sera condamné pour un triple meurtre. Il en tirera un livre l'année suivante. Jusqu'en 1970, Giono continuera d'écrire.

Travailleur acharné, bon père de famille, pacifiste marqué par les horreurs de la guerre, Giono a laissé courir sa prodigieuse imagination. A l'opposé de Pagnol, né la même année que lui et provençal comme lui, qui exprime la joie de vivre, Giono crée avec justesse et poésie des personnages fougueux emportés par des tragédies au milieu d'un décor de montagnes, rude et inhospitalier.

Atteint d'une thrombose, il s'éteindra dans son sommeil dans la nuit du 8 au 9 octobre 1970. Il avait soixante-quinze ans.

GLENMOR



(Emile Le Scanff – Maël-Carhaix, 1931 – Quimperlé, 1996)

*Homme de conviction, pourfendeur des pouvoirs établis, Glenmor, cheveux sur les épaules et longue barbe fournie, a redonné leur fierté aux Bretons à une époque où la culture celtique et la langue bretonne étaient présentées comme un facteur d'arriération et étaient un objet de mépris. Sans jamais renier la poésie, Glenmor considérait la chanson comme une arme politique. Il a ouvert la voie aux **Alan Stivell** ou **Gilles Servat**, qui commencent leur carrière au début des années 70, portés par la vague bretonne qui déferle alors sur la France.*

Né le 25 juin 1931 à Maël-Carhaix, Emile Le Scanff (Milig Ar Scanv, qui se rebaptise très vite : **Glenmor**, terre-mer) est élevé dans une modeste famille de paysans du Poher. Il étudie au petit puis au grand séminaire le latin, le grec et le breton. Il en gardera un profond sentiment anticlérical et y forgera son caractère rebelle, un trait, qui, par son attachement à sa culture, le marquera pour la vie. Homme de la terre, à la fois barde et tribun, la voix puissante, théâtral à l'occasion, Glenmor s'était ainsi rapproché de **Léo Ferré**, avec qui il a tourné pendant deux ans.

Titulaire d'une licence de philosophie obtenue à Rennes, il monte sur scène pour la première fois à Paris. En 1959, il mettra tout son cœur à faire reconnaître dans la capitale sa "*petite Bretagne de moindre pays*". Porté par le renouveau des cultures régionales qu'il a lui-même favorisé, il triomphe enfin à la Mutualité en 1969 et 1970, où le public communique avec des chansons comme "*Credo de la joie*" ou "*Névénôé*". En dépit des censures dont il fait l'objet à la télévision et à la radio françaises, il y donne de nombreux récitals dont un accompagné à la harpe par **Alan Stivell**. Il enchaîne les albums avec d'innombrables rencontres (*Brassens, Ferré, Brel,...*). Glenmor est aussi un artiste engagé ; il compose le **Kan Bale An A.R.B.** (chant de l'Armée Révolutionnaire Bretonne).. **Gilles Servat** lui rend hommage dans sa chanson "*Ki Du*".

A cette époque, une circulaire du ministère de l'information affirmait que "*diffuser Glenmor sur les ondes nationales était une position politique condamnée par la Constitution*", rappelle son guitariste Fanch Bernard. "*Avoir tort, écrivait-il, c'est souvent avoir seul raison contre tout le monde*". En 1978, il est élu "Breton de l'année". En 1979, il observe une grève de la faim pour protester contre la détention d'un militant breton arrêté à la suite d'un attentat contre le château de Versailles.

En 1990, il décide de mettre fin à sa carrière de chanteur pour se consacrer à l'écriture. Il est emporté par un cancer six ans plus tard à Quimperlé, à un moment où la chanson bretonne connaît un renouveau, symbolisé par le retour des vétérans **Tri Yann, Gilles Servat, Alan Stivell** et le succès discographique de **Dan Ar Braz** avec son **Héritage des Celtes**.

Rendant compte de ses obsèques dans **Le Télégramme**, Bertrand Le Bagousse lui rend un dernier hommage : "Glenmor n'est plus, la Bretagne est en deuil. Elle a perdu son barde légendaire. Tous ses amis, ceux du mouvement mais aussi une foule d'anonymes et de personnalités lui ont rendu hommage samedi après-midi (22 juin 1996) en l'église de Maël-Carhaix. Trop petite pour contenir les 3.000 Bretons venus saluer une dernière fois le poète épris de culture. Il y avait de la

fierté dans les drapeaux “Gwenn a du”, de la tristesse sur les visages de ceux qui le portaient. Bien vite, la petite place devant l’église s’est aussi remplie d’une foule recueillie. Certains avaient apporté du genêt .Le cercle de fidèles de Glenmor, Emile Le Scanff de son vrai nom, était là. Ghislain Gouvy, barde flamand a prononcé une oraison funèbre, “un nom aux deux syllabes existentielles”, Glen-la-terre, Mor-la-mer. Le père Yann Talbot célébrait la cérémonie, essentiellement en breton : *“Un même amour de la Bretagne et de sa culture nous unit. C’est une grande victoire de Milig... Milig avait pris ses distances avec l’Eglise mais les valeurs de l’Evangile lui tenaient à cœur. A travers son œuvre, ses chansons, il a construit un beau mur de l’édifice que nous construisons tous ensemble”*. Dans son homélie, il a aussi rappelé le message de Glenmor : élever l’âme du peuple breton, la recherche d’un monde meilleur... *“Melig a aujourd’hui atteint ces rivages”*.

.... Puis, il a bien fallu conduire le poète à sa dernière demeure. Derrière une forêt de drapeaux bretons, l’immense cortège s’est alors dirigé vers le cimetière, les accents poignants du bagad de Quimperlé rythmant la marche. Dernier au revoir. Prières. Mais aussi le **Bro goz mazadou**, entonné par ses amis. Samedi, les mouvements bretons étaient un peu orphelins. Et l’aura du barde planait encore sur l’assemblée.

..... A la porte du cimetière, un grand **Gwenn a du** a été tendu. Chacun a jeté une pièce, un billet : Avec cela, on lui fera une stèle ”.

Jo Caro, Renouveau, n°263, Noël 2003

GRALL Xavier



Xavier Grall (Landivisiau, 1930 – Quimperlé, 1981)

Pur breton de naissance, Xavier GRALL le fut aussi de coeur, même si jusqu'en 1973, sa vie professionnelle le fit résider à Paris. Rédacteur en chef de "La Vie Catholique", il publia aussi ses écrits dans "Le Monde", "Le Matin", "Témoignage Chrétien", "Croissance des Jeunes Nations" etc...

Né à Landivisiau dans une famille de tanneurs depuis le XVIII^e siècle, il fréquenta comme interne les collèges religieux, suivit l'école de journalisme, accomplit son service militaire au Maroc et fut rappelé en Algérie. Françoise, son épouse, lui donna cinq filles.

Si une image trop répandue le montre en intellectuel dévoyé, s'usant à petit feu, à petits mégots, à petits coups de whisky dans les folies parisiennes, Xavier GRALL était d'abord une paire d'yeux capables de toutes les douceurs, mais aussi de fureur et de ferveur poétique.

Bien qu'il ait été incapable d'apprendre le breton, à Botzulan, près de Pont-Aven, où il se retira en 1973, il célébra dans ses récits la "La libre Armorique", la culture et le peuple breton. Répondant au "Cheval d'Orgueil" de Pierre-Jakes HELIAS, il écrit le "Cheval Couché" en 1977.

Il en appelle à une Bretagne réelle, porteuse d'espoir, de justice et de beauté, une Bretagne qu'il voit manipulée, exploitée, aliénée par l'ordre centraliste.

Son oeuvre dépasse celle du barde breton inspiré et fait de lui un grand poète universel. Dans son oeuvre, le mélange des genres bat son plein. Ses "billets" dans la presse sont des courts poèmes en prose, un perpétuel ballet d'écumes et de vents, de plages et d'îles où l'on rencontre cormorans épuisés, pétrels enneigés, mouettes ivres, etc... Il publie des recueils de poèmes (la Sône des pluies et des tombes, 1976), des essais comme "MAURIAC, journaliste", et deux romans: "Africa blues" et "Cantique à Mellila". Il est fasciné par RIMBAUD à qui il consacre un de ses écrits. Il écrit une pièce radiophonique, dite par Germaine MONTERO.

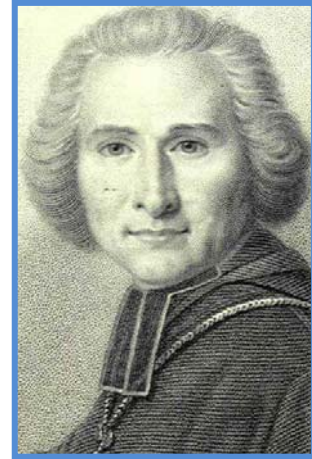
A Pont-Aven, Xavier GRALL sculpte ses vers comme GAUGUIN peignait ses tableaux. Il s'offre des douceurs de barde, mais durcit le ton dès qu'il prend la défense des pauvres, des humiliés, des offensés, ébranlé qu'il est par les tragédies de notre temps, du goulag soviétique aux geôles d'Argentine, de Jésus dans l'étable aux paltoquets qui régissent les États, etc...

Il a écrit un jour, dans un "Rituel Breton":

*"Ah I quand je mourrai,
Enterrez-moi à Ouessant
Avec mes épagneuls et mes goélands.
Ah! quand je mourrai,
Mettez-moi en ce jardin de graviers."*

Mort à l'hôpital de Quimperlé en 1981, ce n'est pas à Ouessant, mais à Landivisiau qu'il repose près de sa mère bien-aimée.

GREGOIRE Henri (Abbé)



Abbé GREGOIRE (Vého, Meurthe-et-Moselle, 1750- Paris, 1831)

Le 4 décembre 1750, dans le petit village de Vého, près de Lunéville, naît Henri, fils de Bastien GREGOIRE, tailleur. La famille est de condition modeste. Il est baptisé dès le lendemain et élevé dans la tradition chrétienne. Il écrira dans ses Mémoires : « Je remercie le ciel de m'avoir donné des parents qui, n'ayant d'autres richesses que la piété et la vertu, se sont appliqués à me les transmettre en héritage ».

A l'école, Henri fait d'une réelle vivacité d'esprit. Malgré sa condition modeste, son curé le fait admettre dans une pension de familles aisées ou nobles. Il y découvre avec étonnement les manières de vivre de ses camarades plus fortunés que lui. A douze ans, il veut être prêtre. Il entre au collège des Jésuites à Nancy, puis à l'Université et ensuite au séminaire de Metz. Il est ordonné prêtre en 1776, il a 26 ans. Esprit curieux, l'abbé Grégoire apprécie les écrivains qui se sont élevés contre le pouvoir absolu des monarques comme Bossuet. Ses lectures l'influencent beaucoup, il prend un goût particulier à la lecture des ouvrages en faveur de la liberté.

Devenu curé de la paroisse d'Embermenil, tout près de son Vého natal, au décès de son ancien maître, il se fait remarquer par sa simplicité. Son église est nue, sans tableau, sans statue. Il prêche en toute simplicité, veillant à ce que tous ses fidèles le comprennent.

L'année 1788 est difficile. L'hiver est très froid. Le blé manque, les prix montent. Disette et pauvreté provoquent des émeutes. En janvier 1789, l'abbé Grégoire participe à la réunion de l'ordre du clergé de Nancy. En mars, il est élu député du clergé, quitte sa paroisse pour gagner Versailles. Il a 31 ans. Une nouvelle vie commence. Il dénonce les intrigues du haut clergé, les évêques et les ecclésiastiques de haut rang, qui vivent comme des grands seigneurs, possèdent de grandes richesses, sont reçus à la Cour. Petit curé de campagne, il se déclare sans réserves plus proche du peuple que du haut clergé et demande, le premier, le ralliement du bas clergé au tiers-état.

Les députés du tiers-état se proclament « **Assemblée Nationale** ». Ils jurent de ne pas se séparer avant d'avoir rédigé une Constitution : c'est le **Serment du Jeu de Paume**, que le peintre David a représenté dans un célèbre tableau, plaçant l'abbé Grégoire au centre de son œuvre. Pour tous, le curé d'Embermenil apparaît comme le chef de file du bas clergé.

La Révolution est en marche. Le 14 juillet 1789, les Parisiens prennent la Bastille. Les villes, les campagnes se soulèvent à leur tour. L'Assemblée abolit les anciens privilèges (nuit du 4 août). Les députés adoptent **la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen**. Pendant toute cette période, l'abbé Grégoire fait entendre sa voix, dénonçant les abus de l'ancien régime. En juillet 1790, l'Assemblée vote la **Constitution civile du clergé**. Les curés et les évêques devront prêter un serment civique et seront fonctionnaires rétribués par l'Etat. Nombreux sont les Réfractaires. L'abbé Grégoire, lui, accepte ce changement. Il reste du côté des faibles, exige le suffrage universel, engage le débat pour la défense des droits des juifs et des noirs, discours révolutionnaire pour l'époque. Il obtient en septembre 1791 un décret qui accorde la citoyenneté à tous les juifs de France. Il se bat pour les droits des noirs et des mulâtres, les "gens de couleurs" comme il les appelle, combat l'esclavage. Il fait partie de la Société des **amis des noirs**, où, avec Condorcet, Mirabeau, Lafayette, il se battra jusqu'à la victoire finale, **l'abolition de l'esclavage** dans les colonies françaises (Février 1794).

La Révolution se poursuit. En 1791, le roi qui tentait de s'enfuir est arrêté à Varennes et ramené à Paris où il n'est plus qu'un prisonnier. La République est proclamée. Elu évêque de Blois en février 1792, Grégoire devient en septembre député de la Convention. Quand s'ouvre le procès de Louis XVI, il est de ceux qui réclament sa condamnation, mais s'oppose à la peine de mort qu'il considère comme un "reste de barbarie". Il ne sera pas entendu, Louis XVI est jugé, condamné et guillotiné en janvier 1793.

La Révolution se poursuit. Des milliers de personnes sont arrêtées, guillotonnées. On ferme les églises, on interdit le culte catholique. En signe de protestation contre ces intolérances, Grégoire assiste en habit d'évêque aux séances de la Convention, sans prendre part aux débats. Il se consacre au Comité **d'instruction publique** et combat pour le développement de l'éducation et de l'instruction. Proche de l'esprit de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, il veut donner à tous les moyens de s'élever par l'observation, l'étude et l'expérience. La majorité des Français s'expriment dans la langue ou le patois de leur région; il s'attarde à la généralisation de la langue française. Il se passionne pour l'histoire naturelle et la médecine, se rend célèbre par la défense du patrimoine, l'histoire, la culture, le passé. Il demande la création de bibliothèques. Aboutissement de

ses théories en matière d'éducation et d'enseignement, le **Conservatoire des Arts et Métiers** est créé en octobre 1794 et connaîtra un essor extraordinaire au 19^{ème} siècle. Il accueille aujourd'hui une collection de machines et d'instruments scientifiques unique au monde.

En 1799, Bonaparte prend le pouvoir par un coup d'Etat. Grégoire reste fidèle à la République et à la défense de la liberté. Il estime Napoléon, mais s'oppose à ses méthodes de gouvernement. Il ne lui pardonnera jamais d'avoir rétabli l'esclavage dans les colonies françaises, en 1802.

A la chute de l'Empire en 1815, la monarchie est rétablie. Considéré comme un adversaire du régime, Grégoire est exclu de l'Institut. Sa pension de sénateur lui est supprimée. Il est élu, mais l'Assemblée le rejette, le déclarant "indigne" de siéger. Il se retire de la vie publique, se consacre à l'écriture de ses "Mémoires" et à la défense des libertés et en particulier du droit des noirs. Il meurt à Paris en 1831. Un cortège de plusieurs milliers d'ouvriers et d'étudiants conduit son cercueil au cimetière Montparnasse. Il repose aujourd'hui au Panthéon, où ses restes furent solennellement transférés en 1989.

Jo Caro, Renouveau, n° 235, avril 2000

(d'après «L'abbé Grégoire, combat pour la liberté» Editions Nathan.

GUILLOUX Louis



Louis Guilloux (Saint-Brieuc : 1899 – 1980)

En 1999, pour le centenaire de sa naissance, des hommages ont été rendus à Louis Guilloux dans sa ville natale de Saint-Brieuc, mais aussi bien au delà dans les Côtes-d'Armor, à Brest, Rennes, Vannes, Saint-Malo, Quimper, Lamballe, Lorient (dans la cadre du festival interceltique), et jusqu'à Paris et même Liège, en Belgique.

Le 15 janvier 1899, rue du Chapitre à Saint-Brieuc, naît Louis Guilloux. Sa mère tient une petite boutique de modiste. Son père est artisan cordonnier. Il a deux sœurs, Marie et Charlotte, nées en 1895 et 1897. Elève boursier, il entre au lycée de Saint-Brieuc, renonce à sa bourse en 1916 et devient surveillant d'internat au lycée, puis répétiteur au collège Gerson à Paris, traducteur d'anglais au journal « *L'Intransigeant* ». Il se marie à Toulouse en 1924, publie contes et chroniques littéraires dans plusieurs journaux, écrit des feuilletons, rencontre Jean Guéhenno, André Malraux, Max Jacob.

Son premier roman, « *La Maison du Peuple* » paraît en 1927. C'est, racontée avec talent et émotion, l'histoire du mouvement syndical de Saint-Brieuc en 1908 et de *la Maison du Peuple* rêvée par son père et des militants socialistes briochins, et qui, après bien des difficultés et 23 ans de lutte, sera construite sur pilotis et inaugurée le 5 juin 1932.

Cette année-là, Louis Guilloux s'installe à Saint-Brieuc. Il entre dans l'activité politique et sociale, prend part aux luttes bretonnes contre les ventes-saisies et participe à des actions en faveur des chômeurs. Il devient responsable du « *Secours rouge* » puis du « *Secours Populaire de France* », s'occupe de la situation des réfugiés espagnols en Bretagne avec l'abbé Vallée, le pasteur Crespin et Yves Flouriot, secrétaire de la cellule communiste de Saint-Brieuc.

En 1940, la Bretagne est occupée par les Allemands. Louis Guilloux abrite des personnes opérant dans la clandestinité. En 1943, suite à une perquisition de la Milice à son domicile, il va se réfugier quelques temps chez des amis de résistance à Joigny, doit à nouveau partir l'année suivante pour Toulouse puis revient à Saint-Brieuc libérée où il devient interprète auprès de l'armée américaine.

Ses écrits lui valent d'être invité en Algérie, en Suisse, à Lausanne, Venise, Milan, Liège, Amsterdam, Copenhague, en Egypte, en Allemagne,...

Après la Légion d'honneur dès 1947, il obtient le grand prix National des Lettres en 1969, reçoit le Grand Prix de la Littérature de l'Académie Française en 1973, obtient le Grand Aigle d'or de la ville de Nice en 1978.

Décédé le 14 octobre 1980, ses obsèques sont célébrées en la cathédrale de Saint-Brieuc.

Louis Guilloux a traversé la plus grande partie du XXème siècle en étant toujours attentif aux hommes mais aussi aux événements. Sa vie et son œuvre portent la trace des espoirs et des drames, des agitations et des fureurs de ce siècle. Ses romans familiaux nous proposent son système de valeurs ainsi que sa vision des hommes et du monde. Témoin, il se fait aussi acteur, racontant les épisodes de la période de sa vie. « *La Maison du Peuple* », derrière les personnages du roman, permet d'identifier des travailleurs et des militants dont les archives ont conservé la trace et de revivre les oppositions et les conflits qu'a vécu Saint-Brieuc au début des années 1900. Dans « *Le Sang noir* », les descriptions des personnages qui évoluent dans

une petite ville de l'arrière en 1917 apportent la dimension humaine du vécu quotidien qui manque dans les archives administratives.

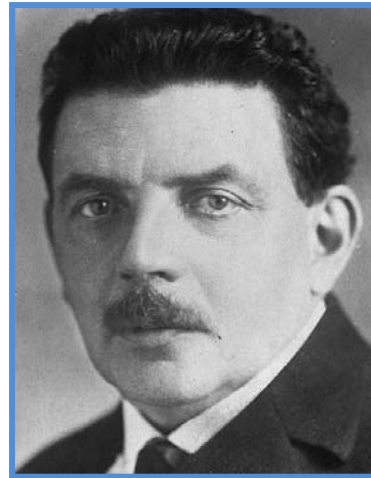
On reconnaît dans ses livres Saint-Brieuc, sa ville natale à laquelle il était profondément attaché : Saint-Brieuc, petite ville bourgeoise dans laquelle les rapports sociaux étaient des rapports de lutte.

Louis Guilloux disait de lui : *Je suis écrivain et c'est tout. Ce qui compte, c'est le travail bien fait* ». Comme un artisan, c'était un homme libre, sans patron. Il était excessivement indépendant; il n'a jamais appartenu à un parti politique. C'était un homme de gauche, mais pas la gauche des partis, plutôt la gauche du cœur.

Homme de liberté, il avait pourtant besoin d'amitié et de reconnaissance, il était content des prix qu'il a obtenus, de l'estime et de l'amitié d'un André Malraux. Il avait besoin d'une amitié avec son lecteur, mais il y avait chez lui comme une fascination de la solitude. Il prenait ses distances avec les gens, il se tenait toujours en marge pour rester libre. Libre mais pas égoïste. Il s'est toujours occupé des autres, ayant reçu de son père l'esprit militant et de sa mère chrétienne l'amour de son prochain. Ne disait-il pas : *« Il faut combattre l'injustice, pas les hommes. »*

Jo Caro, Renouveau, n° 262, décembre 2003

HERRIOT Édouard



Édouard Herriot (Troyes, 1872 - Saint-Genis-Laval, Rhône, 1957)

La vie d'Édouard HERRIOT est totalement liée à la ville de Lyon. Fils d'un officier subalterne, il naît à Troyes le 5 août 1872. Normalien, agrégé de lettres en 1893, il adhère au Parti Radical lors de l'affaire Dreyfus.

Sa rencontre avec Lyon date de 1895 quand il vient y enseigner les lettres classiques au lycée Ampère. Quatre ans plus tard, il épouse une lyonnaise, Tony Rebatel, et peu à peu, la ville de Lyon devient "sa patrie intime". *"Je chérissais Lyon comme on aime une femme"*, trouvera-t-on sous sa plume.

Conseiller municipal en 1904, maire dès 1905, c'est Lyon qu'il emportait avec lui quand sa carrière politique l'amena dans la capitale. Sénateur de 1912 à 1919, député du Rhône de 1919 à 1940, ministre des Travaux Publics en 1916 et 1917, président du Parti Radical de 1919 à 1957, président du Conseil et ministre des Affaires Étrangères en 1924 et 1925. Ministre de l'Instruction Publique de 1926 à 1928, il lutta en faveur de la gratuité de l'enseignement secondaire. A nouveau président du Conseil en 1932, plusieurs fois ministre d'État, il fut élu président de la Chambre des Députés (1936-1940).

Face au désastre de 1940, il fut, dit de lui Charles de Gaulle, un *"patriote en qui les malheurs de la France avaient éveillé la désolation plutôt que la résignation"*. A Vichy, le 9 juillet 1940, il conseilla le ralliement à Pétain qu'il croyait capable de *"rendre plus austère une République que nous avons fait trop facile"*, mais, le lendemain, il s'abstint volontairement dans le vote des pleins pouvoirs au maréchal. Le régime de Vichy l'écarta de la mairie de Lyon et, le sentant hostile, le plaça en résidence surveillée et, pour finir, le déporta en Allemagne.

A son retour en 1945, il retrouve sa mairie de Lyon, son siège de député et plus tard le fauteuil de président de l'Assemblée Nationale. Il s'oppose vigoureusement au projet de réarmement de l'Allemagne et le problème allemand le hantera jusqu'au bout. Au total, c'est pendant plus d'un demi siècle de vie politique qu'Édouard Herriot exerça une telle influence que jusqu'en 1954, alors que ses ardeurs premières s'étaient bien ralenties, on songea encore à lui lors de l'interminable élection

présidentielle. *“Cet homme-là, c’est la République en personne”*, s’était écrié un congressiste radical des années 20.

Si on fit d’Edouard Herriot un personnage de légende, c’est que son ardeur et son aptitude au travail, sa vaste culture, l’édifiante modestie de sa vie privée et son désintéressement forçaient l’admiration, mais aussi par la modestie de ses origines et sa familiarité, le *“torrent de sympathie”* dans lequel il noyait les êtres et les choses. Gaillard et bon vivant, gros homme à la figure carrée, à la voix claire et forte, tout agrégé qu’il fut, il voulut toujours rester le *“Français moyen”* qu’on ne pouvait qu’admirer et aimer en lui. Sa gestion municipale de Lyon n’est pas, non plus, loin s’en faut, étrangère à sa légende. Maire entreprenant et efficace, c’est justice que son nom y soit désormais très présent. La rue qui conduit à l’hôtel de ville où pendant si longtemps il s’efforça, de son propre aveu de *“traduire en actes les volontés inconscientes”* de ses concitoyens, porte aujourd’hui son nom. L’hôpital dont les plans dataient de 1909, mais qu’il fallut plus de vingt ans à réaliser, est aujourd’hui dénommé Edouard Herriot. Son attachement à l’institution scolaire, à la démocratisation de l’enseignement, à la gratuité de l’enseignement secondaire, l’amena à multiplier les bâtiments scolaires : Lycée du Parc, École d’Agriculture, École de Tissage, Écoles primaires, office municipal d’orientation professionnelle, centre de plein air, etc... Ne fut-il pas lui-même pour de nombreux jeunes Lyonnais un admirable professeur très attaché à l’histoire de Lyon et des Lyonnais. Il apporta aussi un appui précieux au développement du Musée historique de Lyon (Musée de Gadagne).

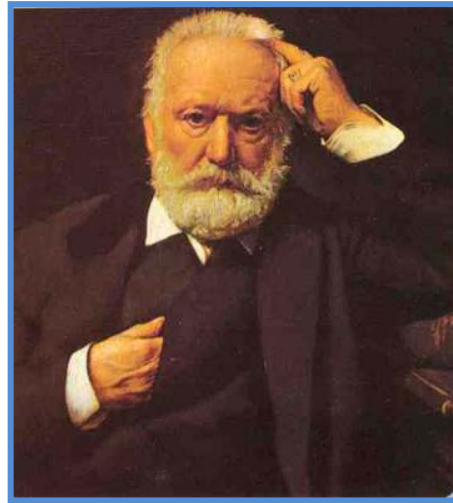
Édouard Herriot voulait faire de sa ville *“le grand port intérieur de la France”*, *“l’avenir de Lyon est sur l’eau”*, aimait-il à répéter. Aussi, se réjouit-il de la loi de 1921 relative à *“l’aménagement du Rhône de la frontière suisse à la mer”*.

D’autres monuments de Lyon pourraient aussi porter son nom- le Palais de la Foire, auquel il redonna vie en pleine guerre mondiale,- ou l’auditorium, en mélomane qu’il était. N’a t-il pas écrit en 1929, *“la vie de Beethoven”*.

Ses mémoires ont été publiées sous le titre de *“Jadis”* entre 1948 et 1952. Il fut élu membre de l’Académie Française en 1946. Il est mort le 26 mars 1957, à Saint-Genis-Laval tout près de sa bonne ville de Lyon.

Jo Caro, Renouveau n° 224, décembre 1998

HUGO Victor



Victor HUGO (Besançon, 1802 - Paris, 1885)

Véritable monument de la littérature française, Victor HUGO a marqué de son oeuvre tout le **19^{ème}** siècle. Son père, *“ce vieillard au sourire si doux”* le comte Joseph HUGO fut fait Maréchal du Palais et Général par le Roi JOSEPH après avoir détruit la bande du brigand calabrais Fra Diavolo (Frère Diable).

“Ce siècle avait deux ans” quand naît Victor. Tout jeune poète de concours, il publie à vingt ans *“Odes et poésies diverses”* et épouse Adèle FOUCHER. La fécondité de son inspiration se manifeste alors les « *Nouvelles odes* » et le roman *“Han d’Islande”* un récit d’aventures en 1823, *“Bug Jargal”* sur la révolte des noirs de Saint-Domingue, en 1826, un drame en 5 actes et en vers, *“Cromwell”* en 1827, un recueil poétique *“Les Orientales”* en 1829, où il exprime son goût du pittoresque et son amour de la liberté.

La période troublée de 1830, sa mésaventure conjugale, sa liaison avec Juliette DROUET bouleversent sa sensibilité et lui inspirent *“Feuilles d’automne”* une synthèse de la vie intime et de la vie publique, où il se situe *“au centre de tout comme un écho sonore”*. La même année, 1831, se succèdent un drame en cinq actes *“Marion de Corne”* et le roman *“Notre-Dame de Paris”*; où l’on découvre Frolo, Esméralda et Quasimodo. Viennent ensuite un drame en cinq actes et en vers *“Le roi s’amuse”* (1832) qui fut mal accueilli, *“Lucrèce Borgia”* et *“Marie Tudor”* en 1833, le recueil des *“Chants du Crépuscule”* en 1835, etc...

Les années 1840 marquent une nouvelle évolution chez Victor HUGO. L’échec des *“Burgraves”* (1843), un drame compliqué en vers, marque l’arrêt de sa production théâtrale. Très affecté par la mort accidentelle de sa fille Léopoldine, jouant un rôle presque officiel à la cour de LOUIS-PHILIPPE, il perd de son inspiration.

Les événements de 1848 le réveillent. Emu par les souffrances du peuple, indigné par les événements révolutionnaires, il affiche ouvertement son hostilité à NAPOLEON III qui le fait exiler en 1852 à Jersey puis à Guernesey en 1855.

C’est là qu’il compose les trois grands monuments de son oeuvre poétique: *“Les châtiments”* (1853), où il invective NAPOLEON et prophétise sa défaite, *“Les Contemplations”* (1856), histoire de son âme accablée par la douleur de la mort de sa fille Léopoldine et la première série de *“La Légende des Siècles”* (1859). C’est là

aussi qu'il écrit "*Les Misérables*" (1862) où il décrit l'ascension lente de Jean Valjean vers le bien après sa sortie de l'enfer du bagne, "*Les Travailleurs de la Mer*" (1866), où il dépeint la vie des pêcheurs de la Manche et "*L'Homme qui vit*"(1869).

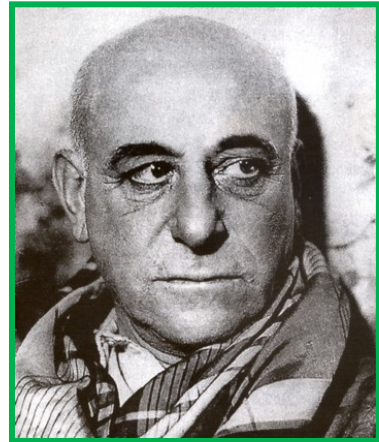
En 1870, Victor HUGO revient en France, devient député de Paris, puis sénateur. Il publie en 1872, *L'Année terrible*", où il confie, en poèmes, ses impressions sur les événements de 1870.

Il continue d'écrire, entoure de son affection ses petits enfants, Georges et Jeanne qui lui inspirent "*L'Art d'être grand-père*".

S'il ralentit ses écrits, ses oeuvres continuent d'être publiées et jusqu'après sa mort en 1885, ses héritiers continueront de faire connaître d'autres poèmes de celui qui fut l'écrivain le plus prestigieux de son siècle, mais aussi ses dessins à l'encre de Chine où l'on découvre ses dons de visionnaire.

Jo Caro, Renouveau n°183, avril 1994

JACOB Max



Max JACOB (Quimper, 1876 - Drancy, 1944)

D'une famille émigrée à Quimper, Max JACOB fut, selon Daniel ROPS, de ceux "que les gens sérieux ne veulent pas prendre au sérieux".

Abandonnant ses études à l'École Coloniale de Paris, il mène à Montmartre une vie de bohème et se lie d'amitié avec les peintres Amedeo MODIGLIANI et Pablo PICASSO et les poètes Guillaume APOLLINAIRE et André SALMON. Dans les romans et poèmes qu'il publie à partir de 1909, il pratique la transcription du rêve éveillé, alliant le mystique au burlesque et se révélant par là un précurseur du surréalisme.

En 1915, il se convertit au catholicisme et se retire à Saint-Benoît-sur-Loire. Chaque année verra sortir l'une ou l'autre de ses oeuvres depuis "*Défense du Tartufe*", 1919, le récit de sa conversion... "*Art poétique*", 1922... "*L'Homme de chair et l'Homme reflet*", 1924, "*Visions des souffrances et de la mort de Jésus, fils de Dieu*", 1928... "*Tableau de la bourgeoisie*", 1930...

Écrivain et peintre, Max JACOB fut aussi grand amateur de voyages mais revint souvent à Quimper qui fut son "paysage d'élection". D'un café à la bibliothèque municipale en passant par une flânerie sur les bords de 'Odette', il trouvait là une grande part de son inspiration.

Déroutant et séduisant, Max JACOB a partout dans ses écrits opposé la drôlerie à l'humanisme, la note comique à la profondeur d'un aveu avec, toujours, la clairvoyance d'un visionnaire.

Contrastés aussi furent ses passages dans les salons bourgeois et littéraires parisiens et sa résidence surveillée par la Gestapo à Saint-Benoît. Pressé de questions absurdes par des gendarmes venant vérifier qu'il portait bien l'étoile jaune, signe de ses origines juives, il finira par être arrêté par les Allemands et conduit au camp d'internement de Drancy où étaient rassemblés les Juifs avant leur transfert vers les camps d'extermination allemands. C'est là qu'il succombera à une congestion pulmonaire, évitant ainsi l'horreur de la déportation.

Jo Caro, Renouveau, n° 206, décembre 1996

JAURES Jean



Jean Jaurès (Castres, 1859 – Paris, 1914)

Jean JAURÈS naquit à Castres (Tarn) en 1859. Agrégé de philosophie en 1881, il devint député du Tarn en 1885, fut battu en 1889, (du fait de sa prise de position en faveur de l'innocence de Dreyfus) et réélu député socialiste de Carmaux en 1893. Il forma en 1901, le parti socialiste français en opposition au parti socialiste de France de Guesde et Vaillant. Il fonda en 1904 le journal l'Humanité. Grand orateur, vice président de la chambre jusqu'en 1905, ce fut un ardent défenseur de la paix. Il fut assassiné à Paris, le 31 juillet 1914.

Renouveau, n° 142, novembre 1989

JOLIOT-CURIE Frédéric



Frédéric Joliot-Curie (Paris, 1900 – 1958)

Frédéric Joliot, né à Paris en 1900, était préparateur chez la physicienne Marie Curie dont il épousa la fille Irène, de trois ans son aînée. Ils effectuèrent ensemble de nombreuses recherches sur la physique atomique, réalisèrent la pile atomique à uranium et dirigèrent la construction de la première pile atomique française en 1948. Leurs travaux leur valurent le prix Nobel de chimie en 1935.

Irène fut secrétaire d'état à la recherche scientifique en 1936 et directrice de l'institut du radium en 1946. Elle mourut à Paris en 1956.

Très actif au sein du parti communiste, Frédéric fut élu président du Conseil Mondial de la Paix. Il entra à l'Académie des Sciences en 1943, et mourut à Paris en 1958.

Renouveau, n° 145, Février 1990

KERBELLEC Joseph



Joseph Kerbellec (Inguiniel, 1898 – Quéven, 1980)

Ce n'est pas une rue qui porte son nom, mais le collège de Quéven. L'inauguration eut lieu en 1981 en même temps que celle de la place Pierre QUINIO (place de la Mairie).

Joseph Kerbellec naît à Inguiniel le 26 avril 1898. Son père, carrier, meurt très jeune et la famille part pour Bubry où sa mère va exercer un commerce de café, épicerie, poissonnerie. Il fréquente l'école communale de Bubry puis est admis à l'Ecole Normale de Vannes.

Son premier poste d'instituteur le conduit à Maunon puis, après la guerre 1914/18, il est nommé à Riantec où il rencontre Rosalie Dréau, une riantecoise qui devient son épouse le 4 septembre 1923. Il exerce aussi quelques années à Gâvres, mais, gravement malade, il est contraint, sur les conseils de son médecin de changer d'air. C'est ainsi qu'il arrive à Quéven à l'école Jean-Jaurès dont il deviendra directeur.

Il milite avec son épouse, sage-femme, au sein de la S.F.I.O. qu'ils implantent à Quéven avec Jean Laurent et Jean Le Roy. Sa personnalité s'affirme et le conduit à devenir administrateur national de la M.G.E.N. (Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale) et administrateur au Crédit Agricole.

En 1935, ne pouvant être élu maire parce que fonctionnaire, il appuie une liste de candidats à l'élection municipale contre celle du maire sortant de droite Julien Moëlle, mais ne fait au deuxième tour entrer au conseil qu'un seul conseiller, Jean Le Caignec, cultivateur à Kerlebert.

C'est en 1947 qu'ont lieu les premières élections de la quatrième République. Sa fonction d'instituteur ne lui interdit plus de se présenter. La liste de "Rassemblement de gauche républicaine" qu'il dirige gagne les élections et Joseph Kerbellec est élu maire par 16 voix sur 17. Il sera réélu en 1953, en 1959, en 1965 et en 1971 et se retirera en 1974 pour passer le relais à Pierre Quinio.

Ses succès répétés étaient dus à sa forte personnalité. De plus, il était très connu en tant qu'instituteur. Correspondant du Crédit Agricole, il était proche du monde agricole et son passé de militant lui apportait le soutien du monde ouvrier. De ses mandats municipaux, le premier fut sans doute le plus difficile. Quéven, ravagée, était à reconstruire pour accueillir chez eux les Quévenois exilés, d'abord dans des baraques provisoires et en nombre insuffisant face à l'afflux des demandes, puis dans les maisons reconstruites après leur destruction en 1945.

Il fallut ensuite refaire le réseau routier saccagé par les passages d'engins lourds et de l'artillerie. En 1955, Quéven compte plus de 3.300 habitants. L'augmentation continue de la population amène à constituer une réserve foncière (Kerlébert, Saint-Eloi, terrains Le Moing-Le Léannec, Kermainguy, Ronquédo). Tous ces logements vite construits, Quéven continue de s'étendre au grand-Kergalan, Kerdellann, et compte bientôt 6.000 âmes. Travaux d'assainissement, voirie, éclairage, créations d'espaces verts deviennent impératifs. L'école Jean-Jaurès doit s'agrandir, il faut créer l'école maternelle Joliot-Curie, le groupe scolaire de Kerdual, puis le groupe scolaire Anatole-France et le

collège. Gymnase et terrain de sports sont aménagés.

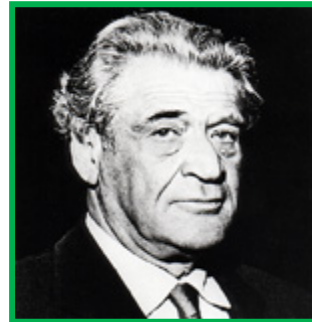
La liste des travaux s'allonge: rénovation de l'ancienne mairie, reconstruction du clocher de l'église, des chapelles de Saint Eloi, la Trinité, Bon Secours, importants travaux de voirie et d'équipements des villages, création d'une cantine municipale, d'un service technique et enfin, remembrement.

Homme inlassable, personnage public respecté, résolu, intègre et tenace, Joseph Kerbellec a incontestablement marqué trente années de la vie de Quéven. Deux fois candidat aux élections cantonales sans parvenir à être élu, suppléant du député Jean Le Coutaller, Joseph Kerbellec cédera son poste en 1974. Pierre Quinio devint son successeur. Il est décédé à Quéven, le 23 avril 1980.

Le 23 avril 2000 une cérémonie du souvenir regroupait, pour le vingtième anniversaire de sa disparition, élus, famille et amis pour rendre hommage à sa mémoire.

Jo Caro, Renouveau, n° 247, novembre 2001

KESSEL Joseph



Joseph Kessel (Clara, Argentine, 1898 – Avernès, 1979)

Son père, Samuel KESSEL, né en Lituanie, rencontre à Montpellier pendant ses études de médecine, une étudiante juive russe. Mariés, ils partent pour l'Argentine. C'est là, dans une cabane au sol de terre battue que naît Joseph en février 1898. Il a tout juste plus d'un an quand, sa mère malade supportant mal le climat, la famille part pour l'Oural chez ses grands-parents maternels. A quatre ans, le voici en France, dans le Lot, puis à Montlhéry.

Avec son frère Lazare, il est mis dans une pension peu reluisante. A sept ans, c'est à nouveau la Russie puis le retour définitif en France. Durci par les turbulences de ses voyages, Joseph, à dix ans, rêve de devenir boxeur. Il imagine des aventures de brigands, de bourreaux, de justiciers qu'il écrit avec son frère.

Brillant lycéen à Nice puis à Louis-Le-Grand à Paris, il obtient son baccalauréat à quinze ans et est reçu avec son frère Lazare au concours du Conservatoire d'art dramatique de Paris.

Trop jeune pour s'engager au début de la guerre de 1914, il entre dans l'aviation en 1916 et accomplit sur le front des missions dangereuses, échappant de justesse à la mort. La guerre finie, il se porte volontaire pour une mission en Sibérie, se retrouve à New-York, à Honolulu, au Japon, à Vladivostok, puis la Chine et à nouveau le Japon. A vingt et un ans, médaillé militaire, croix de guerre, il a fait le tour du monde, il est animé de toutes les curiosités, de toutes les passions.

De retour à Paris, il écrit pour "*Le Journal des Débats*" son premier reportage : le défilé de la Victoire sur les Champs-Élysées. En 1920, il est envoyé en Irlande. Il y fait une série d'articles sur les Guérilleros irlandais qui tiennent l'Angleterre en haleine et une nouvelle "*Mary de Cork*". A vingt cinq ans, son premier livre "*L'Équipage*" fait un triomphe. Il y peint la fraternité des équipages d'une escadrille pendant la guerre 1914-1918.

Véritable forçat de la plume, il publie un ou deux livres par an. Sa seule signature fait grimper le tirage des quotidiens. Il s'en va enquêter sur les marchés d'esclaves en Ethiopie et à Djibouti.

Survient la deuxième Guerre mondiale. On le retrouve comme aviateur, aux premières lignes. Fin 1942, il est en Angleterre. Il écrit "*L'Armée des Ombres*" et compose avec son neveu Maurice DRUON "*Le Chant des Partisans*"

"*Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur la plaine ?*"...

KESSEL a écrit et voyagé énormément. Il a publié plus de 80 titres et de multiples séries d'articles. Au gré de ses pérégrinations, il nous fait découvrir la Chine, l'Inde, le Brésil, l'Afghanistan, et bien sûr, l'Afrique avec son bestseller *"Le Lion"* un hymne à la nature animale et végétale, une oeuvre exceptionnelle qui touche les enfants par le personnage pathétique de Patricia, 10 ans, l'héroïne de son histoire.

Journaliste, il "couvrit" tous les événements importants de son siècle. Patriote, il fut le combattant de tous les dangers. Baroudeur, il se jette dans tous les excès, s'enfermant quinze jours pour écrire un roman pour se déchaîner ensuite dans les boîtes russes de Paris.

Excessif, il conserva de son origine russe le goût immodéré du jeu, de la fête et de l'alcool. Violent, il s'emportait devant la bassesse et la sottise qui le mettaient hors de lui. Ami sincère, c'était en fait un homme très doux, se liant aussi bien avec des gens simples qu'avec des personnages haut placés Cocteau, Tazieff, Colette, Mermoz, Malraux...

Malgré certaines réticences, sa vie dissolue ne l'empêcha pas d'être élu à l'Académie Française, et c'est Jean Cocteau qui dessina les symboles de son épée une aile pour l'aviateur, un lion pour son best-seller, l'étoile du Nord pour son origine russe, la Croix du Sud pour l'Argentine de sa naissance, l'étoile de David pour le Juif, la Croix de Lorraine pour le résistant et le globe pour le grand reporter. Tout Jeif était là.

Dans la nuit du 23 juillet 1979, les images de la télévision lui inspirèrent sa dernière phrase: *"Le monde est extraordinaire"* Et il s'éteint. Il a 81 ans.

Jo Caro, Renouveau, n° 211, mai 1997

LAENNEC René



René Laënnec (Quimper, 1781 – Kerlouanec, 1828)

René Théophile Hyacinthe LAENNEC naît à Quimper en 1781. Médecin à l'hôpital Necker en 1806, il est surtout connu pour sa découverte du stéthoscope, permettant l'auscultation de la poitrine au cours des affections pulmonaires. Nommé à la chaire de clinique interne de la Charité, il entre à l'Académie de Médecine en 1820 et meurt de phtisie (tuberculose pulmonaire) à Kerlouanec (Finistère) en 1826.

Renouveau, n° 142, novembre 1989

LAGRANGE Léo



Léo LAGRANGE (Bourg, Gironde, 1900 – Evergnicourt, 1940)

Léo LAGRANGE - né à Bourg (Gironde) en 1900, devient député socialiste, puis

Sous-secrétaire d'Etat aux sports et aux Loisirs en 1936 et 1938

Il favorise l'essor du sport et du tourisme de loisirs.

Il meurt au champ d'honneur à Evergnicourt (Aisne) en 1940.

Renouveau, n° 142, novembre 1989

LAMARTINE Alphonse de ...



Alphonse de LAMARTINE (Mâcon 1790 – Paris 1869)

Rendu célèbre pour ses *“Méditations poétiques”* (1820), LAMARTINE mit son talent au service des idées libérales et mena une carrière politique d'opposition au régime de la monarchie de juillet (1830-1848). Il fut membre du gouvernement provisoire de 1848 d'inspiration républicaine et sociale. Y perdant rapidement sa popularité, il s'isola et se couvrit de dettes. Il mourut, presque oublié, dans la pauvreté.

Sa carrière littéraire prend son origine dans le décès en 1817 à Aix-les-Bains de Julie CHARLES dont il s'était épris. En 1820, il publie ses *“Méditations poétiques”* qui rencontrent un immense succès dû à la nouveauté de l'expression de sentiments personnels dans des poèmes comme *“L'Isolément”* » *“Le Lac”* *“L'Automne”*. En 1821, devenu secrétaire d'ambassade à Florence, il entame ses *“Nouvelles méditations poétiques”* où l'on retrouve les mêmes qualités que dans son premier recueil, avec *“Ischia”* *“Le Crucifix”* etc...

A l'avènement de Louis-Philippe au trône de roi des Français (1830), il donne sa démission de diplomate et voyage en Grèce, en Turquie, en Palestine et au Liban. Nouvelle épreuve, la mort à dix ans de sa fille Julia. Son rêve d'un grand poème de l'humanité fait naître *“Jocelyn”* (1836) où il exprime l'épure de l'âme à travers les souffrances. C'est une suite de *“La chute d'un ange”*: Cédar prend la condition humaine pour partager le sort de sa protégée, Daidha.

Député de Bergnes (Nord) en 1833 puis de Mâcon en 1839, il prend une part active dans l'opposition, publie *“L'Histoire des Girondins”* (1847) et devient ministre des affaires étrangères en 1848 dans le gouvernement provisoire qui fait suite à l'abdication de Louis Philippe provoquée par le soulèvement de Paris, mais il perd rapidement de sa popularité et n'obtient que quelques voix aux élections présidentielles du 10 décembre 1848 remportées par Louis-Napoléon BONAPARTE.

LAMARTINE se retire alors et écrit une biographie romancée, *“Les Confidences”* d'où il isole *“Grazilla”* (1852), l'histoire de cette jeune napolitaine qui, abandonnée par celui qu'elle aime, meurt de douleur.

Pour payer ses dettes énormes, il publie son *“Cours familier de littérature”* » un monument de 28 volumes qui paraîtront de 1856 à 1869.

LAMARTINE est entré à l'Académie Française en 1829.

LAVOISIER Antoine



Antoine Lavoisier (Paris, 1743 – 1794)

Antoine-Laurent de Lavoisier naît à Paris, le 26 août 1743. C'est lui que l'on appelle le "détective de la science". C'est de lui que l'on tient cette maxime *"Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme"*.

Dès son enfance, Lavoisier est le genre surdoué à qui tout réussit. Il est né de famille aisée. A l'école, il époustoufle ses professeurs tant dans les matières scientifiques que littéraires. Après la classe, il se précipite chez le savant abbé Lacaille pour s'amuser à l'algèbre ou effectuer des mesures météorologiques. Par tradition familiale, il entreprend des études de droit tout en suivant des cours de botanique, de minéralogie et de chimie, un véritable esprit encyclopédique.

Il a tout dans la tête pour faire un savant et la situation financière de son père est pour lui un atout indéniable. De 1763 à 1767, il voyage avec le géologue Guettard pour préparer "l'Atlas minéralogique de la France", tout en devenant en 1764 avocat au Parlement de Paris. En 1766, il reçoit la médaille d'or de l'Académie des Sciences suite à un concours sur l'éclairage public. En 1768, il entre à la Ferme générale (Collection des impôts) et à l'Académie des Sciences. Il se marie en 1771 avec la fille d'un fermier général.

Lavoisier travaille dans une extrême rigueur. Il consacre chaque jour six heures à la science, de six à neuf heures et de dix-neuf à vingt-deux heures et réserve chaque semaine une journée aux expériences. C'est, dit-il, son jour de bonheur. Il invite toujours quelques personnes dans son laboratoire riche en matériel nouveau, où l'on s'adonne à des expériences inédites, où le déjeuner est ensuite servi et où l'on tient salon. Lavoisier apprécie les échanges de connaissances et d'idées qui lui ouvrent de nouveaux horizons, lui permettent de préciser sa pensée et lui servent de garantie. Jamais il ne publie la moindre découverte sans avoir renouvelé ses expériences devant des groupes de savants et les avoir invités à en discuter. L'usage systématique de la balance sera le point de départ de la découverte des lois fondamentales de la chimie. Dans une célèbre expérience de 1777, il a, en chauffant du mercure au contact d'une quantité d'air limitée, identifié l'oxygène et l'azote. Il a déterminé la composition de l'eau et du gaz carbonique. Il est, avec Laplace, l'auteur des premières mesures calorimétriques. En portant son attention sur la chimie biologique, il a montré que la chaleur animale résultait de combustions organiques sur l'hydrogène et le carbone.

Parallèlement à ses activités scientifiques, Lavoisier a mené une carrière politique et administrative active. En 1787, il est député à l'Assemblée provinciale de l'Orléanais pour le tiers-état de Romorantin. En 1787, il entre au conseil d'administration de la Caisse des comptes. En mars 1789, il devient député suppléant aux Etats-Généraux pour la noblesse de Blois. En 1791, il est commissaire de la Trésorerie nationale, membre du bureau de consultation des Arts et Métiers, trésorier de l'Académie des Sciences.

Nous sommes en pleine crise révolutionnaire sous la Législative et la Convention. Lavoisier démissionne de la Trésorerie Générale en février 1792. En

juin, il refuse le portefeuille des Contributions publiques et en août, démissionne de la Régie des poudres. Il élabore un projet culturel, exposé dans les "*Réflexions sur l'instruction publique*" (août 1793), prévoyant l'instauration d'une éducation nationale.

Louis XVI est condamné et exécuté le 21 janvier 1793. Le 24 novembre, tous les fermiers généraux sont mis en état d'arrestation. Lavoisier se constitue prisonnier.

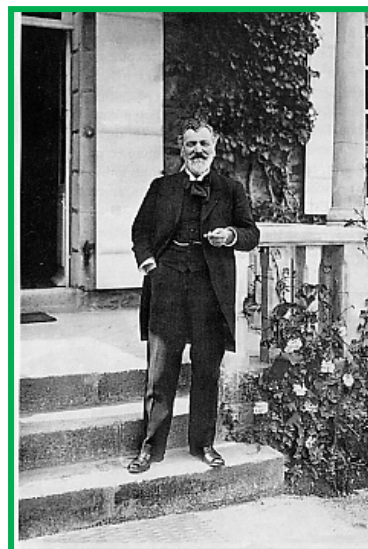
Condamné à mort le 8 mai 1794, il est guillotiné le jour même au son des tambours.

En quinze ans d'expériences acharnées, Lavoisier a forgé une nouvelle théorie de la combustion et inventé une langue toute neuve pour une chimie toute neuve.

Lavoisier, un génie du siècle des Lumières.

Jo Caro, Renouveau n° 228, mai 1999

LE BRAZ Anatole



Anatole Le Braz (Duault, 1859 – Menton, 1926)

Né à Duault (Côtes d'Armor) en 1859, Anatole Le Braz est l'un des plus représentatifs de la littérature bretonne du début du **XX^{ème}** siècle.

Maître de conférences à la Faculté de Rennes en 1901, puis professeur à la même université en 1904, il partagea sa grande activité entre son travail d'éducateur, son importante oeuvre littéraire et des tournées de conférences qui le menèrent en Amérique.

Les plus connus de ses nombreux ouvrages, remarquables par le soin extrême apporté au travail de style et par l'adresse de la composition, sont : **Pâques d'Islande** », où il traduit la rude vie des marins bretons (ouvrage couronné par l'Académie Française), « **La chanson de la Bretagne** », les **Soniou Breiz-Izel** », un recueil de chansons populaires de la Basse Bretagne, « **Au Pays des Pardons** », et surtout « **La Légende de la Mort chez les Bretons Armoricaïns** » où il révèle tout l'arsenal auquel des générations puisèrent pour entretenir une foi teintée de superstition et la tristesse d'un peuple marqué par la dureté de la vie à la campagne et à la mer.

Anatole Le Braz est mort à Menton (Alpes-Maritimes) en 1926.

Jo Caro, Renouveau, n° 150, octobre 1990

LE BRIX Joseph



Joseph Le Brix, (Baden, 1899 – en vol, 1931)

C'est un célèbre aviateur né à Baden en 1899. En 1927, il réussit avec Costes la première traversée aérienne entre Paris et Rio-de-Janeiro. Tous deux effectuent aussi la liaison Paris-San-Francisco et Tokyo avec retour de Tokyo à Paris en 1928. En 1931, Joseph Le Brix bat huit records mondiaux, dont celui de durée et de distance en circuit fermé (10.372 km). C'est cette même année qu'il périt dans un accident lors de la première liaison Paris-Tokyo sans escale.

Renouveau, n° 151, Novembre 1990

LE COUTALLER Jean



Jean Le Coutaller (Neuillac, 1905 – Lorient, 1960)

Jean Le Coutaller est né à Neuillac, près de Pontivy le 11 juillet 1905.

Directeur d'école publique, il fut élu député de la circonscription de Lorient en 1946, conseiller municipal le 25 novembre 1951 et il fut maire de Lorient du 3 mai 1953 au 21 mars 1959.

Sa carrière politique le vit devenir conseiller de l'Union Française à partir du 17 avril 1956 et sous-secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants du 2 mai 1956 au 10 juin 1957, date à laquelle il donna sa démission.

Il fit voter un texte pour une réglementation définitive et plus juste des pensions des ouvriers des arsenaux, adoptée sous le nom de « Loi Jean Le Coutaller ».

Courageux résistant, entré très tôt dans le mouvement, il participa largement aux combats autour de Lorient durant la « poche » de la dernière guerre, et se vit décerner la Croix d'Officier de la Légion d'Honneur, la Croix de Guerre avec étoile d'argent, de vermeil et palmes ainsi que la médaille et la rosette de la Résistance.

Il est décédé à Lorient le 5 octobre 1960.

Renouveau, n° 159, octobre 1991

Jérôme Lejeune.



Médecin par vocation, Jérôme Lejeune a été confronté très jeune à la détresse des enfants déficients intellectuels et à leurs familles. Parce que la médecine était impuissante face à ces enfants, il a décidé de leur consacrer sa vie. Il devenu chercheur pour tenter de pénétrer le mystère de ces intelligences blessées qui empêchent la personne d'être pleinement elle-même et pour soulager la souffrance qui en résulte

Jérôme Lejeune est né à Montrouge le 13 juin 1926. Afin d'éviter les bombardements de 1939, sa famille déménage à Etampes. A 14 ans, il veut devenir médecin rural, dévoué aux pauvres et aux malades. La maison d'Etampes est réquisitionnée par les Allemands et devient un hôpital de campagne. Jérôme travaille pour obtenir son baccalauréat pour entreprendre des études de médecine. Il les commence à Paris en 1945, échoue en 1947, tombe amoureux d'une Danoise, Birthe Bringsted, qui deviendra son épouse et échoue encore en 1949 pour, étourdi, être arrivé en retard à l'examen. Après son service militaire à Clignancourt, il revient à Paris pour soutenir sa thèse qu'il obtient avec une mention honorable sous la tutelle du professeur Raymond Turpin qui travaille sur le mongolisme.

Raymond Turpin l'engage comme assistant et, en l'absence de budget, comme secrétaire. Ils travaillent ensemble sur le mongolisme. L'équipe se renforce autour du professeur Turpin, les recherches avancent. Le docteur Marthe Gautier, cardiologue, met en place à Paris un laboratoire de cultures de cellules *in vitro* et collabore avec Jérôme Lejeune et le professeur Turpin. Leurs études les amènent à publier la découverte de la trisomie 21, attribuée à Jérôme Lejeune, omettant d'y associer Raymond Turpin et Marthe Gautier.

En 1961, Jérôme Lejeune soutient sa thèse sur le mongolisme. C'est un succès, les prix pleuvent : médaille d'argent du CNRS, prix Jean-Toy, prix de l'ESSEC..... Il poursuit ses conférences, découvre en 1962 la trisomie 16, devient lauréat du premier prix Kennedy sur les maladies de l'intelligence, est reçu à la Maison Blanche. Le 3 juillet 1963, à 38 ans, il est directeur de recherche au

CNRS. C'est le plus jeune professeur de la faculté. Il est nommé en 1964 au Comité des Sages, club de pensée qui a pour objectif de conseiller le chef de l'Etat. Recevant en consultation des milliers de trisomiques, il cherche à faire accepter la trisomie, alors très mal vue. Il voyage souvent aux Etats-Unis, est marqué par le combat de Martin Luther King contre la ségrégation raciale. L'exclusion dont sont victimes les trisomiques l'inquiète de plus en plus. Il y voit le refus de la différence, un manque de considération de l'être humain avec le développement des critères de beauté, d'intelligence et de productivité qui lui rappellent la barbarie nazi. Il lutte contre le « racisme chromosomique » qui va à l'encontre du serment d'Hippocrate « *primum non nocere* ». Il affirme que l'embryon, comme le fœtus, est humain et considère que l'avortement est un meurtre, contestant que la volonté d'avorter les trisomiques trouve sa justification dans le fait que personne ne croit en la possibilité de soigner la trisomie.

Ses recherches et ses conférences lui obtiennent de nombreuses distinctions ; il est nommé à l'Académie pontificale des sciences, lauréat du prix William Allan, la plus haute distinction destinée à un généticien, élu à l'Académie des sciences morales et politiques et il rejoint en 1983, l'Académie nationale de médecine, mais elles lui valent aussi de farouches oppositions. En 1971, lors de conférences, il reçoit des menaces de mort. En 1982, ses crédits de recherche sont supprimés. Il ne doit qu'à l'aide financière étrangère, notamment anglaise, de pouvoir réorganiser sa recherche dans le domaine du nucléaire et de ses dérivés. et il reçoit en 1985 le prix ARC Reno.

Jérôme Lejeune meurt le 3 avril 1994 des suites d'un cancer.

La **Fondation Jérôme Lejeune** poursuit ses recherches notamment sur la trisomie 21 pour améliorer la santé et favoriser l'épanouissement et l'intégration de ces malades dans la société et met tout en œuvre pour assurer le financement de **l'Institut Lejeune**, qui permet chaque année près de 4.000 consultations.

La rue Jérôme Lejeune est la rue de l'EHPAD de Quéven, « Les Océanides » entre la rue de Kerlebert et la rue Jean-Marie Raoul

jo-caro@orange.fr

LE LEANNEC Joseph



Joseph Le Léannec (Lorient, 1834 – Quéven, 1899)

Joseph Le Léannec était né à Lorient, le 25 mai 1834.

A la fin du dix-neuvième siècle, nous sommes dans une période où République et Eglise ne font pas toujours bon ménage. Souvent, au plan local, le maire et le curé entendent chacun de son côté asseoir leur autorité et les conflits ne sont pas rares entre eux, mais pas seulement entre eux. Jean-Marie Raoul, maire de Quéven de 1852 à 1878 est un homme de caractère, guère estimé du sous-préfet de Lorient. Les élections municipales de 1871 le confirment bien dans son poste de maire, mais son « ennemi » Joseph Le Léannec entre au conseil municipal, et en 1878, aux élections suivantes, Jean-Marie Raoul ne peut empêcher l'élection de Joseph Léannec.

Dans un Morbihan foncièrement ancré à droite, cette élection dans une commune rurale d'un maire républicain, anticlérical, fait l'objet d'une bombe et Joseph Le Léannec affirme sans retard ses convictions, prenant franchement parti pour la réorganisation de l'enseignement de Jules Ferry qui entraîne la fermeture des établissements religieux. Ce n'est pas du goût des quévenois qui apprécient la toute nouvelle école Saint-Joseph mais conforte Joseph Le Léannec. Il en félicite même par lettre Jules Ferry, qui, très honoré de tels égards, offre à la bibliothèque de Quéven quarante volumes d'histoire « *en raison des excellentes dispositions républicaines de M. le Maire* »

Joseph Le Léannec fait preuve d'un tempérament entier et provocateur. Son vocabulaire n'est pas tendre envers ceux qui n'approuvent pas ses initiatives même si elles ne font pas l'unanimité. La presse locale se fait les gorges chaudes des « histoires » de cette période. Le personnage devenu très médiatique de Le Léannec est défendu à gauche par « *le Phare de Bretagne* » et attaqué à droite par « *le Morbihannais* », chacun ne se privant pas d'attiser les polémiques. Ce sera au sujet d'un impôt local très contesté – Ce sera au sujet d'une tranchée de canalisation d'eau à travers ou autour du jardin du presbytère, tranchée où, au retour d'une probable soirée de libations, Joseph Le Léannec fit une chute malencontreuse, vite, selon « *le Phare* » transformée en tentative d'assassinat, une affaire prolongée dans les journaux par la relation d'une profanation et d'un vol dans les mêmes temps dans l'église paroissiale.

Nettement battu aux élections du conseil d'arrondissement en 1883, Joseph Le Léannec est plus à l'aise dans sa commune où il est réélu maire en 1884 face à la liste d'Auguste Roperh et en 1888 où il est seul à présenter une liste, mais il échoue nettement aux cantonales l'année suivante.

Aux municipales de 1892, il est battu par Auguste Roperh. Il décèdera le 26 septembre 1899 après quelques jours de maladie. Il avait 65 ans.

Pour en savoir plus, reprendre « **Les Quévenois à la croisée des chemins, 1850/1938** » pages 227 à 240

Jo Caro, Renouveau, n°270, mars 2005

LE LESLE Yves



Yves Le Leslé, père et fils, ont été maires de Quéven sous l'empire de Napoléon 1^{er}, le retour à la royauté, la chute de la monarchie, la proclamation de la République et le second empire de Napoléon III.

Leur histoire quévenoise est retracée dans « *Les Quévenois à la croisée des chemins, 1850/1938* » pages 211 et 212 et dans « *Quéven au fil du temps* » pages 236 à 242, deux ouvrages du comité historique de Quéven .

LE LEVE François



François Le Levé (Locmiquélic, 1882 – Neuengamme, 1945)

Né le 13 novembre 1882 à Locmiquélic, François Le Levé était ouvrier-chaudronnier à l'arsenal de Lorient. Militant ouvrier, il devint rapidement secrétaire de la C.G.T. de l'arsenal puis secrétaire de l'Union Départementale.

Arrêté par la Gestapo, il fut déporté dans les bagnes nazis et on n'eut plus de nouvelles de lui. On sait seulement qu'il est mort le 20 janvier 1945 au camp de Neuengamme à Hambourg.

Renouveau, n° 159, octobre 1991

LE METAYER



M. Le Metayer était propriétaire de bâtiments et d'une ferme à Kerdual. A sa disparition, il fit don de ses biens à la commune de Quéven. La rue du village de Kerdual où il habitait porte désormais son nom.

LE MOLGAT Émile



Émile Le Molgat (Quéven, 1910 – Monassut, Basses-Pyrénées, 1944)

Emile Le Molgat est né à Quéven, le 1er Novembre 1910. A douze ans, il entre à l'école des enfants de troupe des Andelys, puis à l'école de Tulle. Il passe à l'école d'Application de Fontainebleau où il est maintenu comme instructeur.

Engagé en 1928, il est affecté au 74ème Régiment d'Artillerie de Verdun en 1934, puis au 30ème R.A. à Orléans en 1939. Adjudant en 1940, il est fait prisonnier à Dunkerque, dirigé sur le Stalag II D en Poméranie (Pologne) d'où il s'évade le 28 Mars 1941 pour rejoindre son régiment, le 24ème R.A. à Toulouse. Affecté à Tarbes comme chef d'atelier mécanicien auto du Corps de Service des Matériels d'Artillerie, il s'occupe de la défense passive de cette ville et rejoint la résistance armée.

Les citations dont il a été l'objet témoignent de la bravoure de ce Quévénois tué au combat de Monassut (Basses-Pyrénées) le 13 Juillet 1944. Il était lieutenant de la Résistance, chef de section du groupe « Milou » dans le corps Franc Pommiés du bataillon du Sud-Ouest de la première armée française.

Citations et décorations d'Emile Le Molgat

- Citation à l'ordre du Corps Franc Pommiés

Chef Le Molgat Emile, matricule FB 2815, chef d'un courage exceptionnel, a trouvé une mort glorieuse au combat de Monassut (B.P.) le 13.7.1944 au cours duquel il s'est particulièrement distingué.

- Médaille Militaire, le 16 Juin 1945.

Le général commandant la 17ème région militaire, le 5.5.1945, cité à l'ordre du Corps d'Armée, à titre posthume (avec attribution de la Croix de guerre avec étoile de vermeil) Le Molgat Emile du Corps Franc Pommiés. Même citation que la précédente.

- Médaille des évadés (parue au J.O. n° 158 du 7 Juillet 1946).

La médaille des évadés est décernée à titre posthume à Le Molgat Emile pour le motif suivant : s'est évadé d'un territoire occupé par l'ennemi pour reprendre du service et venir combattre dans les rangs de l'Armée Française de la Libération. A rejoint les Forces Françaises malgré de multiples difficultés qu'il a surmontées grâce à ses qualités de courage et d'énergie.

-. Légion d'Honneur (J.O. n° 122 du 23 mai 1947)

Décret du 20.5.1947 portant nomination dans l'ordre National de la Légion d'Honneur à Le Molgat Emile, magnifique combattant de la Résistance. Le

*13.7.1944, à Monassut (BP.), alors qu'il allait reconnaître un terrain de parachutage, est entré en contact avec une colonne allemande et lui a livré combat. S'est employé à fond pour mettre l'ennemi en échec, et a fait preuve au cours de cet engagement des plus belles qualités de courage et de ténacité. Repéré par l'ennemi, et soumis à un bombardement intense des mortiers, a continué à assurer le ravitaillement de sa mitrailleuse et livré une bataille sans merci jusqu'à la dernière cartouche. Mortellement blessé, est tombé en héros au cours de l'action, près de sa pièce de combat. Cette citation comporte la **Croix de guerre avec palme**:*

- Médaille de la Libération.

Ses camarades ont fait parvenir la médaille de la Libération à sa famille. La rue Emile Le Molgat part de la place de la Ville de Toulouse en direction de Kerzec, et perpétue à Quéven le souvenir d'un de ses valeureux enfants, mort au combat pour son pays.

(Renseignements recueillis par Jean Falquérho)
Renouveau, n°148, mai 1990

LE PRIEUR Yves



Yves Le Prieur (Lorient, 1885 - Nice. 1963)

Yves, Paul Gaston LE PRIEUR, fils du commandant Edmond Le Prieur et de Marie-Thérèse Kerihuel, était né à Lorient, le 23 mars 1885.

Entré à l'Ecole Normale, il est enseigne de vaisseau quand il est envoyé au Japon pour trois ans pour y préparer le brevet d'interprète. Il y construit un planeur qui, remorqué par une voiture, lui permet le 9 décembre 1909 de réaliser le premier vol dans ce pays. Au cours de ce séjour, il est le premier français à y pratiquer le judo et à suivre l'école du Kodakan à Tokyo. Enthousiaste, il traduit en français le meilleur ouvrage japonais qui sera édité en 1911 sous le titre "*Judo - Manuel de Jiu-Jitsu de l'école Kano à Tokyo*". C'est le premier livre écrit en français sur le judo.

Il appartenait en 1912 à la commission de Gâvres. Il a participé à la campagne du Maroc. Officier canonnier, il étudie pendant la guerre 1914-1918 les méthodes de tir contre les avions.

Breveté pilote en 1917, il est détaché dans l'aéronautique militaire à Paris. En 1922, il démissionne de la marine pour se consacrer à ses recherches dans l'industrie. Inventeur fécond, il met au point en 1922 le navigraphe, un appareil qui permet aux aviateurs d'enregistrer les changements de vent. Il met également au point un système de pilotage sans visibilité. En 1926, bien avant que le commandant Cousteau ne l'améliore, il invente le premier scaphandre autonome. Cela lui permet le 6 août 1926 de rester sous l'eau dix minutes sans aucun lien avec la surface, une première mondiale. En 1933, il étudie une caméra capable de filmer en plongée. Chercheur de génie, Le Prieur a publié ses souvenirs dans "*Premier de plongée*" en 1956.

Il est décédé à Nice le 1^{er} juin 1963.

Jo Caro, Renouveau, n° 273, septembre 2005

LE QUINTREC Auguste



Auguste Le Quintrec (Quéven, 1882 – Toulouse, 1957)

Auguste Le Quintrec est né au centre-bourg de Quéven, le 17 octobre 1882, de Jean-Michel et de Marie-Anne PLEMER. Son grand-père, entrepreneur à Guidel, a travaillé à l'entretien de la chapelle de la Trinité en 1897 et à la reconstruction de l'église de Quéven. C'est lui qui plaça le coq sur le haut du clocher.

Auguste eut quatre soeurs que son ami René LOTE décrit comme de « douces paysannes, bien élevées » et était, lui, un « bon diable, ayant la tête près du bonnet ».

Sa mère est veuve et tient un café au centre du bourg quand, à 20 ans, en 1902, Auguste entre à l'Ecole Coloniale à Paris. Il en sort diplômé en 1904, 2ème sur 33 (et 1^{er} sur 5 de la section commissariat) après avoir obtenu le 21 juillet 1903, le diplôme de bachelier en droit.

Nommé à Lorient le 1er octobre 1904, commissaire de 3ème classe au service administratif des troupes coloniales, il embarque à Marseille le 10 décembre 1905 pour Haïphong (Tonkin) d'où il reviendra en 1908 à la sous-intendance des troupes coloniales à Lorient.

En juillet 1910, il embarque à Bordeaux pour la Côte-d'Ivoire. Rapatrié pour raison de santé le 8 août 1911, il est ensuite affecté à Toulon où il épouse, le 18 octobre, Louise Bonnel, une ariégeoise, soeur de son ami Hippolyte Bonnel.

A la mobilisation, le 2 août 1914, il est affecté à la 2ème division d'infanterie coloniale. Evacué sur FREMONT (Pas-de-Calais) pour raison de santé en août 1915, il est conduit à l'hôpital-dépôt de Vannes le 4 février 1916, rejoint en juin la direction des troupes coloniales et est à nouveau hospitalisé de janvier 1917 à juillet 1918.

En 1920, il est sous-intendant de l'armée française du Rhin à Dusseldorf puis en 1924, sous-intendant de 2ème classe à Mont-de-Marsan et en 1929, intendant de 1ère classe à Bordeaux. Il entre en 1931 au C.H.E.M. (Centre des Hautes Etudes Militaires) et en sort en juillet 1932. Licencié en droit, breveté de l'Ecole Coloniale, il devient adjoint au directeur de l'Intendance de la 6ème région.

En 1934, il est directeur par intérim de l'Intendance de la 5ème région, est promu Intendant-Général de 2ème classe le 30 mars 1936 et passe directeur en titre de l'Intendance de la 5ème région, puis en 1939 de la 18e région. Il termine sa carrière à la 5ème Armée, à la frontière de l'est où il est noté comme remarquable directeur de l'Intendance d'une armée de 350.000 hommes.

Tout au long de sa carrière, Auguste Le Quintrec a été apprécié pour sa grande intelligence, son tempérament très actif, son esprit ouvert et cultivé, son zèle et sa compétence, la netteté de ses exposés, son sens de l'organisation. En octobre 1938, le général Michelin, commandant la 5e région, note sa haute expérience, sa remarquable maîtrise, son esprit d'initiative, son sens des responsabilités jamais en défaut.

Ses services lui ont valu la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur le 28 décembre 1921 et celle d'Officier le 2 juillet 1936. Il est aussi titulaire de la médaille commémorative 1914-1918, de la médaille interalliée et de la médaille coloniale (Côte d'Ivoire et A.O.F.).

Classé dans la réserve le 17 octobre 1940, il prend sa retraite à Toulouse. Il entre dans la Résistance et, recherché par les Allemands, il se réfugie au Mas-d'Azil, près des célèbres grottes préhistoriques de l'Ariège.

Après la guerre, il s'occupe activement au sein du « **Souvenir Français** », de l'entretien du souvenir et des sépultures des victimes de la guerre, notamment à Toulouse et à Foix.

Quand en 1944, le maire de Quéven lance un appel à plusieurs grandes villes de France pour l'aider à reconstruire sa commune presque totalement sinistrée, c'est à Toulouse qu'il reçoit le meilleur accueil et M. Raymond Badiou, alors maire de Toulouse, engage le 15 janvier 1945, sa ville à parrainer Quéven.

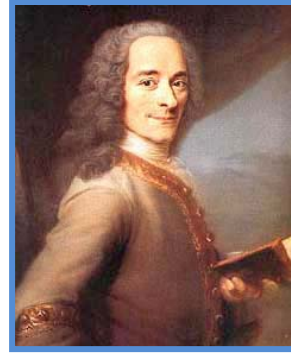
Le général Le Quintrec, dès qu'il en a connaissance, quelques mois après, écrit au maire de Quéven, Louis Kermabon, pour rechercher « les moyens concrets de venir en aide à ses sinistrés » et c'est un wagon de marchandises diverses que Toulouse fait parvenir aux Quévenois. Auguste Le Quintrec met tout son cœur au service de ses compatriotes éprouvés, il écrit le 16 mai 1945 *« Je suis vôtre, entièrement, de toutes mes racines. Je pense, je sens, j'ai souffert de vos malheurs, en bon fils de sa terre maternelle »*.

En 1949, la place face à l'église de Quéven est baptisée Place de la Ville de Toulouse. Une pierre de base de l'immeuble de l'actuel laboratoire d'analyses médicales porte d'ailleurs clairement cette date 25-9-1949

Décédé en août 1957 à Toulouse, Auguste Le Quintrec repose dans le tombeau de la famille Bonnel-Vigneaux, au fond du petit cimetière des Cabannes (Ariège) entre Tarascon-sur-Ariège et Ax-les-Thermes, au bord de la RN 20 qui conduit jusqu'en Andorre.

Jo Caro, Renouveau, n° 155, mars 1991

LESAGE Alain



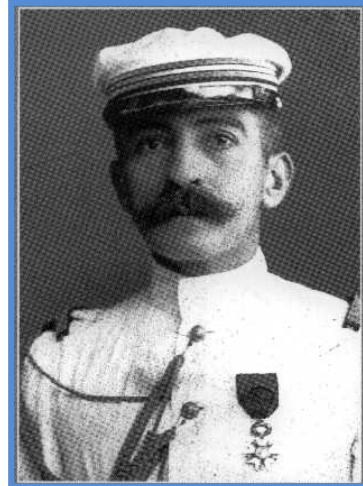
Alain Lesage (Sarzeau, 1668 – Boulogne-sur-mer, 1747)

Né à Sarzeau en 1668, Alain-René Lesage doit ses premiers succès au théâtre avec « Crispin, rival de son maître » en 1707. Il fournit de nombreuses pièces au théâtre de la foire de Saint-Germain-des-Prés dont un chef-d'œuvre « *Turcaret ou le Financier* » fut représenté par les Comédiens Français sur l'ordre de la Cour en 1709.

Il s'assure aussi une gloire de romancier avec « *Le Diable boiteux* » (1707) qui présente un tableau très malicieux des mœurs parisiennes sous une couleur espagnole tirée d'une satire de Luis Velez de Guevara, « El Diablo cojuelo » : c'est l'histoire d'un écolier qui ouvre la bouteille dans laquelle le diable Asmodée est emprisonné. En récompense de cette libération, il reçoit le don de voir, à travers toits et murs, ce que font les Parisiens quand ils croient qu'on ne les voit pas.

Son succès l'encourage à persévérer dans ce style qui lui vaudra de nouveaux succès et il s'éteindra à Boulogne-sur-mer en 1747.

Renouveau, n° 153, janvier 1991



Pierre Loti (Julien Viaud) Rochefort, 1850 – Hendaye, 1923

Jean-Théodore Viaud est secrétaire de mairie à Rochefort. Son fils, Julien, naît en 1850, reçoit l'enseignement de professeurs particuliers qu'il déteste. De famille protestante, il grandit en écoutant chaque soir la Bible et rêve de devenir missionnaire. Il en gardera le goût des voyages. Son frère, Yves, médecin de marine à Tahiti, lui décrit les beautés de « l'île délicieuse ». Son adolescence est vécue dans le drame. C'est la mort de son frère dont il apprend que le corps a été immergé dans l'Océan Indien, puis la mise en prison pour trois jours de son père accusé du vol d'une très grosse somme à la mairie.

Julien entre à l'Ecole Navale puis à l'Ecole d'Application. La guerre de 1870 intervient. Il embarque et part en campagne. En janvier 1872, il fait escale à Tahiti. Les servantes de la reine Pomaré lui donnent le surnom de « Loti » - petite fleur tropicale – qu'il gardera pour signer ses livres.

Stagiaire au bataillon de Joinville, maladif, complexé par sa petite taille, il pratique avec beaucoup de volonté diverses activités sportives pour conserver la jeunesse, « cette jeunesse et l'amour, écrira-t-il, les seules choses qui valent la peine que l'on vive »

Sorti du bataillon de Joinville, il embarque pour Toulon où il se lie d'amitié avec les clowns d'un cirque de passage, y montre ses talents d'acrobate. C'est la période d'exubérance.

C'est véritablement en 1877 qu'il commence à écrire. Ayant découvert Constantinople et ses mosquées, habitué à regarder, il éprouve le besoin d'écrire ce qu'il voit. Son premier roman « *Aziyadé* » (1879), évoque le souvenir d'une femme de harem rencontrée là-bas, de même que le suivant « *Le mariage de Loti* » (1880) qui connaît un grand succès, reprend les notes qu'il a prises à Tahiti.

Il mène de front ses activités d'officier de marine et celle d'écrivain voyageur. Sa carrière l'emmène en Afrique, en Indochine, en Chine, au Japon, en Océanie. De ses talents de reporter, il fait, dans ses romans, découvrir les pays qu'il visite. Chaque année, pendant vingt ans, un roman nouveau sort d'édition.

C'est en 1886 que sort son plus grand succès « *Pêcheur d'Islande* ». A Paimpol, la jeune Gaud Mével attend le retour de Yann Goas parti pêcher la morue dans les eaux placées de l'Islande. Ils se marient. Six jours après, rien ne peut empêcher Yann de repartir....Englouti par la mer, il ne reviendra pas.

Loti nous emporte dans un monde de rêve, mélancolique et plein d'émotions. La mer est un personnage à part entière, vivante, déchaînée, rivale et jalouse au point de reprendre la marin à sa jeune mariée. La mort y est présente, à la guerre, à la mer. Il évoque par les chapelles, les calvaires, les tombes et aussi les images, les pressentiments. La vie des pêcheurs y est dépeinte dans sa réalité quotidienne, les tâches pénibles dans le froid, les salaires misérables, le travail d'équipe...

« *Madame Chrysanthème* » (1887), c'est Nagasaki et le Japon qui inspirera quelques années plus tard Giacomo Puccini qui en fera l'un de ses chefs d'œuvre , l'opéra « *Madame Butterfly* ».

La qualité des œuvres de Pierre Loti le fait élire à l'Académie Française. Mais, cas unique, l'académicien s'efface devant l'officier. Nullement grisé par l'éclat de sa nomination, il demeure l'officier respectueux de sa hiérarchie, conscient de ses responsabilités et de ses devoirs.

Une décision ministérielle tendant à rajeunir les cadres subalternes le met à la retraite en avril 1898. Il aurait pu alors se consacrer à ses livres, mais s'estimant avant tout officier de marine, il se pourvoit en Conseil d'Etat et est réintégré comme capitaine de frégate le 31 mars 1899.

Les voyages le conduisent à nouveau en Chine, en Indochine et en Extrême-Orient. Atteint de la dysenterie, il doit rentrer en métropole pour « des soins longs et dispendieux ».

A l'issue de son congé, il prend le commandement de l'avis « Vautour » à Constantinople. Le hasard le fait y rencontrer l'enseigne de vaisseau Bargone, célèbre sous son nom d'écrivain de Claude Farrère, qui sera lui aussi académicien.

Au moment de la déclaration de guerre de 1914, Loti a Soixante-quatre ans et vient d'être élevé à la distinction de grand chevalier de Légion d'Honneur. Affecté au port de Rochefort, il demande au ministre de reprendre du service dans un poste plus exposé. Il obtient des missions qui lui vaudront d'être cité à l'ordre de l'Armée.

La guerre terminée, il se retire à Hendaye, revenant souvent à Rochefort dans le logis familial transformé en un palais de souvenirs qui étonne et émerveille le visiteur d'aujourd'hui.

C'est à Hendaye qu'il meurt le 20 juin 1923. Ramené à Rochefort, il est enterré à Saint-Pierre-d'Oléron au cours d'obsèques nationales.

Loti, qui fut en grand écrivain fit aussi grand honneur à la Marine.

Jo Caro, Renouveau, n°208, février 1997

MALRAUX André



André MALRAUX (Paris, 1901 - Créteil, 1976)

Après ses études archéologiques, André Malraux part en Asie, d'où il rapporte sa première oeuvre: "*La Tentation de l'Occident*" (1926). A son retour en France, il publie "*Les Conquérants*" (1928) où son héros, Garine, fait la révolution. La "*Condition humaine*" où il évoque le mouvement révolutionnaire de Chang-Haï de 1927 lui vaut le prix Goncourt en 1933. En 1937, il publie "*L'Espoir*" qui nous transporte dans un autre climat révolutionnaire, celui de la guerre civile d'Espagne à laquelle il participe.

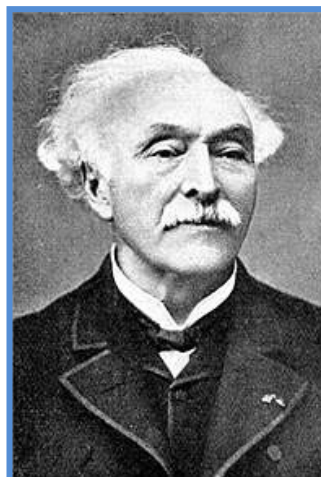
En 1940, il est combattant volontaire dans les chars. Blessé, prisonnier, il s'évade et entre dans la Résistance en Corrèze. Il commande en 1944 la brigade Alsace-Lorraine.

Commence, après la guerre, sa carrière politique derrière le Général de Gaulle. Il devient Secrétaire Général du Rassemblement du Peuple Français (R.P.F.) en 1947. Salle Pleyel, le 5 mai 1948, il lance son "*Appel aux intellectuels*". Ministre des Affaires culturelles (1959-1969), il articule l'histoire et la littérature, le vécu et l'imaginaire, publie en 1967, ses "*Anti-mémoires*" où il parle avec Mao-Tse-Toung et Nehru, avec Picasso, avec de Gaulle, avec lui-même.

Son oeuvre, réaliste, lyrique, interroge l'être humain sur sa "part d'éternité", car la civilisation se sait périssable et ne parvient pas à définir ce qu'est vraiment l'homme. "Une vie ne vaut rien, mais rien ne vaut une vie", paradoxe de la "Condition humaine".

Renouveau, n° 170, décembre 1992

MASSE Victor



Victor Massé (Lorient, 1822 – Paris, 1884)

-
A l'angle de la rue qui porte actuellement son nom et l'actuelle place Alsace-Lorraine à Lorient, Victor Massé vit le jour le 7 mars 1822 dans une maison pauvre, au fond d'une cour emplies de ferraille. Fils d'un ouvrier cloutier à l'arsenal, il suivit tout jeune à Paris sa mère devenue veuve. Il entra au Conservatoire et obtint à 22 ans le Grand Prix de Rome.

Il rencontra Auguste Brizeux, cet autre Lorientais né rue Poissonnière et mit ses poèmes en musique. Il se rendit célèbre en composant la musique des "*Noces de Jeannette*" en 1853, mais son plus beau succès fut "*Paul et Virginie*" de Bernardin de Saint-Pierre, l'histoire de ces deux enfants de l'île Maurice, épris d'une innocente amitié devenue en grandissant un grand amour mûri par la séparation, Virginie étant venue vivre quelques temps en France. A son retour dans son île natale, elle périt dans le naufrage du Saint-Géran, sous les yeux de Paul qui, malgré ses efforts héroïques, ne parvint pas à la sauver et meurt de chagrin.

Victor Massé est mort à Paris le 5 juillet 1884.

novembre 1990

Renouveau, n° 151,

MENDES-France Pierre



Pierre Mendès- France (Paris 1907 – 1982)

De racine juive, Pierre Mendès-France est né à Paris, le 11 janvier 1907, d'un père commerçant dans le textile. Il suit ses études au lycée Louis Le Grand où il obtient le baccalauréat en 1922. Il entre en 1923 à l'école des sciences politiques de la rue Saint-Guillaume. « Elève brillant, très intelligent, esprit original déjà mûri, grande capacité à la parole ».

En 1924, il adhère dans le sillage d'Edouard Herriot au parti radical, devient à 19 ans le plus jeune avocat de France et est installé à Louviers en 1929. Elu à 25 ans plus jeune député de France, il défend les petits paysans avec talent et fermeté.

Marié en décembre 1923 (il aura deux fils, Bernard en 1934 et Michel en 1935), il est élu maire de Louviers en 1935 et conseiller général de l'Eure, poste qu'il affectionne plus que de siéger à la Chambre. Réélu député en 1936 où ses amis prennent le pouvoir au front populaire derrière Léon Blum, il soutient ce gouvernement mais sans concession, n'hésitant pas à marquer son désaccord dans les domaines de la politique budgétaire et de la guerre civile espagnole. Il est sous-secrétaire d'Etat aux finances dans le deuxième gouvernement Léon Blum en 1938.

Homme de caractère, patriote et militant de gauche, il traduit en actes ses positions, assume ses responsabilités par le risque et l'exemple là où il faut se battre contre l'agression, le racisme et la barbarie au cours de la guerre 39-45, aux côtés des aviateurs dont il se sent si proche. Il est affecté au Liban. Il y obtient son brevet d'observateur et est détaché à l'école des observateurs de Bordeaux pour parfaire son entraînement et rejoint le Maroc où est transférée son unité. Inculpé de désertion, il est condamné à six ans de prison et s'évade, réside en 1941 et 1942 dans le Dauphiné et la Savoie, avant de rejoindre Londres.

De Gaulle lui propose de faire partie de l'Assemblée Consultative qu'il a convoquée à Alger et le place aux finances.

De retour à Paris en 1944, il glisse aux affaires économiques, impose un plan de rigueur malgré un René Pléven plus dirigiste et, incompris, démissionne le 5 avril 1945. De Gaulle qui connaît ses compétences l'envoie représenter la France aux Etats-Unis où sont son épouse et ses enfants.

La France de l'après-guerre est en crise. Les oppositions politiques l'inquiètent. Citoyen français et économiste, il condamne avec vigueur la ruineuse opération indochinoise. Le 3 juin 1953, appelé par le président Vincent Auriol, il monte au « perchoir » du chef du gouvernement d'où son discours est très applaudi.

Investi à une forte majorité en juin 1954, il forme un gouvernement dont l'une des tâches sera d'en finir avec la guerre d'Indochine. L'accord de cessez-le-feu intervient le 21 juillet à Genève, puis, la reconnaissance de l'autonomie de la Tunisie le 30 juillet.

Il s'attelle alors au redressement de l'économie française. Devenu « l'homme le plus populaire du pays » (Le Monde), désireux d'élargir les bases de son gouvernement, il subit l'influence des rancunes accumulées par ses opposants contre « sa politique à l'origine de la ruine et des malheurs de ma patrie » (Tixier-Vignancourt).

En Algérie, le climat se détériore. C.R.S. et parachutistes sont envoyés à Oran, Alger et Constantine. En visite aux Etats-Unis (en passant par le Québec), il mène bataille pour résoudre le problème européen en accord avec Londres et sans rompre avec Moscou., mais n'obtient la victoire que péniblement et non sans amertume.

Reconversion de l'économie française et ouverture vers l'Est, tâches jugées trop audacieuses, le voilà en janvier 1955 à bout de souffle. Ses ennemis s'obstinent à le démolir, sa majorité s'effiloche et c'est de l'intérieur même de son parti que lui viendront les coups les plus durs, alors que dans le même temps il est reconnu en Italie où le pape Pie XII lui réserve un accueil très favorable et en Allemagne pour la cordialité de son entretien avec Adenauer, comme un interlocuteur prestigieux. Le 5 février, son gouvernement est renversé par 319 voix contre 273 et 22 abstentions.

Son successeur Edgar Faure, est lui même renversé par la Chambre. Aux élections anticipées qui s'ensuivent, le front populaire, une coalition de gauche, se choisit Pierre Mendès-France comme chef de file. Le scrutin intervient le 2 janvier 1956. Il est écarté de la présidence par René Coty qui lui préfère Guy Mollet à son avis plus rassembleur et il ne peut

qu'accepter un ministère d'Etat, plus honorifique que responsable, tout en faisant clairement entendre ce qu'il pense du procédé. Membre d'un gouvernement dont il conteste la politique algérienne, il remet sa démission le 25 mai 1956.

Désormais libre de ses mouvements, il prône le dialogue « même si c'est difficile » pour éviter à l'Algérie la « solution indochinoise ». Dans le même temps surviennent la nationalisation de la Compagnie du canal de Suez par le colonel Nasser, l'opération des chars et de l'artillerie soviétique contre le peuple de Budapest et le traité de Rome instituant le marché commun européen. La fermeté de ses positions lui valent des manifestations de haine, politique pour les uns, raciale pour les autres.

Le conflit algérien s'étend. Une grave crise gouvernementale éclate. De Gaulle est rappelé à la présidence du Conseil puis élu président de la 5^{ème} République. Dans cette période trouble, Pierre Mendès-France, opposé à De Gaulle perd son mandat de député au profit du gaulliste Montagne et se démet de ses fonctions de maire de Louviers et de conseiller général de l'Eure. Redevenu simple citoyen, il adhère au PSA (parti socialiste autonome) en 1959. Malgré ses échecs en Normandie, il conserve tout son crédit au plan national. Pressenti pour être candidat à l'élection du président de la République en 1965, il refuse et c'est François Mitterrand qui mettra De Gaulle en ballottage en dépit de tous les pronostics. Aux élections de mars 1967, proposé dans l'Eure, à Brive ou dans le 3^{ème} arrondissement de Paris, il préfère Grenoble pour la jeunesse de son électorat, et au 2^{ème} tour devient député de l'Isère.

Quand se manifeste l'effervescence de mai 1968. Pierre Mendès-France apparaît comme l'homme de la situation. Le régime s'effondre dans le fracas. A l'écoute des étudiants, PMF est au centre du débat, il est présent au grand rassemblement de Charléty. Le 30 mai, De Gaulle dissout l'Assemblée. A Grenoble où le climat étudiant est moins violent, plus mesuré qu'à Paris, l'électorat est plus porté à la paix sociale qu'à l'insurrection. PMF y paie son implication au « carnaval de Charléty » et échoue de 132 voix face au gaulliste Jeanneney.

A la démission de De Gaulle en, avril 1969, il fait à nouveau l'objet de nombreuses sollicitations pour l'élection présidentielle. Il fait campagne aux côtés de Gaston Deferre et subit là avec lui son pire échec.

Victime d'un malaise cardiaque en septembre 1972, (son deuxième), il refuse de se présenter à Grenoble aux élections de mars 1973, de même que l'année suivante à la présidentielle suite au brusque décès de Georges Pompidou, et soutient Mitterrand. Il consacre ses dernières années à la recherche de la paix au Proche-Orient, soutient à nouveau François Mitterrand en 1981 et meurt à Paris le 18 octobre 1982.

MICHEL Louise



Louise MICHEL (Vroncourt-la-Côte, Haute-Marne, 1830 - Marseille, 1905)

Louise MICHEL est de ces femmes qui ont marqué une période de notre histoire. S'insurgeant contre les souffrances et les injustices, elle se forgea une âme de révolutionnaire. Exaltée, vibrante, assoiffée d'absolu, d'idéal, elle fut de toutes les audaces, sans jamais faiblir. C'est une grande figure de la "Commune de Paris".

Elle est fille naturelle de Marianne MICHEL, servante dans un château délabré de Haute-Marne. Gamine, pleine de vie, elle galope dans les bois, grimpe aux arbres comme les garçons. A la fois sauvage et libre petite fille, elle acquiert de l'éducation que lui donnent les châtelains, le goût de la justice et de la générosité. A Victor HUGO, son maître, elle écrit "Hugo, je vous aime ! J'ai bien le droit de vous le dire, moi qui me suis donnée à Dieu pour toujours !".

Elle devient institutrice. Ses élèves l'adorent. Elle adopte des méthodes pédagogiques modernes; elle fait jouer du théâtre en classe, organise ce qu'on appelle aujourd'hui des "classes de nature", pour éveiller ses élèves aux plantes, aux animaux.

Elle s'engage farouchement contre la toute-puissance de Napoléon III, proclamé en 1852. Le désastre de Sedan où l'armée française est écrasée par les Prussiens (1870) marque la chute de l'empire et la proclamation de la République. Le peuple de Paris, affamé, se nourrit de chiens et de rats pendant que bourgeois et parvenus étalent un luxe tapageur. La Révolution éclate, le gouvernement révolutionnaire de la "Commune de Paris" est constitué.

Louise MICHEL a 40 ans. Elle se donne à fond, devient soldat, revêt l'uniforme et se bat sans pratiquement jamais se reposer jusqu'au cimetière Montmartre, dernier repli des défenseurs de la "Commune".

Prisonnière dans des conditions atroces, elle sera jugée le 16 décembre 1871. Son procès a un immense retentissement dans toute la France. Tous les journaux la mettent en première page. Victor HUGO, ébloui par sa "majesté farouche" écrit qu'il a vu "resplendir l'ange à travers la méduse".

Exilée avec les déportés de la Commune en Nouvelle-Calédonie, elle vogue sur la mer, elle qui en a toujours rêvé. Curieuse, audacieuse, dans des conditions de vie extrêmement difficiles, son amour de la nature la conduit à faire oeuvre de botaniste et de zoologiste. Elle aime, les soirs de tempête, sortir de sa case et marcher dans la nuit, exaltée par la terrible beauté de la nature.

Amnistiée en 1880, elle est accueillie en France par une foule en délire. Jusqu'à la fin de sa vie, elle prêchera la révolution, soulèvera acclamations et injures, recevra des marques de vénération, des bouquets de fleurs, mais aussi des projectiles et même deux balles dans la tête. Rien n'entamera sa détermination.

C'est dans la misère, au cours d'une de ses tournées de conférences qu'elle mourra à Marseille en 1905. Elle avait 75 ans.

MOËLLO Julien



- **Julien MOELLO**, cultivateur à KERIGEARD, dans la ferme que tiennent aujourd'hui ses enfants, M. et Mme Joseph RICHARD, se retira au bourg à l'angle de la rue qui porte aujourd'hui son nom et de la rue Joliot-Curie.

Il fut maire de QUEVEN de 1904 à 1940. C'était le grand-père du champion olympique quévenois Eric RICHARD.

Dans son livre « Les Quévenois à la croisée des chemins, 1850-1938 » pages 290 à 314, le Comité historique de Quéven permet de faire plus ample connaissance avec Julien MOELLO).

Renouveau, n° 145, février 1990



Florentine MONIER (Madeleine Desroseaux) Rennes, 1874 – Lorient, 1939

Née à Rennes, le 9 septembre 1874, elle s'adonne de bonne heure à la poésie et épouse, très jeune encore, André DEGOUL (Lorient, 1870 – Luçon, 1946), professeur de mathématiques à Lorient, également poète, et barde (Ren an Saïd). Avec lui, elle fait paraître durant vingt ans (1895-1915) **Le Clocher Breton**, revue littéraire bilingue à l'origine du mouvement culturel breton. Elle tient avec son mari un salon fréquenté par les intellectuels bretons. Sa maison de Kerizel, 95, rue de la Belle Fontaine à Lorient était toujours ouverte aux amis, aux écrivains et aux artistes et particulièrement aux jeunes : Frédéric Le Guyader, Jean-Pierre Calloc'h, Loeiz Herrieu et bien d'autres. Elle est reconnue comme une femme d'une grande beauté, régnant avec aisance et distinction sur l'élite intellectuelle de l'époque.

Le Clocher Breton obtint le patronage de Pierre Loti, l'écrivain breton à la mode. Y parurent d'intéressantes études : *"la poésie des races celtiques"* d'Ernest Ronan, (1901) *"Essai sur le mouvement breton"* de Paul Caillaud et Loeiz Herrieu (1903), *"Essai sur l'histoire de la Bretagne"* de Léon Le Berre (1908), *"Les noms de lieux du pays de Vannes"* de Pol Broise (1914)

En grandes difficultés en 1914 du fait du départ au front de ses collaborateurs, **Le Clocher Breton** disparaît en août 1915 avec son n° 242.

Ce n'est que quinze ans plus tard en 1930 que le talent de Madeleine Desroseaux, sous le pseudonyme de Florentine Monier, se manifeste en toute liberté :

- Premier Prix au concours poétique des Jeux Floraux de France pour son ode *"La chanson du chêne"*, interprétée à l'Odéon le 30 mai 1930.
- Prix Archon Lapérousse de l'Académie Française pour son recueil de contes poétiques : *"Les Heures Bretonnes"*, en 1931.
- Recueil de nouvelles en prose *"Du soleil sur la lande"*, en 1932.
- Un roman, *"Félix, clerc de notaire"*, en 1935.
- Un livre d'impressions *"La Bretagne inconnue"*, en 1938 où l'on retrouve entre autres l'île de Sein, Houat, Hoédic, les montagnes enchantées, les pardons pittoresques : la troménie de Locronan, les pardons des chevaux, le pardon de Sainte Efflam.

Entrée à **la Revue des deux Mondes**, elle y publie une chronique provinciale où l'on remarque particulièrement *"En terre bretonne, les montagnes enchantées"* (1937), une Bretagne secrète entre Rostrenen et Crozon.

Parmi ses œuvres, une comédie en un acte *"La bonne Auberge"* fut représentée à Lorient le 21 février 1900. Son roman *"Le Château de la Pluie"* resta inachevé. Elle n'en termina que la première partie le 27 mars 1939. Elle a aussi écrit un livre de cuisine bretonne *"Les bons Plats de la Table ronde"*

Florentine Monier s'éteignit le 3 mai 1939. Elle est inhumée au cimetière du Carnel dans un emplacement offert par la municipalité de Lorient.

En allant de Quéven à Kerdual, la rue Florentine Monier se trouve à gauche juste avant l'auberge de Kergavalan.. Elle conduit au lotissement qui prend le nom de Gabrielle d'Arvor.

MOULIN Jean



Jean MOULIN (Béziers, 1899 – Saint-Quentin, 1943)

Jean Moulin naquit le 21 juin 1899 à Béziers où son père était professeur d'histoire.

A dix-huit ans, après ses classiques, il entame des études de droit mais à l'Armistice du 11 Novembre 1918, il se trouve comme sergent sur le front d'Alsace. La guerre finie, il entre dans l'administration et devient en 1929, à 30 ans, le plus jeune sous-préfet de France à Albertville. En 1930, il arrive à Châteaulin où il reste jusqu'en 1933. En juin 1940, préfet de Chartres, durant l'avance allemande, il refuse de signer aux occupants un document qui accable les troupes venues d'Afrique Noire. Torturé, mis en prison, il tente de se suicider en se tranchant la gorge avec les vitres brisées de sa prison. Il est sauvé et porte toujours, pour cacher sa blessure un foulard noir. Entré dans la Résistance, il sera Max, Rex, Régis, Caporal Mercier. En Angleterre où il va rejoindre le Général de Gaulle, il se voit confier la mission de revenir sur le Continent pour y organiser la Résistance. Il est parachuté le 1er Janvier 1942, près de Marseille. Le 22 octobre le Général le nomme Président du Mouvement de Coordination des Forces de la Résistance.

C'est le 21 juin 1943, lors d'une réunion à Caluire, près de Lyon, qu'il est trahi, livré à l'ennemi, torturé et d'après les documents allemands, il serait mort le 8 juillet 1943, en gare de Metz, il avait 44 ans.

Ses cendres ont été transférées au Panthéon, saluées par le discours pathétique d'André Malraux: « Entre ici Jean Moulin...

Renouveau, n° 160, novembre 1991

MUSSET Alfred de



Alfred de Musset (Paris, 1810 – 1857)

Le père d'Alfred de MUSSET, Victor, était un grand admirateur de Jean-Jacques ROUSSEAU. Ecrivain sous le nom de MUSSET-PATHAY, il publia une *"Histoire de la vie et de l'oeuvre de Jean-Jacques Rousseau"* »

Son fils aîné, Paul, né en 1804, fut aussi écrivain. Pour défendre son frère Alfred des propos tenus par George SAND dans *"Elle et Lui"* après leur rupture, il écrivit *"Lui et Elle"* en 1859.

Alfred, le cadet, n'a pas vingt ans quand paraissent ses premières oeuvres, *"Contes d'Espagne et d'Italie"* (1830). Ses essais au théâtre ne sont pas probants. Il écrit alors des pièces destinées à la lecture dans le recueil *"Un spectacle dans un fauteuil"* où l'on trouve entre autres, *'A quoi rêvent les jeunes filles'*

Sa liaison, brève et orageuse, avec George SAND marque le ton de son oeuvre particulièrement prolifique dans les années 30. Sont de cette période, *"Les caprices de Marianne"* où Coelio, le timide, et Octave, le débauché, incarnent deux aspects de la personnalité de MUSSET - *"On ne badine pas avec l'amour"* où Perdican, le prétendant est victime de sa fourberie - *"Fantasio"* - *"Lorenzaccio"* - *"Il ne faut jurer de rien"* où Valentin se trouve pris au piège de l'amour, etc... en tout un nombre considérable de succès qui composent la grande période de MUSSET qui n'a pas encore trente ans.

C'est aussi de cette période (1836) qu'est son roman, *"Confession d'un enfant du siècle"*; une autobiographie faisant allusion à sa liaison et sa rupture avec George SAND.

On ne retrouve plus ensuite dans ses oeuvres, toujours très variées, la géniale facilité de ses vingt ans. Il publie des pièces, comme *"Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée"* (1845), un proverbe en prose où un comte et une marquise dialoguent en essayant de se dissimuler un amour mutuel - des pièces comme *"Mimi Pinson"* (1845), cette petite vendeuse au coeur généreux, - des fantaisies poétiques comme *"Sur trois marches de marbre rose"* (1849).

Toute l'oeuvre de MUSSET qui n'avait à sa mort que quarante-sept ans marque les contradictions de sa personnalité. Tendre et cynique, lucide et passionné, il fut le poète de la douleur et des grandes passions et aussi celui de la fantaisie légère.

MUSSET est entré à l'Académie Française en 1852 et est mort à Paris en 1857.

NERUDA Pablo



Pablo NERUDA (Parral, 1904 - 1973)

Neftali Ricardo REYES, né à Parral dans la province chilienne de Linares en 1904, choisit comme pseudonyme le nom du poète tchèque Jan Neruda qu'il admire.

Diplomate, envoyé en Extrême-Orient puis en Espagne, la guerre civile de son pays le fait basculer dans l'engagement politique et il consacre son oeuvre poétique à la terre chilienne et à la révolte contre toutes les formes d'oppression.

Nommé ambassadeur à Paris par son ami le président Allende, il se retire, à sa demande, sur la côte du Pacifique en 1972 et meurt quelques jours après le coup d'état de juin 1973.

Pablo Neruda obtint le prix Nobel de littérature en 1971.

Renouveau, n° 169, novembre 1992

PAGNOL Marcel



Marcel PAGNOL (Aubagne, 1895 - Paris, 1974)

Fils d'instituteur, Marcel PAGNOL naît à Aubagne, près de Marseille, le 28 février 1895. En 1906, il entre au lycée de Marseille pour y suivre ses études secondaires. Déjà, il y écrit des poèmes pour la revue "Massilia". En 1913, il entre à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence, fonde une revue littéraire. Dès 1915, licencié d'anglais, il est nommé professeur au collège de Tarascon, puis à Pamiers-en-Ariège, à Aix-en-Provence, puis au lycée Saint-Charles de Marseille. Il passe ses loisirs à écrire des pièces de théâtre qui sont jouées par des troupes locales. Nommé à Paris, en 1922, au lycée Condorcet, il constate avec surprise que ses pièces sont très prisées dans la capitale. Aussi abandonne-t-il l'enseignement en 1927 au profit de l'écriture.

En 1928, aux "Variétés", est donné sa première pièce : *"Topaze"*. Il y met en scène un modeste professeur, congédié de l'institution où il exerce, qui se laisse entraîner dans de louches combinaisons. Le succès est immense. Vient en 1929, *"Marius"* au "Théâtre de Paris". Cette fois, le succès est phénoménal. Déjà, ses acteurs fétiches sont là : Orane DEMAZIS, sa compagne d'alors, Pierre FRESNAY, CHARPIN, MAUPI et évidemment le Toulousain Jules RAIMU.

Plein de curiosité vis-à-vis du cinéma parlant, il s'y intéresse dès 1930. C'est, dit-il, du "théâtre en conserve" qui permet une très large diffusion. Dès lors, ses pièces filmées gardent toute leur fraîcheur grâce au talent des interprètes qu'il a eu le mérite de découvrir: Raimu, Fernandel, Charpin... qui donnent "avé l'accent" un ton régionaliste et savoureux à des œuvres dont il écrit le scénario et le dialogue et qui remportent dès le départ un véritable triomphe. Et pourtant, PAGNOL n'a rien à voir avec les techniques du cinéma qui, par la magie des studios, réalisent de véritables prouesses.

Chez lui, tout est "nature". On éprouve autant de plaisir à lire les textes ou à écouter les dialogues qu'à voir les images du film. Dès 1931,

"Marius", d'Alexandre KORDA et *"Fanny"* (1932) seront un véritable florilège des débuts du cinéma parlant.

Suivront *"Topaze"* (1933) avec un FERNANDEL éblouissant et *"César"* (1936), le troisième volet de la trilogie marseillaise. Autant de vérité dans le pittoresque, les tics, les coutumes, les langages y sont un véritable délice. Et on apprécie toujours autant *"La Femme du Boulanger"* (1939) tiré du livre de Jean GIONO, *"La Fille du Puisatier"* (1940) ou *"Les lettres de mon Moulin"* (1954). La mise en scène en est rudimentaire, mais le dialogue et le talent des auteurs donnent toute leur valeur. Le cinéma de PAGNOL est un reflet tout simple de la vie méridionale, un humanisme écologique qui culmine dans *"Manon des Sources"* (1952), vaste fresque où s'exprime "la grandeur de la Méditerranée".

Son oeuvre est somme toute assez réduite, mais servie par les performances de quelques-uns de la "famille Pagnol": Raimu, Fernandel, Charpin, Rellys, Delmont, Orane Demazis, qui ont fortement contribué à sa popularité. Rien d'étonnant à ce que *"Jean de Florette"* et *"Manon des Sources"* ou *"Le Château de ma Mère"* et *"La Gloire de mon Père"* ait remporté plus tard à la télévision le succès que l'on sait.

Marcel PAGNOL est rentré à l'Académie Française en 1946. Son épouse, l'actrice Jacqueline BOUVIER a joué sous le nom de Jacqueline PAGNOL dans plusieurs de ses films.

JO CARO, *Renouveau*, n°218, mars 1998

PAPIN Denis



Denis PAPIN (Chitenay, 1647 – Londres, 1714)

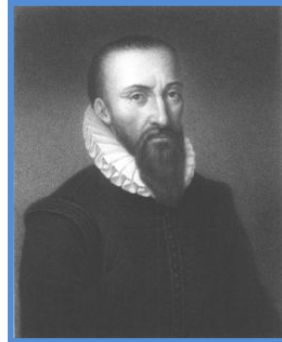
Né à CHITENAY, près de BLOIS en 1647, *Denis PAPIN* est célèbre par ses inventions sur l'utilisation de la pression de la vapeur de l'eau portée à haute température. Avec son autocuiseur ou "**marmite de PAPIN**", il inventa la soupape de sécurité.

Il découvrit en 1687, le principe de la machine à vapeur à piston, construisit en 1707 le premier bateau à vapeur...

Oublié il mourut dans la misère, à LONDRES, en 1714.

Renouveau, n° 149, juin 1990

PARE Ambroise



Ambroise Paré (Bourg-Hersant, 1509 – Paris 1590)

Né à BOURG-HERSENT près de Lavai en 1509, Ambroise Paré a été nommé le **père de la chirurgie moderne**.

Chirurgien du roi Henri II, puis de François II, Charles IX et Henri III, Ambroise Paré innova dans le traitement des plaies et fractures, substituant la ligature des artères à la cautérisation au fer rouge après l'amputation d'un membre.

Il mourut à Paris en 1590.

Renouveau, n°145, février 1990

PASCAL Blaise



Blaise PASCAL (Clermont-Ferrand, 1623 - Paris, 1662)

Blaise PASCAL naît le 19 juin 1623 à Clermont-Ferrand. Son père, Etienne, est président de la Cour des aides qui jugeait des affaires concernant les impôts. Sa mère Antoinette BEGON décède en 1626 peu après la naissance de sa sœur Jacqueline.

Fort savant en mathématiques, mécanique et musique, Etienne PASCAL quitte sa charge en 1631 et s'installe à Paris, s'occupant seul de l'éducation de Blaise. Il le forme d'abord aux lettres et développe en lui l'esprit de synthèse. Cette pédagogie éveille l'esprit du jeune Blaise qui, très tôt, se mêle aux savants. Dès l'âge de douze ans, naît en lui sa vocation pour la géométrie à la lecture des « *Eléments* » d'Euclide.

En 1639, Etienne PASCAL reçoit une mission de contrôle fiscal en Normandie. La famille s'installe à Rouen et subit l'influence rigoriste et laxiste du jansénisme qui prône la prédestination de certains êtres à la grâce et son refus à d'autres, en opposition au jésuitisme qui insiste sur la nécessité de l'effort et de l'action apostolique.

C'est à Rouen que les expériences physiques de Blaise PASCAL le conduisent à découvrir l'existence du vide et la pression atmosphérique, confirmées de façon décisive en 1648 par l'expérience du Puy de Dôme qu'il fit exécuter par son beau-frère Florian PERIER. Complétant cette théorie, PASCAL formula le premier le principe de la presse hydraulique.

Adoptant les idées fondamentales du géomètre architecte Gérard DESARGNES, il les prolonge en démontrant son célèbre théorème dit "triangle de PASCAL". Pour lui, le hasard est scientifiquement explicable. Bien que remarquables, les vues de PASCAL sur la géométrie projective ne furent guère exploitées et leur portée ne fut pleinement reconnue qu'en 1822 par le général et mathématicien Jean Victor PONCELET.

Servi par un grand sens de la communication, PASCAL est aussi marqué par ses exigences de clarté. Dans les "*Provinciales*", il met tout son art à mettre les problèmes de théologie à la portée des gens du monde. Il y passe de l'ironie et la raillerie plaisante à la haute éloquence pour prendre la défense de la morale chrétienne et des innocents persécutés. La ferveur de sa foi touche particulièrement sa sœur Jacqueline, de deux ans sa cadette, qui entre en religion après la mort de leur père en 1651. PASCAL vit alors une période mondaine où il cherche sa voie du côté des sciences et de la société. Comme il le confie à sa sœur, il est à la fois attiré par tout ce qui peut lui faire aimer le monde et tenaillé par le reproche que lui fait sa conscience, mais n'éprouve plus aucun attrait du côté de Dieu.

Il connaît le 23 novembre 1654 une nuit d'extase. Il entre alors à Port-Royal, dans la vallée de Chevreuse, une abbaye qui est le foyer du jansénisme. Il y pratique l'ascétisme le plus rigoureux et y tient une place importante; il défend vigoureusement la doctrine janséniste. Pour lui, dans les "*Provinciales*", dix-huit lettres écrites en 1656 et 1657, Dieu veut sauver tous les hommes et accorde à Adam la grâce nécessaire pour faire à volonté le bien et le mal. Librement commis par l'homme, le péché originel blesse gravement sa nature, détournant son cœur de Dieu pour le soumettre à la concupiscence, désir du tout pour soi qui engendre en l'homme un penchant pour le mal auquel il cède infailliblement. Dieu choisit dans un monde digne de perdition des personnes auxquelles il accorde la grâce d'être attirées à faire le bien et à accomplir librement ses

commandements. Il s'en prend aux jésuites qu'il accuse de justifier trop aisément les pécheurs ignorants de leurs devoirs et de montrer une indulgence excessive en matière de mœurs.

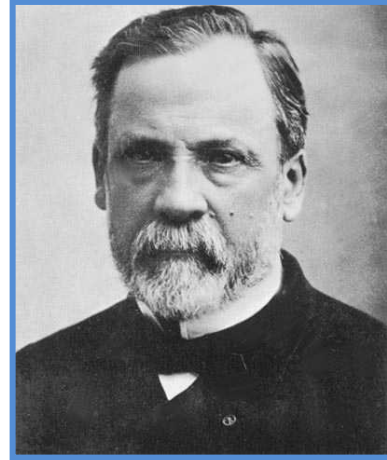
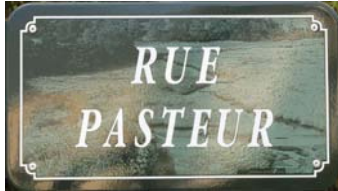
Les "**Provinciales**" connurent un vif succès. Bien que mises à l'index par Rome dès 1656, elles contribuèrent par la suite à faire condamner les abus de la casuistique accusée de favoriser le relâchement de la morale.

Fortement impressionné par la guérison subite de sa nièce Marguerite PERIER par l'attouchement de la **Sainte Epine**, en mars 1656, PASCAL mène une réflexion sur les miracles et se décide à écrire une "**apologie de la religion chrétienne**», dont il ne resta que des notes éparses à sa mort, le 19 août 1662, aux Incurables, après de dures souffrances, sans avoir achevé son ouvrage. Ce n'est que plus tard que ses amis de Port-Royal les publieront selon un choix et un ordre arbitraires, sous le titre de "**Pensées de Pascal**". Peu à peu, la recherche d'une restitution fidèle de son travail a permis une étude complète des "**Pensées**". Son principal objectif est de vaincre l'indifférence des incroyants qui ont perdu le souci de leur propre destin. S'inspirant du Don Juan de Molière, des Essais de Montaigne, des philosophes comme Descartes ou Epictète, il s'adresse à un libertin et tend à éveiller en lui l'inquiétude en montrant la misère de l'homme sans Dieu. Abîmé de grandeur et de bassesse, ni ange ni bête, l'homme ne s'épanouit que dans la religion chrétienne. La complexité du christianisme répond à la complexité humaine dans ses contradictions (bien et mal, fini et infini, grandeur et misère, sainteté et science, orgueil et renonciation, etc.) Pour PASCAL s'appuyant sur les réalités historiques, les prophéties de l'Ancien Testament sont accomplies dans le Nouveau, le Christ remplit toutes les conditions requises par les prophètes. Seul le Christ explique la Création.

L'œuvre scientifique de PASCAL n'a pas l'étendue de celle de Galilée ou de Descartes, il n'a traité qu'un nombre limité de sujets, mais ses travaux, notamment sur la mécanique, étaient d'une grande portée. Outre cela, c'est surtout son expérience religieuse et la réflexion morale de ses "**Pensées**" qui lui ont donné sa place dans les grands débats philosophiques et spirituels, en dépassant les bornes des querelles religieuses de son temps.

Jo Caro, Renouveau, n° 231, Nov.1999

PASTEUR Louis



Louis Pasteur (Dole, 1822 – Marne-la-Coquette, 1895)

Louis **PASTEUR**, né à Dôle en 1822, passa à 25 ans son doctorat en physique et chimie. Ses études sur les maladies des vins, l'amènèrent à proposer, pour éviter leur altération de les chauffer à **550**• Ainsi naquit la "pasteurisation", largement appliquée aujourd'hui pour les bières, les cidres, les jus de fruit, le lait, etc...

En 1885, à la suite de ses recherches sur la rage avec le Docteur Roux (Renouveau du mois dernier), il arriva à obtenir un vaccin qui consacra sa gloire.

Grâce à Pasteur, la chimie et l'industrie des fermentations ont largement progressé. L'Institut Pasteur, fondé en 1888, a des filiales dans les principales villes de France et les grandes capitales étrangères où les membres de l'Institut continuent leurs recherches et assurent la protection de sérum et vaccins.

Louis Pasteur fut élu membre de l'Académie des Sciences en 1862 et de l'Académie Française en 1881.

Il mourut à Marnes-la-Coquette (Hauts-de-Seine) en 1895.

Renouveau, n° 143, décembre 1989

PHILIPPE Gérard



Gérard PHILIPPE (Petit-Juas, près de Cannes, 1922 - Paris, 1959)

Né le 4 décembre 1922, près de Cannes, Gérard PHILIPPE fait ses études chez les frères Marianistes du collège Stanislas de Cannes, puis à l'institut Montaigne de Vence et à l'école de droit de Nice. Il étudie l'art dramatique à Cannes et dès 1940, il participe à diverses représentations des troupes universitaires sur la Côte d'Azur. En 1941, il se produit sur les scènes du théâtre de Nice.

Parti pour Paris en 1943, il se révèle très vite au Conservatoire comme un élève particulièrement doué et est, à partir de 1951, la vedette incontestée du T.N.P., le Théâtre National Populaire. Parallèlement, sa carrière cinématographique commencée en 1943, est tout aussi brillante. Il s'essaye même à la production en tournant *"Les aventures de Till l'espiègle"* en 1956, mais c'est un échec. Parvenu au faîte de sa gloire, il est emporté à Paris par une cruelle maladie, le 25 novembre 1959. Il n'a encore que 36 ans. Il avait épousé en 1951, Nicole Fourcade qui prit dès ce moment le nom de Anne PHILIPPE. Elle retraça ses derniers moments dans *"Le temps d'un soupir"* en 1963.

Adolescent romantique, c'est d'abord au théâtre que Gérard PHILIPPE se fait connaître par son élégance, son charme et son sourire. Il débute au Casino de Nice dans une comédie d'André Roussin, *"Une grande fille toute simple"* puis monte à Paris où il joue le rôle de l'ange dans *"Sodome et Gomorrhe"* de Jean Giraudoux. Son premier rôle vedette, le *"Caligula"* d'Albert Camus sera son premier grand succès. En 1951, il entre au Théâtre National Populaire et c'est pour lui une série de triomphes, tant il s'identifie à ses personnages comme dans son rôle inoubliable de Rodrigue dans *"Le Cid"*.

Au cinéma, il débute officiellement en 1943 avec *"Les Petites du Quai aux fleurs"* aux côtés d'Odette Joyeux et Danièle Delorme. Il est au zénith des jeunes premiers avec son interprétation du prince Muichkine de

"*L'idiot*" de Georges Lampin d'après le roman de Dostoïevski. Il y vole la vedette à la grande Edwige Feuillère et à Dostoïevski lui-même. Il s'affermirait dans ses rôles de jeune Don Juan comme dans l'adolescent en révolte contre la morale bourgeoise qu'il joue dans "*Le Diable au Corps*" de Raymond Radiguet, (1947).

A tout juste 25 ans, il obtient le prix d'interprétation au festival de Bruxelles. On lui propose désormais des rôles sur mesure : Fabrice del Dongo dans "*La Chartreuse de Parme*" de Christian-Jaque d'après le roman de Stendhal (1948) ; Faust dans "*La Beauté du Diable*" de René Clair (1950) ; Julien Sorel dans "*Le Rouge et le Noir*" de Claude Autant-Lara (1954)... Il est plus remarquable encore dans "*Fanfan la Tulipe*" de Christian-Jaque (1952). C'est sa période éblouissante, teintée de poésie, de jeunesse auréolée d'enfance à l'état pur qui font de lui l'idole des midinettes. Moins apprécié peut-être du public, il est pourtant tout aussi remarquable dans des rôles plus ambigus. Il est dans "*La Ronde*" de Max Ophüls (1950) le lieutenant dépravé qui traîne son ennui et sa triste débauche ; il est le médecin déchu des "*Orgueilleux*" d'Yves Allégret (1953), l'étrange et fascinant "*Monsieur Ripoux*" de René Clément (1954), le peintre rougi par l'alcool de "*Montparnasse 19*" de Jacques Becker (1958) et encore l'Octave Mouret de "*Pot-Bouille*" de Julien Duvivier (1957) nageant avec aisance dans les eaux troubles de l'hypocrisie bourgeoise. Roger Vadim sera aussi particulièrement bien inspiré de lui confier le rôle du machiavélique Valmont dans ses "*Liaisons dangereuses*" (1960) où aux côtés de Jean-Louis Trintignant, Simone Renant, Boris Vian,... il forme un couple monstrueux avec la perverse Juliette (Jeanne Moreau). Le film fit scandale à sa sortie par la noirceur de ses personnages, ce qui ne l'empêcha pas d'être le plus grand succès de la saison 1959-60.

Trop vite disparu, Gérard PHILIPPE reste l'acteur le plus aimé de sa génération. Il repose dans une tombe toute simple sous les ombrages, dans le petit cimetière de Ramatuelle, près de Saint-Tropez.

Jo Caro, *Renouveau*, n° 216, janvier 1998

PIAF Edith



Edith PIAF (Paris, 1915-1963)

Petit bonhomme, 1,47 m, 40 kg, Louis GASSION est contorsionniste-antipodiste au cirque Ciotti. Anetta MAILLARD tient un manège. Ils se marient en 1914. Le 19 décembre 1915 naît Edith dans le plus complet dénuement dans le couloir de leur maison, au 72, rue de Belleville dans le XIXème arrondissement de Paris. Son ivrogne de père a trop traîné dans les troquets en allant chercher l'ambulance pour la conduire à l'hôpital.

C'est la guerre, Louis Gassion est mobilisé. Anetta traîne sur la butte Montmartre et abandonne Edith à sa grand-mère kabyle qui n'a rien d'une nounou. Venu en permission en 1917, Louis s'affole au vu de sa petite fille, maigrichonne, rachitique et mal soignée. Il l'emmène à Bernay, en Normandie, chez sa mère qui tient une "maison". Edith est dorlotée par les filles qui craignent de la voir devenir aveugle quand elle est victime d'une hératite à six ans. Elles invoquent la petite soeur Thérèse de Lisieux - tout proche - qui restera, sa vie durant, la préférée d'Edith.

A sept ans, son père la reprend avec lui et l'entraîne dans sa vie errante. Le père fait son numéro, la gamine fait la quête. Quand ils ont récolté assez d'argent, ils se payent l'hôtel, sinon ils dorment n'importe où. Edith n'a pas dix ans quand, son père malade, elle doit seule descendre dans la rue. Tendre la main lui déplait, alors elle chante, elle chante la seule chanson qu'elle connaisse la Marseillaise. A quinze ans, ivre de liberté, elle quitte son père, s'en va chanter dans la rue, accompagnée de Momone qui se fera passer pour sa soeur. Racontant cette période, elle dira "J'ai eu froid... j'ai eu faim... mais j'étais libre". En 1932, à dix-sept ans, elle connaît ses premiers triomphes. En entendant les bravos, elle a le pressentiment qu'un jour sa voix submergera le monde.

C'est dans les bras de P'tit Louis, un titi parisien, qu'elle connaîtra l'amour. P'tit Louis veut l'arracher à la rue, mais elle est incapable de travailler. Une petite Cécile naît de leur union. Elle mourra avant ses deux ans d'une méningite.

Leplée, neveu de Polin, le célèbre comique troupier, dirige un cabaret chic des Champs-Élysées. Il reconnaît vite le génie de la petite fille de Belleville et de Ménilmontant. Il l'engage : « *Tu es un vrai moineau de Paris, le nom qui t'irait, c'est moineau. Un moineau, en argot, c'est un piaf; tu es un enfant de l'argot, tu seras la môme Piaf.* »

Soupçonnée dans l'affaire de l'assassinat de Leplée, elle qui avait rêvé de la une des journaux, la voilà traînée dans la boue. Du cabaret chic, va-t-elle retomber dans la rue ?

Quelques rares amis lui gardent leur confiance. Canetti lui organise quelques tournées en province où l'affaire Leplée est moins connue. A Brest, Edith chante avec Momone, qui est réapparue, fait la java avec les marins. En Belgique puis à Nice, elle fréquente de petits voyous et se sent

dégringoler. Remontée à Paris, un sursaut de vitalité l'amène chez Raymond Asso qu'elle avait connue à ses débuts chez Leplée. Edith traîne une mauvaise réputation et les vedettes, à cette époque, ne manquent pas : Tino Rossi, Lucienne Boyer, Charles Trenet, Joséphine Baker... Les scènes des boulevards n'ont pas besoin d'une petite fille de rue, d'une fille à soldats.

Pourtant, au printemps 1937, dans sa petite robe noire, avec un col de dentelle blanc, bien coiffée, toute nette, le visage quasi mystique, c'est la Piaf qui triomphe. Dès lors, elle travaille, elle progresse. Forte, instinctive, elle se découvre artiste totale, complète et absolue. La guerre lui prend Asso le 4 août 1939. Edith retombe dans son indiscipline. Chantant la misère mais éprise de gaieté, avec Momone lui reprend l'envie de faire des bêtises, des farces, des folies. Elle délaisse Asso.

Jean Cocteau - qui mourra le même jour qu'elle - la découvre. Elle joue son "Bel Indifférent" avec Paul Meurisse. Quand Montand arrive à Paris en 1944, Piaf est déjà une étoile. Ambition, courage, obstination sont des traits de caractère qui leur sont communs. Ils s'affrontent et... tombent amoureux. Ils rient, il l'admire, mais pour quelque temps seulement. Edith claque la porte. Elle revient d'une tournée en Alsace avec Jean-Claude Jaubert, l'un des Compagnons de la Chanson. Ainsi naît l'interprétation des "Trois Cloches" qui fut un triomphe et conduira Edith et les Compagnons vers l'Amérique. Triomphe pour les Compagnons, échec pour Edith. La voici au "Versailles", le cabaret le plus élégant de New-York. Elle apprend l'anglais, bouleverse son auditoire en continuant son spectacle le soir de la mort de Cerdan. C'est aussi au "Versailles" que commence sa déchéance à force de trop mélanger tranquilisants et excitants.

Cerdan, la voix d'Edith l'avait bouleversé. Elle, était chavirée par la bonté de Marcel. "Avec lui, dit-elle, j'avais retrouvé mon équilibre". La mort de Cerdan est sans doute ce qui est arrivé de pire à Edith PIAF. C'est elle qui lui avait demandé d'avancer son voyage pour qu'ils se retrouvent et son avion s'est abattu aux Açores. Après avoir prié pour Marcel et assisté à la messe tous les matins pendant des mois, elle accueille Marinette, la veuve de Marcel et lui fait connaître Paris.

La fatalité s'abat sur elle : désordre, incohérence, accidents, maladies, tranquilisants, drogue, stupéfiants. Elle se traîne, elle traîne. Elle refuse les chansons écrites pour elle par Aznavour. Elle vit une aventure de quelques mois avec Eddie Constantine, puis avec André Pousse, le coureur cycliste, avec Toto Gérardin... C'est au moment où elle va vers son déclin qu'elle se marie avec Pills en septembre 1952 dans cette église de New-York où elle venait prier pour Cerdan. En voulant vivre deux vies à la fois, Edith Piaf s'est détruite. Ses excès ont abouti aux opérations : ulcère hémorragique, occlusion intestinale, opération de l'estomac, comas hépatiques. Elle ne connut jamais aucune mesure devant le café, l'aspirine, le vin ni les médicaments et dut toucher à la morphine quand, se tordant de douleur, elle ne pouvait pratiquement plus chanter.

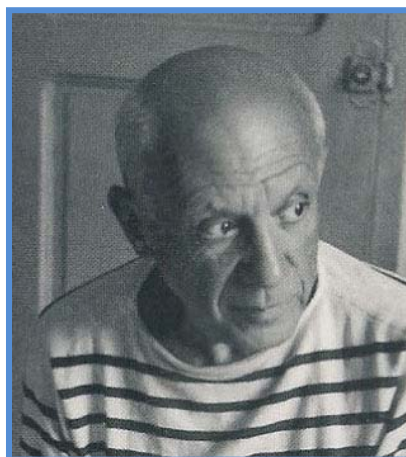
Survivra Charles Dumont. Edith vient d'annoncer à Bruno Coquatrix qu'elle ne pourra pas "faire l'Olympia". Il lui présente "Non, je ne regrette rien". C'est la résurrection et un nouveau triomphe le 29 décembre 1960... à l'Olympia. Pourtant après la scène où elle fait vibrer, sangloter son public, Piaf ne tient plus debout qu'à force de piqûres et de vitamines. Sa farouche énergie la conduit à partir en tournée. Dumont la pourvoit de pilules et de drogue. Elle chante mais titube bafouille, tombe sur scène, se relève, demande pardon au public. C'est atroce. Dumont veut l'emmener se reposer à la montagne. La nature pour Piaf? Une folie ; c'est la séparation.

Elle usera ses dernières forces avec Théo, le jeune grec qu'elle appellera Saporio - je t'aime, en grec - sur la scène de Bobino et qu'elle épousera le 9 octobre 1962. Tel un boxeur brisé, défiguré, elle chute mais à chaque fois se relève. Elle veut s'abattre sur scène en hurlant à l'amour. Elle se battra jusqu'au bout, retrouvant sur la fin de sa vie sa misère originelle. Dans les cliniques de luxe, c'est un oiseau blessé, déchiqueté, tombé du ciel de Ménilmontant. On la croit finie, elle se relève pour chanter...

Une foule immense suivra son enterrement le 14 octobre 1963 et depuis, sa tombe reste l'une des plus visitées du Père Lachaise.

Jo Caro, Renouveau, n° 202, mai 1996

PICASSO Pablo



Pablo Picasso (Malaga, 1881 - Mougins (Alpes-Maritimes, 1973)

Pablo Ruiz PICASSO naît le 25 octobre 1881 à Malaga. Son père est peintre-décorateur. Avant même de savoir parler, Pablo arrive à prononcer "lapiz" (crayon, en espagnol). Son père lui en donne un et il se met comme lui à dessiner des oiseaux. Très tôt, le père admire le travail de son rejeton et lui offre des pincesaux en lui prédisant : « désormais, le peintre de la famille, ce sera toi »

A 10 ans, Pablo part avec ses parents pour La Corogne où son père est nommé professeur de dessin. Il a tout le loisir d'aller dessiner dans l'école d'art où enseigne son père. Il domine les formes, dompte les lumières, fait chanter les couleurs.

En 1895 avec sa famille, le voici à Barcelone. Bien que trop jeune, il s'inscrit au concours d'entrée à l'Académie des Beaux-Arts de la ville. C'est le succès, et pour lui, une étape qui le conduira, à 16 ans, à Madrid. Il y peint sans arrêt, sans repos, et souvent même sans se nourrir. Malade, il est accueilli par un ami à la campagne où il découvre le monde paysan et les charmes de la vie rurale.

Rétabli, il fréquente à Madrid le quartier des artistes et des poètes et va pour la première fois exposer ses oeuvres. Il n'a que 19 ans, et c'est déjà une vedette. Adoré par les uns, détesté par d'autres, il ne laisse personne indifférent.

Avide de nouvelles sensations, il prend le train pour Paris et s'installe à Montmartre. Les musées parisiens qu'il visite lui font découvrir MONET, INGRES, DELACROIX, DEGAS, TOULOUSELAUTREC, VAN GOGH, GAUGUIN... C'est le départ de "l'époque bleue" de son oeuvre, une série de toiles empreintes de nostalgie. C'est aussi la rencontre du quimpérois Max JACOB. Leur profonde amitié ne s'éteindra qu'à la mort en déportation du poète breton, en 1944.

En 1904, Picasso rejoint le "Bateau Lavoir". Dans cette étrange bâtisse délabrée, sans eau, sans chauffage, il rencontre des peintres, des sculpteurs, des poètes, mais aussi des blanchisseuses, des marchandes de quatre-saisons... et Fernande OLIVIER qui deviendra son modèle et sa compagne.

Pour se détendre de la solitude de son travail, il se lie au cours de longues soirées avec Guillaume APOLLINAIRE, Alfred JARRY, Pierre MAC ORLAN... Ils se retrouvent aussi au "Lapin Agile" où l'on mange pour pas cher et où on peut exposer ses tableaux. Pablo y placera une toile qui deviendra célèbre "Le lapin agile".

Dans Paris, on commence à parler de la peinture de PICASSO. Un couple d'Américains et un marchand de tableaux lui achètent la plupart de ses toiles de la "période rose". C'est la richesse. Pablo n'a que 25 ans et le voilà célèbre.

1907 marque une étape dans sa peinture. :1 découvre l'art nègre qui lui inspire "Les demoiselles d'Avignon". C'est une oeuvre révolutionnaire que désapprouvent ses amis, MATISSE, BRAQUE, APPOLLINAIRE, mais qui trouve en KAHNWEILLER, grand marchand de peintures, un ardent défenseur. Dès lors, PICASSO poursuit sa voie et découvre le cubisme. Il s'en éloignera en même temps que de Fernande au profit d'Éva qui mourra de tuberculose en 1915, le laissant dans le désarroi, la solitude et le chagrin.

En 1917, Pablo répond avec enthousiasme à une offre de Jean COCTEAU de créer les décors et les costumes d'un spectacle pour une troupe basée à Rome. Ébloui par l'Italie et l'art de la danse, il crée le ballet "Parade" qui sera donné au Chatelet. Au cours d'une représentation, il rencontre Olga qu'il épouse le 12 juillet 1918. Il a quarante ans, est immensément riche quand naît son premier fils, Paulo.

Nouvelle révolution dans le monde de la peinture, PICASSO présente "La danse", une toile violente qui marque le mouvement surréaliste, farouchement défendu par Paul ÉLUARD, André BRETON, Louis ARAGON... Rupture de ton dans la peinture, rupture aussi dans la vie affective, PICASSO délaisse Olga pour vivre un amour passionné avec Marie-Thérèse WALTER qui lui donnera en 1935, une petite fille, Mala.

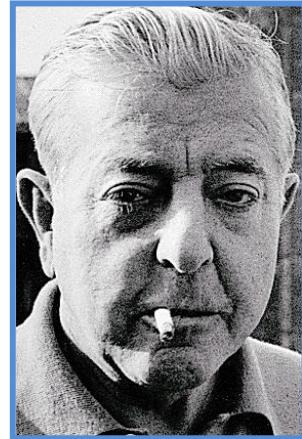
Survient 1936, début de la guerre d'Espagne. Bouleversé, PICASSO peindra "Guernica", l'oeuvre picturale la plus importante du **XXe** siècle, un immense tableau de 8 m x 3,50 m, pétri de noir, de gris et de blanc, une vision irréaliste, symbole du combat contre le fascisme, dont la force, la violence et l'audace saisissent plus encore que l'ampleur de la toile.

La guerre 1939-1945 le ramène à Paris. Puis il s'installe à Vallauris et acquiert le château de Vauvenargues, au pied de la montagne Sainte-Victoire, chère à Cézanne.

Jusqu'à la fin de sa vie, PICASSO conservera la passion de la peinture. Il rejoindra MICHELANGE, Léonard de VINCI, GOYA au firmament des génies de la peinture, le 8 avril 1973. Il avait 92 ans.

Jo Caro, Renouveau, n° 197, juin 1995

PREVERT Jacques



Jacques PREVERT (Neuilly-sur-Seine, 1900-Omanville-la-Petite, Manche, 1977)

Quel écolier n'a pas dans son cahier des poèmes de Jacques Prévert dont la fraîcheur et la simplicité transfigurent la réalité la plus banale?

Dans ses poèmes, la cocasserie et la tendresse s'allient ici à la gouaille populaire, là à l'humour nostalgique et parfois à la satire féroce. Plusieurs ont été mis en musique par Joseph Kosma.

Il a aussi écrit des pièces de théâtre et de nombreux scénarios et dialogues qui ont donné des films célèbres de Jean Renoir (*Le Crime de M. Lange*, 1935) ou de Marcel Carné (*Quai des Brumes*, 1938; *Les Enfants du Paradis*, 1944; *Les Portes de la Nuit*, 1946).

Renouveau, n° 170, décembre 1992

PUSTOCH Henri



Henri PUSTOCH (Quimperlé, 1921 – Lorient, 1970)

Né à Quimperlé, le 15 janvier 1921, Henri-Corentin-Eugène PUSTOCH est mort le 15 octobre 1970 à Lorient.

Conseiller municipal de Lorient, il fut directeur de la Coopérative HLM de 1966 à 1970. C'est à ce titre qu'en reconnaissance de son dévouement en faveur du logement social à Quéven. Son nom fut donné à une rue d'un quartier où il favorisa la construction d'habitations familiales.

Renouveau, n° 152, décembre 1990

QUILLERE Mathurin



Mathurin QUILLÉRÉ (Locminé, 1906 – Penthievre, 1944)

Né à LOCMINE, le 31 mars 1906, Mathurin Quilleré apprend le métier de couvreur à Saint-Lunaire (Côtes-du-Nord). En 1930, il vient habiter Beg-Runio, sur la route Quéven-Lorient, la région lorientaise offrant davantage de débouchés pour son métier. Un peu avant la guerre, au service de M. et Mme Trottet, au château de Rugdual (**Maner or chach**, le manoir aux chiens), il s'occupe du gardiennage de la propriété et de l'élevage des chiens. Puis, il vient habiter la cour Boursicaud, derrière le restaurant Flécher (actuel Rustik-Relais), puis l'immeuble des six cheminées, plus confortable pour sa grande famille, six enfants.

Pendant la guerre, refusant de travailler pour les Allemands, il repart à Locminé, travaillant dans les fermes. Les rafles se font de plus en plus nombreuses. Il se cache chez sa belle-soeur et entre dans la résistance au maquis de Locminé.

Sortis de leur maquis le dimanche 2 juillet 1944 pour les obsèques d'un ami le lundi 3, vingt-huit résistants, dénoncés (la liste de leurs noms ayant été remise aux Allemands), sont cueillis chez eux dans la nuit, internés, torturés, martyrisés à l'école de Locminé et, quelques jours plus tard, emmenés on ne sait où.

Ce n'est qu'en mai 1945, à la libération, qu'un charnier est découvert dans un souterrain du fort de Penthievre, dans la presqu'île de Quiberon. On retrouve là cinquante neuf cadavres, tués sur le coup ou emmurés vivants. (Certains blessés avaient écrit leur nom et leur dernier message avec leur sang sur les murs).

Un monument, au fort de Penthievre porte les noms de ces martyrs, dont Mathurin Quilleré, officiellement "mort pour la France, le 13 juillet 1944". Leurs corps furent ramenés dans une grande tombe commune dans le cimetière de Locminé où un monument fut érigé en leur honneur. Chaque 13 juillet, une messe est célébrée à leur mémoire à Penthievre.

C'est une rue du quartier où il habita à Quéven qui porte le nom de Mathurin Quilleré, entre la rue Julien-Moello et la rue Jean-Jaurès.

Mathurin Quilleré, un quévenois, grand résistant, "mort pour la France".

Jean FALQUÉRHO Renouveau, N° 146, mars 1990

QUINIO Pierre



Pierre Quinio (Kernascléden, 1927 – Quéven, 1980)

La place de la mairie porte le nom de Pierre Quinio, maire de Quéven de 1974 à 1980.

Renouveau a pensé qu'il revenait au maire actuel, son successeur et disciple de nous parler de lui, de ce qu'il fut pour Quéven.

C'est à Kernascléden que Pierre Quinio était né le 27 avril 1927. Son père y était sabotier, et sa mère qui y demeure encore, tenait un café-restaurant. Alors qu'il effectuait ses études au lycée Dupuy-de-Lôme, replié à Guéméné-sur-Scorff, le jeune Pierre s'engagea, à dix-sept ans, dans les rangs de la Résistance, et combattit sur le front de Lorient, au sein du 10^{ème} bataillon FFI de Jean Le Coutaller. Ayant obtenu son CAP d'instituteur en 1949, Pierre Quinio, pendant plus de trente ans, a mené de front une carrière d'enseignant et une vie militante, l'une et l'autre exemplaires. Trois noms les jalonnent: Campénéac (1951-1958), Lanester jusqu'en 1971) et Quéven où Mr Quinio a successivement dirigé l'école Jean Jaurès, puis l'école Anatole France.

Dès 1971, Pierre Quinio est élu conseiller municipal et adjoint supplémentaire. En août 74, il succèdera à Mr Joseph Kerbellec au poste de maire et aux municipales de 77, il sera réélu avec 75% des suffrages avec tous ses colistiers.

Evoquer l'oeuvre de Pierre Quinio dans notre commune, c'est parler du passé certes, mais aussi du présent et encore plus de l'avenir, car son action ne s'est pas arrêtée en cette fin de l'année 1980. Entré au Conseil Municipal en 1971, il devient adjoint chargé des affaires scolaires et sera pour Joseph Kerbellec un appui précieux pour défendre les grands dossiers de l'heure qui ont pour noms:

- école Anatole France - collège de Quéven

Son accession au poste de Maire coïncide d'ailleurs avec la mise en service de ces deux équipements. Dès lors la dynamique de la commune va s'accélérer, les réalisations se succéder:

- extension de l'école Anatole France
- rénovation de l'école de Kerdual
- aménagement des courts de tennis, salle de sport du Ronquédo
- aménagement de la place du marché
- aménagement de la zone artisanale de Beg-Runio
- assainissement des villages de Kerdual et de Kergavalan
- construction des ateliers des services techniques communaux
- réalisation du centre administratif et commercial

Toutes ces réalisations s'intégraient dans le grand dessein de Pierre Quinio de doter notre commune des structures adaptées à son expansion, expansion qu'il avait planifiée grâce à l'élaboration du plan d'occupation des sols (POS). Son accession au poste de Maire coïncide aussi avec l'adhésion de notre commune au SIVOM du Pays de Lorient où il sera, avec la même conviction, partisan de la collaboration intercommunale et ardent défenseur des intérêts de notre commune.

C'est dans ce cadre que Quéven participera à la construction de l'usine de broyage des ordures ménagères, au développement du Centre de Secours, à la mise en place du service de

transports collectifs. Mais, autant que cette réalité palpable, Pierre Quinio nous laissera l'image d'un homme affable débordant de vitalité, d'une extraordinaire capacité de travail, à la fois convaincu et même passionné de son idéal, à la fois respectueux de ceux qui ne partageaient pas le sien. D'un contact très facile et chaleureux, il semblait infallible dans sa connaissance de la réalité québécoise.

Après une maladie implacable, Pierre Quinio nous quittait le 29 décembre 1980. Le 31 décembre, une foule innombrable d'amis et de québécois, rassemblée sur la place de la Mairie, se recueillait autour de sa dépouille pour lui rendre un dernier hommage.

Jean Yves Laurent, Renouveau, n° 238, octobre 2000

RAOUL Jean-Marie



Jean-Marie RAOUL (Quéven, 1813-1878)

Maire de Quéven de 1852 à 1878, Jean-Marie Raoul connut l'empire de Napoléon III, sa chute en 1870, la proclamation de la République, la guerre franco-allemande et les lois constitutionnelles de 1875.

On retrouvera Jean-Marie Raoul dans « *Les Quévenois à la croisée des chemins, 1850/1938* » ouvrage du comité historique , pages 214 à 216.

RENAN Ernest



Ernest Renan (Tréguier, 1823 – Paris, 1892)

Né à Tréguier en 1823, Ernest RENAN fait ses études au collège de Tréguier, entre au petit séminaire de Saint-Nicolas-de-Chardonnet, puis au séminaire d'Issy, mais renonce en 1845 à sa vocation religieuse après avoir reçu les ordres mineurs et se consacre à l'histoire des langues et des religions.

Il part en Syrie en 1860 avec sa soeur Herviette qui y meurt des fièvres. De retour en France, il consacre vingt ans de sa vie à la rédaction de l'histoire **des origines du Christianisme** » qui comprendra sept volumes. Dans le premier, paru en 1863, sous le nom de « **Vie de Jésus** », il conteste l'authenticité de certains textes du Nouveau Testament, et n'y représente le Christ que comme un grand prophète d'une sagesse incomparable.

Il voyage de nouveau en Egypte, en Asie Mineure et en Grèce, puis revient en France après la guerre de 1870 où il réintègre sa chaire au Collège de France. Il fait paraître en 1883, ses « **Souvenirs d'enfance et de jeunesse** » où il explique les circonstances qui lui ont fait perdre la Foi.

Entré à l'Académie française en 1878, il meurt à Paris en 1892.

Renouveau, n° 152, décembre 1990

RIMBAUD Arthur



Arthur Rimbaud (Charleville, 1854 – Paris, 1891)

Né à Charleville (Ardennes) en 1854, Arthur RIMBAUD composa dès l'âge de seize ans des poèmes révélant la précocité de son génie. C'est l'époque du "Bal des Pendus" et du "Bateau ivre", remarquable par le mouvement de houle qu'il crée dans ce poème qui retrace ses visions d'un bateau démâté dérivant sans équipage.

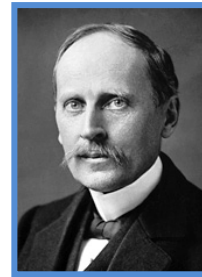
C'est l'époque où il rencontre Paul VERLAINE et part avec lui en Angleterre puis en Belgique. VERLAINE, supportant mal leur séparation, le blesse d'une balle de revolver. C'est l'occasion pour RIMBAUD d'un examen de conscience qu'il retrace dans "Une saison en. enfer"(1873).

Puis RIMBAUD part à l'aventure, l'Allemagne, l'Italie (1875), Chypre (1879), l'Ethiopie où il offre ses services au Négus MENELIK. Il revient en France, doit subir l'amputation d'une jambe. En 1886, est publié son recueil de poèmes en vers libres et en prose poétique "Illuminations", composé vers 1875 où il transfigure le monde par l'expression de sa rêverie intérieure.

Il meurt à l'hôpital de la Conception à Paris en 1891. Il n'a que trente-sept ans.

Renouveau, n° 176, juin 1996

ROLLAND Romain



Romain ROLLAND (Clamecy, Nièvre, 1866 - Vézelay, Yonne, 1944).

Après avoir passé l'agrégation et soutenu une thèse sur "*L'Opéra avant Lully*" (1895), Romain ROLLAND se consacre à la littérature.

Ses écrits respirent son dégoût de la violence. Dans "*Jean-Christophe*", vaste composition romanesque en dix volumes qu'il écrit de 1904 à 1912, il fait de son héros son propre porte-parole dans l'éloge des valeurs morales. La première guerre mondiale lui inspire en 1915 : "*Au dessus de la mêlée*" qui lui vaut le prix Nobel de littérature, puis, en 1917, "*Aux peuples assassinés*". En 1919, il publie l'un de ses meilleurs ouvrages "*Colas Breugnot*" qui fait revivre un menuisier bourguignon du XVII^e siècle, sculpteur sur bois, railleur et excellent conteur. Il fonde la revue "*Europe*" en 1922, et jusqu'en 1934, va publier un nouveau roman-fleuve, "*L'Ame enchantée*".

Romain ROLLAND s'est intéressé aux penseurs de l'Inde et aux expériences de la Russie soviétique. Après sa mort, en 1944, la publication de "Péguy" permet de mieux connaître son ancien ami et son "Journal", tiré de sa volumineuse correspondance met en lumière les aspects de son idéal humanitaire.

Jo Caro, Renouveau, n° 178, novembre 1993

RONARC'H Pierre-Alexis



Pierre-Alexis RONARCH (Quimper, 1865 – Paris, 1940)

Né à Quimper en 1865, l'Amiral Pierre-Alexis Ronarc'h commanda la brigade des fusiliers marins qui s'illustra à Dixmude (Belgique) en 1914.

Il se distingua jusqu'en 1916 à la tête des forces navales et aériennes du Nord dans la lutte contre les sous-marins allemands. Il fut chef d'État-Major de la Marine en 1919-1920.

Il est mort à Paris en 1940.



Renouveau, n° 163, février 1992

ROPERCH Auguste



Auguste Roperch (Ploemeur, 1854 – Plouay, 1909)

Né à Ploemeur, le 17 juillet 1854, François-Marie-Auguste Roperch, cultivateur, devient quévenois par son mariage, le 30 septembre 1880 avec Marie-Julienne Le Mestric, du Rustuel.

Il accomplira trois mandats comme maire de Quéven de 1892 à 1904. Républicain lui aussi, mais plus libéral que son prédécesseur, il avait composé sa liste avec des gens d'opinions différentes. Il se lia d'amitié avec le radical Paul Guieysse mais envoyait ses enfants à l'école Saint-Joseph. A cette époque où les religieuses de Quéven sont inscrites sur la liste des congrégations à expulser dans le Morbihan, Auguste Roperch refuse de signer la pétition qui demande leur maintien mais fait voter à l'unanimité de son conseil municipal un vœu pour les conserver dans leur école.

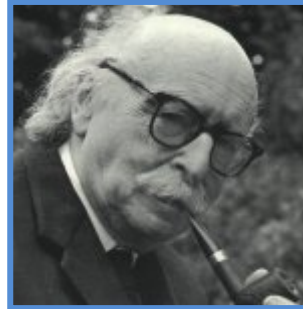
Dans les bras de fer de l'époque entre Eglise et République, les oppositions s'affichent chez les Quévenois attachés à la fois à leurs élus républicains et à l'Eglise et tout est bon pour faire porter au maire le chapeau de tous les problèmes de la vie courante : la pompe communale en panne, l'horloge qui s'est arrêtée, les lavoirs mal entretenus, les odeurs des usines d'engrais de Croixamus et du Radenec....

En 1904, Auguste Roperch se retire de la vie politique pour passer le relais à son adjoint Julien Moëlle et prendre un poste de juge de paix à Plouay. Il y décèdera le 5 mars 1909 à l'âge de 54 ans.

*Pour en savoir plus, reprendre « **Les Quévenois à la croisée des chemins, 1850-1938** », page 240.*

Jo Caro, Renouveau, n°270, mars 2005

ROSTAND Jean



Jean ROSTAND (Paris, 1894 - Ville d'Avray, 1977)

Il y a des familles qui marquent leur époque sur plusieurs générations. C'est le cas des Rostand.

Eugène Rostand (1843-1915) écrivain et économiste était le père d'Edmond Rostand (1868-1918), poète et auteur dramatique rendu célèbre dans le théâtre poétique avec *"La princesse lointaine"* (1895) et surtout avec sa comédie héroïque *"Cyrano de Bergerac"* (1897) où ce gascon chevaleresque affublé d'un nez, ô combien proéminent, prête son, esprit à son rival Christian pour le faire aimer de Roxane.

L'épouse d'Edmond, Rosemonde Gérard (1871-1953), elle-même écrivain était la petite-fille du comte Etienne Gérard (1773-1852), Maréchal de France qui participa à la campagne de Russie (1812), fut blessé à Leipzig (1813), devint Ministre de la Guerre (1830) et Président du Conseil (1834).

On connaît aussi Maurice Rostand (1891-1968), leur fils, auteur de poèmes, de romans, de pièces de théâtre et des *"Confessions d'un demi-siècle"*, mémoires qu'il publia en 1948.

C'est leur autre fils, Jean Rostand (1894-1977) qui est honoré à Quéven. La rue qui porte son nom relie la route du Rustuel à celle de Kervégant.

Ce fut un savant biologiste qui a produit de nombreux écrits. Il a publié plus de cinquante volumes dans lesquels il s'est attaché à clarifier et à diffuser largement les données essentielles de la biologie moderne pour alerter le public sur la gravité des problèmes humains que posent les progrès de la science.

Philosophe et moraliste, il a combattu résolument en faveur du pacifisme.

Renouveau, n° 170, décembre 1992

ROUSSEAU Jean-Jacques



Jean-Jacques ROUSSEAU (Genève, 1712 - Erménonville, 1778)

Jean-Jacques **ROUSSEAU** naît en juin 1712 à Genève. Sa mère meurt à sa naissance, son père s'exile en 1722. En pension à Bossey de 1722 à 1724, il entre en 1725 en apprentissage chez un graveur. En 1728, il fuit de Genève, mène jusqu'à 20 ans une vie de vagabond, mendie, vit d'expédients, parcourt la Suisse, l'Italie, la France.

En 1732, il est accueilli par Mme De Warens à Annecy. Il y vit le "court bonheur" de sa vie, se livre avec passion à la musique et à la lecture.

En 1742, il se rend à Paris, résolu à faire reconnaître ses talents dans le domaine musical. Il fréquente les cercles intellectuels parisiens, se lie d'amitié avec DIDEROT, travaille avec lui à l'*Encyclopédie*; il est chargé en 1729 d'y rédiger les articles musicaux. Il compose un intermède, le "*Devin du Village*" qui obtient un immense succès (1752).

La vocation littéraire de ROUSSEAU surgit en 1749 à la lecture d'un sujet de concours proposé par l'académie de Lyon: "*Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre et à épurer les mœurs ?*" Soudain illuminé, il en écrit son "*Discours sur les sciences et les arts*" (1750). Il y fait scandale en s'inscrivant à contre-courant de l'opinion selon laquelle le progrès des sciences et des techniques contribue au bien et au bonheur de l'humanité. Selon lui, la civilisation a corrompu les mœurs. Cette doctrine annonce les thèses qu'il développera tout au long de son oeuvre. Couronné par l'académie de Dijon, Rousseau devient célèbre.

Un second texte, le "*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*" (1755) approfondit son premier discours : l'homme naît naturellement bon, il devient belliqueux lorsque l'agriculture et la métallurgie créent la prospérité et que la loi sanctionne les privilèges, provoquant la jalousie de ceux qui sont moins bien servis. La prospérité engendre l'inégalité. Les riches s'adjugent le pouvoir politique, les pauvres sont condamnés à la servitude et à la misère.

ROUSSEAU se refuse à une carrière mondaine, il veut mettre sa vie en conformité avec ses principes. Il s'installe dans une certaine forme de marginalité, vit avec une femme du peuple sans instruction, Thérèse Levasseur, qui l'accompagnera toute sa vie. Ils auront plusieurs enfants, tous confiés aux Enfants Trouvés (Assistance Publique,) non pas, dira-t-il, par refus de paternité, mais parce que se disant opprimé par la société des riches. Ses choix de vie l'amènent à se brouiller avec son entourage quand il écrit en 1758 ses "*Lettres à M. de d'Alembert*".

sur les spectacles". Il s'y oppose à la création d'un théâtre à Genève. La comédie rend le vice aimable et la vertu ridicule. Tous les spectacles favorisent une vie de luxe et d'oisiveté, opposée à la vie simple et proche de la nature dont il fait son idéal.

Retiré à Montmorency, au nord-ouest de Paris, il poursuit son oeuvre littéraire, élabore un système de pensée dans trois genres différents:

- un roman, "*Julie ou la nouvelle Héloïse*", (1761), roman d'amour entre Julie, la jeune élève et Saint-Preux, son précepteur. Amours impossibles entre une fille de noble famille et un roturier. Julie épouse M. de Wolmar. Accueilli par lui, Saint-Preux y retrouve Julie et leur flamme se réveille lors d'une promenade sur le lac. La mort accidentelle de Julie mettra fin à leur passion.

ROUSSEAU imagine ici une petite société idéale. Dans le cadre rustique du pays de Vaud se vivent, dans un état d'innocence, des passions purifiées par la raison où vertu et bonheur sont ainsi compatibles.

- un essai politique, le "*Contrat Social*" (1762) qui inspira la Déclaration des droits de l'Homme. L'Etat doit être le protecteur de tout individu en préservant la liberté et l'égalité.

- un récit pédagogique, "*Emile*" (1762) dans lequel il propose de former hors de toute structure sociale un futur citoyen. Emile, orphelin, riche, noble et bien portant, apprendra conformément à la nature, sans contrainte et par l'expérience, les sciences utiles comme la géographie et la physique, s'initiera aux travaux manuels forgera sa conscience et son raisonnement. Il émet là des idées qui auront des répercussions sur les méthodes éducatives : expérience personnelle pour l'élève, respect de la personnalité de l'enfant de la part de l'éducateur.

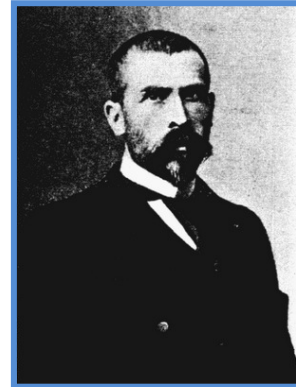
Né protestant, converti à la religion catholique sous l'influence de Mme de Warens, revenu à la religion protestante, ROUSSEAU affirme sa croyance en un Dieu dont la voix s'exprime à travers la conscience de l'individu. Ses positions dans « *Emile* » et le « *Contrat Social* » scandalisent les autorités. Il est attaqué par l'Eglise, les Jésuites, le Parlement de Paris. Il se réfugie en Suisse puis à Strasbourg et en Angleterre et finalement à Paris où il vit dans une relative discrétion, toléré à condition de ne pas publier.

Les "*Confessions*" qu'il écrivit de 1766 à 1769 ne seront publiées qu'après sa mort. C'est une autobiographie où il désire se justifier de toutes les attaques lancées contre lui. Il se veut d'une sincérité totale et n'admet pas qu'on puisse le soupçonner de mentir. Cette oeuvre influencera grandement les romantiques.

De même, "*Les rêveries d'un Promeneur solitaire*" ne seront publiées qu'en 1782. C'est un journal intime, écrit pour un lecteur imaginaire où il évoque les souvenirs les plus doux de son passé, espèce de poème en prose où il s'épanouit dans le sentiment d'un accord intense entre son "moi" et l'univers.

Fatigué et malade, il ne peut plus compter que sur le soutien indéfectible de sa compagne Thérèse et de quelques notables dont M. de Gérardin qui l'accueille à Ermenonville en 1778. C'est là, peu après son arrivée, qu'il meurt subitement.

ROUX Émile



Emile Roux (Confolens, 1853 – Paris, 1933)

Emile ROUX, né à Confolens (Charente) en 1853. Bactériologiste, il entre au laboratoire de Pasteur en 1878, participe, entre autres, aux travaux sur le choléra et la rage. C'est avec lui que Pasteur découvrit et mit au point la vaccination préventive des maladies infectieuses.

Entré à l'académie de Médecine en 1895 et à l'Académie des sciences en 1899, il meurt à Paris en 1933.

Renouveau, n° 142, novembre 1989

SAINT-EXUPÉRY Antoine de



Antoine de SAINT-EXUPÉRY (Lyon, 1900 - Disparu en mer, 1944)

Antoine de SAINT-EXUPÉRY est né à Lyon, le 29 juin 1900. Il a quatre ans quand meurt son père. C'est au Mans puis à Fribourg en Suisse qu'il poursuit sa scolarité. En 1912, élève irrégulier tant en travail qu'en conduite, il traduit Jules César en cachette... afin de savoir comment fonctionnaient les machines de guerre romaines. C'est aussi à 12ans qu'il reçoit dans le ciel d'Ambérieu, le baptême de l'air à bord de l'avion du pilote Védrières. Cette joie qui lui a été donnée a peut-être déterminé en lui sa carrière d'aviateur.

Bachelier, mais étudiant indiscipliné, il manque de peu l'examen d'entrée à l'École navale et s'inscrit aux Beaux-Arts, section architecture.

En 1921, il effectue son service militaire à Strasbourg, dans le personnel au sol. Toujours passionné pour les choses de l'air, il prend des leçons de pilotage avec un moniteur civil. Il réussit et termine son service comme sous-lieutenant de réserve pilote de chasse.

La vie civile le trouve dans les affaires commerciales, mais il n'est pas garçon à travailler dans un bureau. En 1926, il revient à l'aviation comme pilote de ligne il transporte le courrier entre Toulouse et Casablanca, puis entre Casablanca et Dakar. Nommé chef d'escala, à l'aérodrome saharien de Cap-Juby, il participe aux recherches et au sauvetage des pilotes tombés dans la zone non pacifiée. Il y écrit son premier livre *"Courrier Sud"*.

En 1928, il suit en France le cours supérieur de navigation aérienne et obtient le précieux brevet. C'est l'époque où Mermoz et Guillaumet essaient de lancer par dessus l'Atlantique Sud une grande ligne aérienne française. Il décide de travailler avec eux.

Guillaumet, pris dans une tempête de neige, tombe dans la Cordillère des Andes au cours de sa vingt-deuxième traversée. Pendant cinq jours, il marche, il se traîne, il rampe dans le vent glacial, mourant de froid et de faim. Finalement, des paysans le recueillent, il a les pieds et les mains gelés. De Buenos-Aires à Punta-Arenas, SAINT-EXUPÉRY vole dans les conditions les plus difficiles tempêtes, températures extrêmement basses, mauvaise visibilité.

C'est durant cette période qu'il écrit *"Vol de Nuit"*. *"Vol de Nuit"* est inspiré par un grand fait de l'aviation postale en 1928, Didier Daurat décide que pour accélérer la liaison aérienne, on volerait aussi de nuit. L'exploit se réalise et malgré les objections et les coups du sort, devient habituel grâce à l'audace et à l'énergie de quelques hommes. En 1931, *"Vol de Nuit"* reçoit le prix Fémina.

De 1934 à 1939, SAINT-EXUPÉRY qui a quitté l'aviation postale pour devenir pilote d'essais d'hydravions à Saint-Raphaël, fait des conférences sur l'aéronautique et effectue des raids un peu partout dans le monde. Accidenté au cours d'un Paris-Saigon, il doit marcher cinq jours dans le désert. Un nouvel accident au Guatemala l'immobilise et l'amène à écrire *"Terre des Hommes"* qui, publié en 1939, devient

rapidement l'un des livres les plus lus dans le monde et le fera obtenir le grand prix du roman de l'Académie Française.

En septembre 1939, c'est la guerre. SAINT-EXUPÉRY est déclaré inapte au personnel navigant. Il réussit néanmoins à se faire affecter. Il effectue des missions périlleuses qui lui inspireront *"Pilote de Guerre"* qu'il écrira aux États-Unis ainsi que le fameux *"Petit Prince"*, qui est beaucoup plus qu'un simple livre destiné aux enfants.

Le 31 juillet 1944, il décolle de Bastia pour une mission de reconnaissance sur la région de Grenoble-Annecy. Il ne rentrera pas. Ce n'est que trente-sept ans plus tard que sa disparition sera enfin expliquée. Il a été abattu au retour de sa mission au sud de Saint-Raphaël par un avion allemand et s'est abîmé en mer.

Aller jusqu'au bout de soi-même était une qualité nécessaire aux aviateurs de cette époque. On retrouve cette volonté, cette dignité dans Antoine de SAINT-EXUPÉRY: la lutte d'un pilote de ligne transporteur de courrier, perdu au milieu de l'océan, c'est au fil des périls, la grandeur morale de l'homme, la solidarité qui l'unit à ses semblables. L'homme n'est justifié que par ce qu'il apporte aux autres.

Dans *"Vol de Nuit"*, ou *"Terre des Hommes"*, dans *"Pilote de Guerre"* ou *"Le Petit Prince"* ou *"Citadelle"* -qui ne sera édité qu'après sa mort, en 1948 - on découvre un grand écrivain, un grand philosophe, un savant, un inventeur, un mathématicien, en même temps qu'un pilote de ligne, un pilote d'essais, un ingénieur, un constructeur, un héros de guerre et aussi un ami au sourire enfantin et sérieux, à l'héroïsme discret, à la fois limpide et inquiet, un brave parmi ceux-là "qui cachent leurs actes comme les honnêtes gens cachent leurs aumônes: ils les déguisent et s'en excusent...".

Jo Caro, Renouveau, n° 210, avril 1997

SAND George



George Sand (Paris, 1804 – Nohant, 1876).

George SAND (Aurore DUPIN, baronne DUDEVANT) naquit à Paris en 1804. Avec la publication de ses deux premiers romans "*Indiana*", jeune créole de l'île de Bourbon (Réunion) et "*Valentine*", elle adopte le pseudonyme de George Sand en hommage à son compagnon Jules Sandeau.

Elle séjourne pendant plusieurs années jusqu'en 1847 à Valdemosa, dans l'île de Majorque (Baléares) en compagnie du compositeur polonais Frédéric Chopin.

Retirée à Nohant, dans l'Indre, en 1848, elle s'y éteindra en 1876, non sans avoir écrit entre autres, "*La Mare au Diable*", "*François le Champi*", "*La petite Fadette*", où elle évoque la vie rurale du centre de la France.

Renouveau, n° 143, décembre 1989

SARTRE Jean-Paul



Jean-Paul Sartre (Paris, 1905-1980)

Sa vie :

Ecrivain et philosophe français, Jean-Paul Sartre était né à Paris le 21 juin 1905.

1906 - Son père meurt en septembre.

1915 - Il entre au lycée Henri IV.

1917 /1920 - Le remariage de sa mère avec un ingénieur sorti de Polytechnique le coupe de son milieu parisien à La Rochelle où il dit avoir vécu les trois ou quatre plus mauvaises années de sa vie.

1920 - Retour au lycée Henri IV.

1924 - Il entre à l'Ecole Normale avec Paul Nizan et Raymond Aron.

1929 - Il obtient son agrégation en philosophie. Il rencontre Simone de Beauvoir qui sera sa compagne toute sa vie formant avec lui un couple étrange et libre.

1931 - Il est professeur de philo au Havre jusqu'en 1936.

1936 - Il est professeur à Laon. Il est très affecté par la guerre d'Espagne.

1937 - Il devient professeur au lycée Pasteur de Neuilly.

1940 - Il est fait prisonnier à Padoue et transféré à Trèves.

1941 - Libéré, il fonde le groupe « *Socialisme et Liberté* » qu'il dissout en octobre.

1945 - Journaliste, il fait le reportage de la libération de Paris dans « *Combat* »

1950 - Il mène une grande activité politique, se rapproche des communistes, intervient contre la guerre froide.

1957 - Il proteste contre la torture en Algérie.

1958 - Il participe à des manifestations antigaulistes. Sa santé s'affaiblit, il fait une sérieuse crise d'hypertension.

1960 - Il rencontre Fidel Castro, Che Guevara, Tito, visite le Brésil.

Il signe le « *manifeste des 121* » sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie.

1961/1962 - Il est victime de plasticages de son domicile. Il rencontre Nikita Krouchtchev.

1964 - Il renonce au prix Nobel de littérature qui lui est décerné.

1965 - Il soutient la candidature de François Mitterrand à la présidence de la République.

1967 - Il voyage en Egypte puis en Israël.

1968 - Il prend position en faveur du mouvement étudiant.

1969 - Mort de sa mère.

1973 - Gravement malade, il devient presque aveugle.

1975 - En désaccord avec « *Antenne2* », il renonce à son projet d'émissions historiques.

1980 - Il décède le 15 avril à l'hôpital Broussais. Cinquante mille personnes forment le cortège à son enterrement.

Son œuvre :

Marqué par une ambition outrancière, défiant par un orgueil démesuré toute domination, Jean-Paul Sartre était convaincu de son propre génie.

En l'absence de son père, enlevé par la maladie quand il avait un an, c'est son grand-père, universitaire, qui joua avec lui à l'art d'être grand-père en se prenant sinon pour Dieu, du moins pour Victor Hugo. Ainsi doté d'une mission religieuse laïcisée, l'enfant s'est vu recevoir le mandat de faire découvrir la liberté en défiant tout pouvoir et toute domination.

Il accepte très mal le remariage de sa mère, voyant dans son beau-père, un usurpateur qui lui enlève une tendresse dont il ne peut faire le deuil, le maintenant, sa vie durant, dans une sorte d'enfance.

La réussite de Sartre fut éclatante en son époque, dans des registres aussi variés que le roman, le théâtre, l'essai littéraire, le traité philosophique, la philosophie, la biographie, l'autobiographie, le reportage, etc...

Avec lui apparaissent les formes du roman existentialiste : « *La Nausée* » (1938) développe l'intuition de l'absurde et fait entrevoir un salut par l'œuvre d'art. « *Le Chemin de la liberté* » (1945/1949) est une conception de la liberté nouée à l'histoire en train de se faire sans jamais s'achever.

Le théâtre de Sartre est partie intégrante du reste de son œuvre : « *Les mouches* » (1943) illustrent le thème de la liberté de l'homme ; « *Huis clos* » (1944) celui de l'assimilation totale de l'homme à ses actes ; « *la P... respectueuse* » (1946), le problème racial aux Etats-Unis ; « *Les mains sales* » (1948), l'intellectuel dans l'action.

Il développe l'existentialisme dans « *l'Etre et le Néant* » (1943). La liberté de l'homme est un absolu qui exclut toute loi naturelle, toute dépendance dominatrice (inexistence de Dieu). L'homme ne se définit que par ses actes, il est condamné à prendre parti dans la société et dans l'histoire.

Dans ses dernières années, Jean-Paul Sartre, empêché d'écrire par la cécité, poursuit oralement sa réflexion sur la question morale : « A quelles conditions puis-je vouloir la liberté d'autrui autant que la mienne ? »

Avec Charles de Gaulle et à la même époque, Jean-Paul Sartre a été dans le monde le plus illustre des Français.

Jo Caro, Renouveau, n°261, septembre 2003

SIGNORET Simone



Simone SIGNORET

(Wiesbaden - Rhénanie, 1921 - Authueil-Authouillet - Eure, 1985)

Simone KRAMINKER naît en 1921 en Allemagne, à Wiesbaden. Son père, issu d'une famille juive, appartient aux troupes d'occupation en Allemagne.

Revenue en France à 2 ans, elle poursuit des études classiques à Paris et est engagée comme secrétaire dans un grand journal du soir, les "Nouveaux Temps".

Elle décide en 1941 de faire du cinéma. Elle se fait des amis au café de Flore et jusqu'à la Libération, vivra des années d'apprentissage, entrant dans le cinéma comme figurante. Officiellement, elle garde son nom de Kraminker, mais prend dans la vie le nom de sa mère SIGNORET.

Dans la bande du Flore, elle rencontre Yves Allégret, frère du cinéaste Marc Allégret qui lui confie son premier 'vrai rôle' dans "Les Démones de l'Aube" (1946). Cette année-là, naît Catherine Allégret qui deviendra aussi l'actrice que l'on connaît.

Simone s'engage sur le chemin de la célébrité dans "Macadam" et plus encore dans "Manèges" (1949) où elle prend l'envergure d'une grande actrice. Cette année 1949 est aussi celle de sa rupture avec Marc Allégret et de sa rencontre avec Yves Montand à Saint-Paul-de-Vence où ils se marient en 1951. Couple désormais indissociable, Yves et Simone mènent chacun de leur côté une carrière exemplaire et font, en même temps, route commune, partageant leurs espoirs et leurs difficultés comme leurs engagements idéologiques.

"Casque d'Or" (1952) qui fut d'abord boudé par le public avant d'être reconnu comme un chef-d'oeuvre fait éclater sa beauté épanouie et radieuse, son autorité, sa sensibilité, aux côtés de Serge Reggiani. Dès lors, elle ne tourne que des grands films, "Thérèse Raquin" (1953), "Les Diaboliques" (1954), "Les Sorcières de Salem" (1957) d'après la pièce d'Arthur Miller qui avait marqué ses débuts au théâtre avec Montand, "Les Mauvais Coups" (1960)...

Elle apparaît à la télévision en 1968 dans "La Femme Juive", qui passa presque inaperçue sur la deuxième chaîne et on la retrouve en 1970 dans "Un Otage".

Du domaine des passions, des déchirements du coeur et des sens, Simone SIGNORET passe aux rôles de femmes vieilles dans l'univers de Simenon avec "Le Chat" (1970) et "La Veuve Couderc" (1971) de Pierre Granier-Deferre. C'est la période où elle acquiert l'injuste réputation de « *monstre sacré* » car ses productions reflètent en réalité la force de sa personnalité qui s'exprime dans ses incarnations de femmes. Ce sont de grands rôles qu'elle interprète dans la série télévisée "Madame le Juge" (1976). Elle se retrouve grand-mère confiture dans "L'Adolescente" de Jeanne Moreau et matrone bougonne dans "Chère Inconnue" de Moshe Misrahi.

Diminuée par le mal qui la ronge, retenue loin des studios, elle écrira un roman "Adieu Volodia", mais sa vue s'affaiblit sans rémission. S'accrochant jusqu'au bout, ne saisissant plus la connivence des regards, ne distinguant plus que des formes vagues et imprécises, elle sera encore l'héroïne de "Paris 38", une série de quatre épisodes tournée pour Antenne 2 sous la direction de Marcel Bluwal.

Le public qui l'a beaucoup aimée la retrouvait donnant d'elle les images successives d'une femme dans tous les âges de la vie, de la jeune fille éclatante de "*Macadam*" à la vieille dame de "*Thérèse Humbert*" en passant par la militante qui mêla, sa vie durant, spectacle et politique aux côtés d'Yves Montand, "l'homme de sa vie".

Simone SIGNORET s'est éteinte le 30 septembre 1985, des suites d'un cancer, dans sa maison de campagne de Authueil-Authouillet, dans l'Eure.

Jo Caro, Renouveau, n° 200, mars 1996

SIMON Jules



Jules SIMON (Lorient, 1814 – Paris 1896)

Né à LORIENT en 1814, Jules-François-Simon SUISSE abandonna son nom de famille pour le remplacer par son dernier prénom.

Député de l'opposition sous l'Empire (1863-1870), il fut ministre de l'Instruction Publique de 1870 à 1873. Nommé président du Conseil par le président royaliste Mac-Mahon en décembre 1876, il en reçut une lettre de blâme à propos de la loi sur la liberté de la presse, démissionna et provoqua la crise du 16 mai 1877 qui amena Mac-Mahon à la démission en 1879.

Elu membre de l'Académie des Sciences Morales en 1863 et de l'Académie Française en 1875, il mourut à Paris en 1896.

Renouveau, n° 149, juin 1990

SVOB Emmanuel



Emmanuel Svob (Nantes, 1874 – Lorient, 1946)

Ce petit bonhomme, plutôt maigrichon, n'en a pas moins marqué la vie lorientaise.

Né à Nantes, le 5 juin 1874, il vient très tôt à Lorient. Animé par un idéal social basé sur la coopération, il met en place à Lorient une société coopérative et parvient à regrouper les petites sociétés nées autour de Lorient pour former l'Union des Coopératives Lorientaises, dont il est le premier président-directeur-général.

Socialiste convaincu, il entre en 1919 au conseil municipal de Lorient et en devient maire en 1925. En 1929, il est remplacé par Jules Legrand. C'est sous son premier mandat, en 1927, qu'est inauguré le port de pêche de Lorient.

Réélu maire de Lorient en 1935, il démissionne le 1^{er} avril 1941 pour ne pas prêter serment au maréchal Pétain et au régime de Vichy.

Désigné administrateur de Lorient le 1^{er} septembre 1945, il est une nouvelle fois élu maire le 20 mai 1945, donne sa démission en avril 1946 et meurt un mois plus tard, le 28 mai 1946.

Emmanuel Svob repose au cimetière de Kerentrech.

Renouveau, n° 153, janvier 1991

TRIOLET Elsa



Elsa TRIOLET (Moscou, 1896 – St-Arnoult-en-Yvelines, 1970)

De son vrai nom Elsa Kagan (puis Triolet, du nom de son premier mari), Elsa Triolet naît le 11 septembre 1896 à Moscou de la musicienne Elena Youlevna Berman et de l'avocat juif Youri Alexandrovitch Kagan. Elle rejoint en 1905 la révolution russe où elle rencontre Louis Aragon. En 1918, elle quitte la Russie et en 1919 épouse à Paris André Triolet, un officier français et part avec lui pendant un an à Tahiti où elle supporte mal le climat. Elle quitte son mari en 1921, erre à Paris, Berlin, Moscou, Londres, écrit plusieurs romans en russe : « *A Tahiti* » (1925), « *Fraise des bois* » (1925), « *Camouflage* » (1928).

Elle retrouve Louis Aragon en 1928 à Paris, au café *La Coupole*. Elle devient sa muse. Elle traduit les auteurs russes et français et écrit son premier roman en français, « *Bonsoir, Thérèse* » (1938).

Mariée avec Louis Aragon, le 28 février 1929, elle entre avec lui dans la Résistance. Elle écrit « *le cheval blanc* » et des nouvelles pour lesquelles elle obtient le prix Goncourt en 1945.

Elle voyage beaucoup dans les pays socialistes avec Aragon, prend conscience de l'antisémitisme, fait traduire et paraître en France le roman d'Alexandre Soljenitsyne, « *Une journée d'Ivan Denissovitch* », écrit « *le Grand Jamais* » (1965) et « *Ecoutez voir* » (1968).

Elle meurt d'une crise cardiaque le 16 juin 1970 et repose aux côtés d'Aragon dans leur parc du « Moulin de Villeneuve ».

TROMEL Marie-Louise



Marion du Faouët (Marie-Louise Tromel) Le Faouët ,1717 – Quimper, 1755

Femme de chez nous, entrée dans la légende, née misérable, révoltée devant l'opulence des riches, devenue chef de bandes, volant les riches pour donner aux gueux, traquée sans cesse et finalement condamnée au gibet.

Il était cinq heures du matin, ce samedi 9 mars 1748. A Quéven, dans la nuit qui s'achevait, seuls les pas du bedeau allant sonner l'angélus claquaient du bruit de ses sabots. A la faible lueur de la chandelle de suif qu'il venait d'allumer, quelle ne fut pas sa stupeur de voir la porte de l'église forcée et entrouverte. A l'intérieur, les hosties jonchaient le sol, le tabernacle était vide, les troncs fracturés et la sacristie dévastée.

Pressant le pas du mieux qu'il pût, à mi-chemin du presbytère, il fit part de sa découverte à l'abbé Gabriel PITONAYS, son recteur. Avec quelques fidèles qui avaient rejoint le sanctuaire pour la première messe, ils s'interrogèrent quant aux auteurs éventuels de ce sacrilège. « *Encore un coup de la bande à Marion !* » se dirent-ils. Ils ne se trompaient pas.

Mais qui était-elle donc cette aventurière fort redoutée, chef d'une bande de brigands qui depuis des années écumaient la région ?

Née dans la misère en campagne faouëtaise, le 6 mai 1717, cette grande et belle rousse portant élégamment coiffe et tablier de son pays, était la fille de Phélicien TROMEL, un pauvre bûcheron, casseur de bois à l'occasion, gagnant à peine 5 à 6 sous par jour, et d'Hélène QUERNEAU, qui, pour nourrir sa marmaille, roulait sa brouette de foire en foire, de pardon en pardon, afin d'y vendre sa maigre pacotille.

Alors qu'elle était toute petite, Marion fut contrainte de garder les vaches, faute à ses parents de pouvoir payer l'école. Lorsqu'elle devint adolescente, placée comme servante à Lorient chez les demoiselles JAFFRE, quai des Indes, la rébellion qui couvait en elle se transforma en révolte. A voir en ville une telle opulence, des tapis moelleux et des bijoux, des tables bien garnies et des mobiliers de valeur, à force d'entendre leur neveu ne parler que d'accostages de bateaux remplis de trésors et d'étoffes précieuses, de croiser dans les rues des équipages empanachés, vêtus de soie brillante, qui soupesaient dans leurs poches de pleines poignées de pièces, la petite campagnarde, assise seule dans un coin de la cuisine, ressassait déjà en elle de terribles vengeance.

Devenue autoritaire, désobéissante et irascible, on la congédia. Mais cela lui importait peu. L'envie d'être riche devenait irrésistible. L'aventure commença à Quimperlé, au lendemain du Pardon des Oiseaux. Les quelques liards que lui avaient rapportés les cerises qu'elle avait chapardées la comblait déjà de joie. Mais quand son frère Corentin lui remit en douce la bourse qu'il avait dérobée à un marchand de bestiaux titubant, alors Marion, cette fois, exultait. Quel plaisir pour cette écorchée vive de sentir les pièces d'or et d'argent dans les poches de sa camisole, de pouvoir les palper et de s'amuser à les faire tinter....

Elle eut une idée. De nuit, les chemins et les bois étaient propices. Pourquoi donc ne pas mettre à profit ces soirs de fête, de foires et de pardons, quand maquignons, marchands et noctambules rentrent à leurs villages portant sur eux d'importantes sommes, montants de leurs transactions ou de leurs ventes de bétail ? Bien que mariée à Henri PEZRON et déjà maman d'une petite Alice, elle décida un jour d'organiser avec les compagnons de travail de son mari, une expédition qui s'avéra fructueuse.

Devenue à l'âge de dix-huit ans chef d'une bande de brigands dont plusieurs deviendront ses amants après l'emprisonnement de son mari, et avec la complicité d'un homme de petite noblesse qui avait fonction de receleur, elle forma une deuxième bande puis une troisième – celle-là même qui fractura notre église et qui était conduite par René MACHEREZ, un gars de Quéven que les rapports de gendarmerie désignaient comme étant « l'homme à la veste verte ».

Pillant fermes et tavernes, rançonnant nobles et bourgeois, dévalisant piétons et attelages, assommant les récalcitrants, Marion et ses complices, des mendiants, des défavorisés, des voyous encadrés par des bandits de grands chemins, étaient devenus la terreur de toute la région. Au point que le roi Louis XV s'en émut et que le clergé ordonna partout aux fidèles de dénoncer ce qu'ils savaient et ceux qu'ils connaissaient. Ses aventures étaient devenues légendaires. Sans cesse recherchée par la maréchaussée, plus précisément de Plouay à Guéméné et de Carhaix à Quimperlé, changeant constamment de repères, elle et ses bandits étaient, disait-on, imprenables.

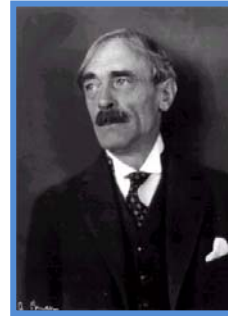
Elle fut cependant arrêtée quatre fois. Faisant valoir sa qualité de mère de famille et faisant mine de s'amender, elle obtint des jugements de clémence. Ce qui ne l'empêcha pas de continuer avec une quatrième puis une cinquième

équipe. Certains de ses compagnons furent emprisonnés. D'autre, comme notre compatriote René MACHEREZ, furent condamnés le 19 février 1759 à dix ans de galère. Quant à notre aventurière, à la suite d'un vol, reconnue dans les rues de Nantes le 21 octobre 1754, elle comparut devant le tribunal de Quimper qui impérativement la réclamait. Condamnée à être pendue, on la fait monter dans une charrette pour la conduire au lieu du supplice. Il est six heures du soir. La foule, avide de sensations, se presse. La potence se dresse devant elle. Une cloche tinte au clocher voisin. Un frère cordelier, crucifix à la main, se précipite pour l'exhorter à la prière. Elle se repent publiquement.

.... Tout est consommé. Il ne reste plus qu'un corps pantelant qui se balance entre ciel et terre, celui de Marion du Faouët. Elle venait d'avoir 38 ans

René Kermabon, Renouveau, n°208, février 1997

VALÉRY Paul



Paul VALÉRY (Sète, 1871 - Paris, 1945)

A Sète, leur ville natale, Paul VALÉRY et Georges BRASSENS se partagent la gloire, mais c'est Paul VALÉRY dont le nom est partout présent le musée, le collège où il entra *"le 2 ou 3 octobre 1878, la main dans la main de mon père"* la petite rue qui y conduit, la rampe qui accède au canal. Même le cimetière où il repose est officiellement dénommé *"cimetière marin"*; en référence à l'une de ses oeuvres.

Marin, Paul VALÉRY avait rêvé de l'être, mais son père ne le permit pas. Né le 30 octobre 1871 dans la Grande Rue, près du canal, il eut sous les yeux, tout enfant, les navires, les barques de pêche, l'alignement spectaculaire des mâtures, les ailes repliées des voiles, les femmes de pêcheurs vendant le poisson et sur l'autre quai les chais où s'accumulent les tonneaux de vin, l'avant-port et... la mer.

Il écrit en 1930: *'j'aime la poussière de paille et de charbon qui s'élève des quais, jusqu'aux odeurs extraordinaires des docks et des hangars où les fruits, le pétrole, le bétail, les peaux vertes, les planches de sapin, les soufres, les cafés composent leurs valeurs olfactives'*

Après avoir quitté Sète pour ses études à Montpellier, il monte à Paris et à dix-neuf ans fait du romancier Pierre Louys, auteur d' *'Aphrodite'*; son véritable ami. Il rencontre Stéphane Mallarmé qu'il admire et André GIDE. Il publie ses premiers poèmes (*La Conque*, 1892), puis approfondit ses connaissances mathématiques et retrouve le goût de la création artistique (*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, 1895).

Devenu. célèbre, très sollicité après *"La Jeune Parque"* absorbé par la vie mondaine, invité à l'étranger, il rencontre les puissants, les auteurs, la politique. Il est élu à l'Académie Française en 1925, professeur de poétique au Collège de France en 1937 et continue d'enseigner pendant la guerre. Tombé malade en 1945 à Paris, il y meurt le 24 juillet et rejoint à Sète le caveau de famille au cimetière Saint-Charles, face à la mer qu'il a, vingt fois, célébrée dans ses poèmes

"Une fraîcheur de la mer exhalée me rend mon âme?" écrit-il dans le *"Cimetière marin"*

Son oeuvre est faite de poèmes, d'essais et de l'énorme massif de ses 257 *"Cahiers"* C'est la fameuse *"Nuit de Gènes"* du 4 au 5 octobre 1892 qu'il passe chez les Cabella, ses oncle et tante, au milieu des éclairs d'une violente nuit d'orages, qui provoquera chez lui un bouleversement intérieur d'une cruciale importance et marquera la rigueur de son oeuvre dans la pensée et dans la forme.

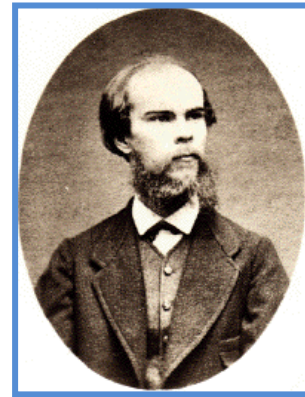
Il se passionne sur le génie de *"Léonard de Vinci"* développe ses rêves et peint un être qui lui ressemble dans sa rencontre avec *"Edmond Teste"* Il fait de *"La Jeune Parque"*; un être intelligent et sensuel où chacun de nous, tendre, tourmenté, sage, lâche, courageux, en un mot vivant, se retrouve dans le beau décor de la nuit. Les *"Cahiers"* ses méditations écrites chaque matin entre cinq et six heures, sont une

féconde et inlassable réflexion sur l'activité d'un esprit hors du commun en puissance de poésie.

La philosophie de Paul VALÉRY reste mystérieuse et insaisissable. Ce n'est que dans *"Mon Faust"*; peu avant sa mort, qu'il dévoile son nihilisme profond. Il détruit toute doctrine, toute volonté et ne transmet que le vertige.

Jo Caro, Renouveau, n° 187, novembre 1994

VERLAINE Paul



Paul Verlaine (Metz, 1844 – Paris, 1896)

Verlaine, né à Metz en 1844, débute sa carrière à Paris comme banal “poète-fonctionnaire”.

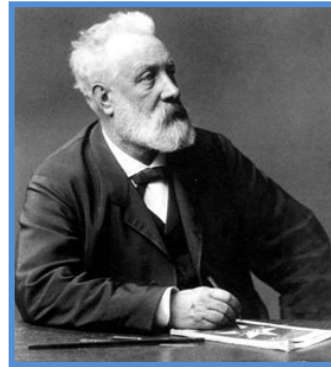
Il subit l'influence de Baudelaire, sombre dans l'alcoolisme et plonge dans un grand désarroi moral. Son mariage, en 1870, lui apporte une certaine sérénité, mais la guerre et la rencontre de Rimbaud bouleversent sa vie. Compromis politiquement, il s'enfuit avec Rimbaud en Belgique puis à Londres. De retour à Bruxelles, il tente de tuer Rimbaud qui veut se séparer de lui et se retrouve en prison.

C'est là qu'il retrouve la foi catholique. Libéré, il mène une vie vagabonde et publie un recueil d'inspiration religieuse, puis *'jadis et naguère'* (1884) qui contient *"l'Art poétique"* où il préconise l'emploi des vers impairs et réclame une poésie plastique et musicale. Il fait connaître les *"Poètes maudits"* (Tristan Corbière, Rimbaud, Mallarmé), devient malgré lui le chef de l'école “décadente”, erre de garnis en hôpitaux et meurt à Paris en 1896, à cinquante-deux ans.

Comment ne pas évoquer ici ses célèbres vers: ‘Les sanglots longs des violons de l'automne...’ qui furent le message de Londres aux résistants français pour leur annoncer le débarquement du 6 juin 1944 en Normandie.

Jo Caro, Renouveau, n°175, novembre 1993

VERNE Jules



Jules VERNE (Nantes, 1828 - Amiens, 1905)

Aîné d'une famille de cinq enfants, Jules Verne naît à Nantes le 8 février 1828. Avec son frère Paul, il fréquente l'école Saint-Stanislas où il se distingue en géographie et en musique. A onze ans, il fugue et s'embarque clandestinement sur "la Coralie" en partance pour les Indes. L'expédition prend fin à Paimboeuf. En 1840, il entre avec son frère au petit-séminaire de Nantes. Ses études le conduisent à étudier le droit tout en écrivant des poèmes. A vingt ans, il rejoint Paris, songe à la scène, fréquente les Dumas père et fils.

Le théâtre lyrique l'attire. Il écrit "*Colin Maillard*", une opérette qu'il programme en 1853. En 1854, il refuse de succéder à son père dans une étude d'avoué ainsi que la direction du Théâtre Lyrique laissée vacante.

Il se marie le 10 janvier 1857 avec Honorine Duffrais-Deviane qui lui donnera un fils Michel en 1861. Il effectue en Angleterre et en Ecosse un voyage qui donnera lieu à son "*Voyage à reculons en Angleterre et en Ecosse*" où se mêlent la fiction et le reportage.

On retrouve l'actualité mêlée à la science d'anticipation et à la fiction dans toute l'œuvre de Jules Verne. "*Cinq semaines en ballon*" (1863) est un voyage de découverte. Dans le "*Magasin d'éducation et de récréation*", un bimensuel que dirigent ses amis Hetzel et Macé, paraissent une quarantaine de ses romans "*De la terre à la lune*" (1865), "*les Enfants du Capitaine Grant*" (1867-1868), "*les Voyages et aventures du capitaine Hatteras*", "*Vingt mille lieues sous les mers*" (1870).

Fixé à Amiens, Jules Verne entreprend une "*Histoire des voyages et des grands voyageurs*". En 1872, son élection à l'Académie des Sciences, lettres et arts d'Amiens lui assure sa notabilité.

En 1873, paraît "*le Tour du monde en quatre-vingts jours*", boucle parfaite autour du monde, véritable course contre la montre menée par un véritable chronomètre vivant qu'accompagne Passe-partout, serviteur plein de fantaisie, expert en jeux de cirque et en jeux de mots. Suivent en 1874, "*l'île mystérieuse*", et en 1876 "*Michel Strogoff*": dans les provinces sibériennes de Russie, des hordes tartares menacent l'empire de Russie, le capitaine Michel Strogoff, porteur d'une lettre du tsar destinée à son frère, affronte avec intelligence et courage, les difficultés sans nombre qui doivent l'emmener de Moscou à Irkoutsk à plus de 5.000 kilomètres pour remettre son courrier. Un merveilleux roman qui tient en haleine jusqu'à la dernière page.

Les romans de Jules Verne adaptés au théâtre font les succès des scènes parisiennes. Dès 1874, "*le Tour du monde en quatre-vingts jours*" est créé au théâtre de la Porte Saint-Martin, puis en 1878, "*les Enfants du Capitaine Grant*". En 1880, au Châtelet, "*Michel Strogoff*" apparaît dans une pièce à grand spectacle.

Pour poursuivre ses voyages, Jules Verne acquiert un yacht à vapeur, le "*Saint-Michel III*". Il y organise une croisière en Mer du Nord et dans la Baltique. En 1854,

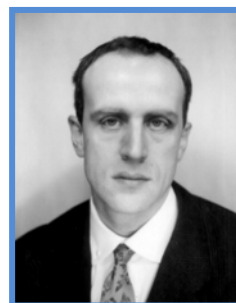
une nouvelle grande croisière le conduit dans la baie de Vigo, puis en Méditerranée. Ce voyage est à l'origine de *"Mathias Sandorf"*~

Élu en 1888 sur la liste républicaine, il se chargera surtout des "affaires culturelles" pendant la durée de ses quatre mandats. C'est en 1897 que s'altère sa santé. Diabétique, il interrompt la série de ses voyages mais continue d'écrire. Plusieurs de ses manuscrits ne seront publiés qu'après sa mort par son fils et ce, jusqu'en 1914.

Jules Verne est mort à Amiens, le 24 mars 1905.

Jo Caro, Renouveau, n° 225, février 1999

VIAN Boris



Boris VIAN, (Ville d'Avray ,Hauts-de-Seine, 1920 - Paris, 1959).

Boris VIAN fut un passionné d'inventions. On retrouve son oeuvre dans une panoplie aussi diverse que le jazz, la chanson, la comédie musicale, le cinéma, l'opéra, la peinture, la menuiserie, la métallurgie, l'automobile, etc...

- **Une vie perturbée** - né le 10 mars 1920 à Ville d'Avray dans une famille de quatre enfants, il est victime à douze ans d'une crise de rhumatisme articulaire qui lui laissera comme séquelle une insuffisance cardiaque. Bachelier à quinze ans, il attrape à dix-sept ans la fièvre typhoïde. Diplômé de l'École Centrale des Arts et manufactures, il se marie en juillet 1941 à Michèle Léglise dont il aura un fils, Patrick, en 1942. Il divorce en 52 et épouse Ursula Kubler en 1954. Il est victime d'un oedème pulmonaire en 1956, et d'une nouvelle crise en 1957. C'est le 23 juin 1959, à trente-neuf ans qu'il est terrassé par une syncope au cours de la projection du film tiré de son livre *"J'irai cracher sur vos tombes !"*

- **Le surréalisme** - Pour la libération totale de l'esprit, Boris VIAN prône une vie en accord avec les désirs profonds de l'homme, hostile à l'idée de Dieu et à la reconnaissance de ses représentants terrestres.

- **L'anticléricalisme** - VIAN attribue le succès de l'Église et de la religion aux dons d'acteurs des prêtres et à leur talent pour la mystification. Il parodie le Chemin de Croix comme *"une course de côtes"*; il parodie le vin de la Cène en montrant *"jésus se tapant un litre de rouge"*,...

- **La raillerie** - Il tourne tout en dérision. La mémoire est *"une machine qui vous remettrait à zéro comme un compteur de bagnole"*; Le psychanalyste est *"une sorte d'éboueur des consciences des autres"*:

- **Le pessimisme** - Boris VIAN impose le roman noir. Signé sous le pseudonyme de Vernon SULLIVAN, *"j'irai cracher sur vos tombes"* décrit la vie humaine comme une déroute. On est au sein des ténèbres et on y demeure. Objet de poursuites judiciaires à sa sortie, son roman remporte un énorme succès (500.000 exemplaires de novembre 1946 à décembre 1947).

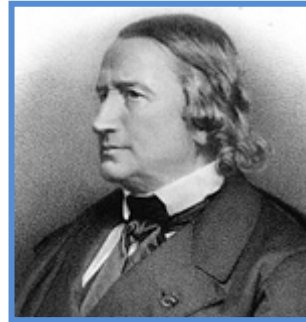
Au théâtre, dans *"Les Bâtisseurs d'Empire"* SCHMURZ, le souffre-douleur, ce pantin couverts de bandages exprime la souffrance et désigne la saleté. L'être humain vit dans la peur devant l'annonce de catastrophes de tous ordres qui le dépassent, qu'il ne peut comprendre et auxquelles il ne peut s'opposer. Il montre sa lâcheté devant le danger qui le menace, sacrifiant tout, jusqu'aux êtres qui lui sont le plus proches, pour assurer sa propre sécurité. Irréalisme sordide ou actualité brûlante où l'héroïsme n'est plus une vertu à la mode.

- **La passion du cinéma** - VIAN aurait voulu être écrivain de cinéma. Réunis dans le recueil *"Rue des Ravissantes"* dix-neuf scénarios de films parus après sa mort en 1989 n'ont pas été réalisés.

- **Musique et chansons** - Javas, mambos, valse et près de cinq cents chansons sont à son répertoire. Des interprètes prestigieux les ont fait connaître Dario Moréno, Maurice Chevalier, Juliette Gréco, Petula Clark, Magali Noël, etc...

Boris VIAN est l'une des plus curieuses figures du Saint-Germain-des-Près de l'après-guerre. N'est-ce pas dans son manque de foi et d'espérance en un Dieu qu'il combat et en l'homme qu'il dégrade que l'on trouve les raisons du pessimisme de son oeuvre?

VIGNY Alfred de



Alfred de VIGNY (Loches, 1797 – Paris, 1863)

Le comte Alfred de VIGNY se destinait à la carrière militaire, mais il quitta l'armée en 1827 avec le grade de capitaine.

Déjà en 1820, il fréquentait les romantiques et publia en 1822 ses premiers "*Poèmes*"; suivis en 1826 des "*Poèmes antiques et modernes*". On y trouve "*Moïse*" dans le genre mystique et le plus connu de ses poèmes modernes "*Le Cor*"; ainsi qu'un roman historique: "*Cinq Mars*" où sans souci de la vérité historique, il affuble Richelieu de défauts odieux pour assouvir sa vengeance sur deux conjurés, Cinq - Mars et son ami De Thou. Le succès de ce livre l'encourage à abandonner la carrière militaire pour se consacrer aux ouvrages littéraires.

En 1829, attiré par le théâtre, il traduit en vers "*Othello*" de Shakespeare. En 1832, dans "*Stello*"; il fait dire au docteur Noir que création poétique et vie politique ne sont pas compatibles. Dans "*Chatterton*"; en 1835, il attribue à la société bourgeoise le destin malheureux de ce poète précoce qui s'empoisonna à l'âge de dix-huit ans.

Il perd sa mère en 1837 et rompt avec l'actrice lorientaise Marie Dorval et les milieux littéraires parisiens, pour se retirer dans la solitude de son manoir de Maine-Giraud, près d'Angoulême. C'est là qu'il publie "*La Revue des deux Mondes*" ou paraissent "*La Mort du Loup*" (1843), "*Le Mont des Oliviers*" (1844), "*La Bouteille à la mer*" (1854), etc...

Reçu, après cinq échecs, à l'Académie Française, en 1845, il se blesse de la réponse du comte Louis Molé à son discours de réception. Sa fierté hautaine sera à nouveau mise à mal par un échec aux élections en Charente en 1848.

Après sa mort, survenue à Paris, après une longue maladie, en 1863, paraîtront "*Les Destinées*" (1864), un recueil regroupant onze poèmes philosophiques dont six avaient déjà paru dans la "*Revue des deux Mondes*".

L'oeuvre d'Alfred de VIGNY traduit une volonté permanente de vengeance devant l'indifférence de la nature et des hommes face au génie poétique, et la résignation stoïque qu'il convient de leur opposer dans la solitude où il se trouve condamné.

VILLEMARQUE (Théodore Hersart de)

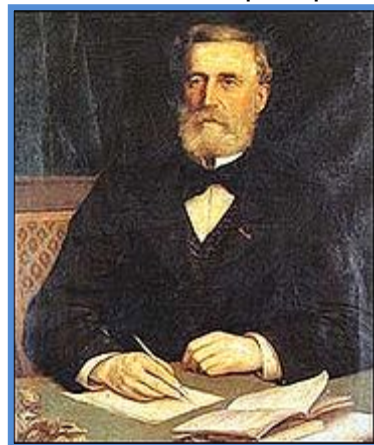


Théodore Hersart de la Villemarqué (Quimperlé, 1815 – 1895)

Né à Quimperlé le 7 juillet 1815, d'une famille de huit enfants Théodore Hersart, vicomte de la Villemarqué, dont le père fut député du Finistère et sous-préfet de Quimperlé, vit sa petite enfance entre Quimperlé et Nizon où ses parents possèdent le manoir du Plessis.

A 9 ans, en 1824, il entre au collège des Jésuites à Sainte-Anne-d'Auray puis au petit séminaire de Guérande et au séminaire de Nantes. Pourvu du bac es lettres en 1834, il part pour Paris et s'inscrit comme élève libre à l'école de Chartes. Il fait la connaissance de jeunes Bretons (les frères de Courcy, Auguste Brizeux...) qui se réunissent régulièrement autour de Le Gonidec. C'est grâce à lui, qu'à la tête d'une délégation bretonne, il se rend en 1838 à l'Eisteddfod (grande fête littéraire et musicale) d'Abergavenny, au pays de Galles où il est fait barde sous le nom de Barz Nizon, inaugurant en quelque sorte les relations interceltiques.

Il entreprend d'écrire un mémoire sur « *l'histoire de la littérature bretonne et ses rapports avec la littérature primitive de la France* » mais surtout déploie, à partir de 1833, une intense activité à noter les poésies chantées du répertoire breton . D'abord dans la région de Nizon, puis vers les Montagnes noires et la Haute-Cornouaille il augmente à chaque fois sa moisson de trouvailles nouvelles.



En 1839, est édité à compte d'auteur son ouvrage, le **Barzaz Breiz** (*barzaz est un mot adapté du gallois pour désigner un florilège de poésies à caractère historique*) . C'est une sélection en trois grandes catégories : chants historiques, chants d'amour et chants sacrés pour établir le plan définitif d'un recueil de 43 pièces. Le succès est immédiat.

Encouragé par cette approbation, il étend ses recherches à de nouveaux terroirs bretons et publie en 1845 une édition nouvelle enrichie de « ballades historiques » où s'expriment parfois des sentiments d'hostilité à l'égard de « l'ennemi français ». La valeur historique de ces documents est reconnue par la critique française, anglaise, allemande. En 1846, il se voit décerner la Légion d'honneur et à 43 ans, entre triomphalement à l'Institut de France.

Vers 1867, naît une querelle sur l'authenticité des chants du « *Barzaz Breiz* ». D'abord courtois, le ton monte et la polémique se poursuivra jusque dans les dernières années de sa vie et même au-delà. La critique, tantôt contenue, tantôt âpre et passionnée, d'abord cantonnée à de grandes revues françaises et étrangères, s'étale en 1872 jusque dans les journaux bretons.

Dès lors s'affrontent partisans et adversaires de la Villemarqué, les uns exprimant leur conviction que les pièces du *Barzaz Breiz* ne sont qu'habiles réfections ou même de pures créations dues au génie imaginatif et poétique, les autres évoquant sa sincérité, considèrent que les refontes de textes ne peuvent mettre en cause sa bonne foi.

Le débat prend un tour nouveau en 1964, avec la découverte des carnets de collecte et leur étude par l'ethnologue Donatien Laurent. Contrairement à ce qu'affirmaient ses détracteurs, la Villemarqué possédait une connaissance suffisante de langue bretonne pour être capable de noter en breton ce qu'il entendait et avait lui-même, dès 1839, recueilli la majorité des matériaux de son *Barzaz Breiz* : certains chants, considérés comme des faux, avaient bien été recueillis à la source populaire.

Le *Barzaz Breiz* apporte la valeur d'un travail intéressant pour la littérature orale bretonne diffusée bien au delà de la Bretagne et même de la France et montre la voie à tous ceux qui se lancent à leur tour dans la collecte de traditions populaires, et le débat dont le *Barzaz Breiz* a fait l'objet a permis de jeter les bases des collectes et publications de littérature orale.

Loin du succès du *Barzaz Breiz*, et quelque peu oubliés aujourd'hui, d'autres ouvrages ont également été édités : *Les Romans de la Table ronde et les contes des anciens Bretons* (1842), *Les Bardes bretons, poèmes du 6^e siècle* (1850), *Myrdhinn ou l'Enchanteur Merlin* (1858), *La Légende celtique ou la poésie des cloîtres* (1859), *Le Grand Mystère de Jésus* (1865).

D'une grande curiosité, La Villemarqué s'est intéressé également à l'archéologie, à l'histoire, et a participé activement au développement de l'Association bretonne, dont il a dirigé la classe d'archéologie, à celui de la Société archéologique du Finistère qu'il a présidée de 1876 jusqu'à sa mort. Il s'est investi par ailleurs très tôt dans les Conférences Saint-Vincent-de-Paul, fondées en 1833 par son ami Frédéric Ozanam, qui vint, en 1850, lui rendre visite à Quimperlé.

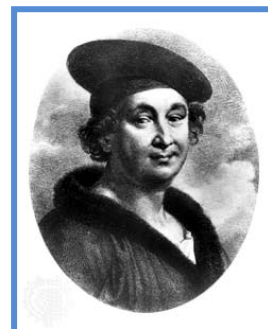
C'est le 8 décembre 1895 au château de Keransquer que s'éteignit Théodore Hersart, vicomte de la Villemarqué.

La statue de la place Lovignon à Quimperlé sur les bords de l'Ellé, qui représente La Villemarqué collectant est l'oeuvre du sculpteur finistérien Roger Joncourt. Elle est en bronze et a été réalisée en 1995 à l'initiative de la ville de Quimperlé pour la commémoration du centenaire de la mort de l'auteur du *Barzaz Breiz*.

La rue Hersant de la Villemarqué fait partie du lotissement de Kerlédanet, à côté des rues Glemnor et Marion du Faouët.

Jo Caro, Renouveau, n°266, juillet 2004

VILLON François



François Villon (Paris 1431 – après 1463)

Si l'on connaît bien l'oeuvre poétique de François VILLON, le plus connu des poètes du Moyen-Age, on connaît beaucoup moins sa vie. Ses démêlés avec la justice, sa condamnation à être pendu lui ont attribué de lourdes responsabilités qu'il a sans doute partagées avec ses complices.

Né à Paris, François de MONTCORBIER, orphelin de père, est confié au chanoine Guillaume de VILLON pour faire ses études. Brillant élève, il est reçu bachelier et obtient sa licence en 1452, et sans doute par reconnaissance, adopte le nom de son bienfaiteur.

Nous sommes encore dans la guerre de Cent Ans (1337-1453). La famine s'est abattue sur Paris. La violence règne un peu partout. Les étudiants dont les chahuts ne sont pas toujours innocents, troublent l'ordre public. VILLON est de ces bandes; en 1455, il blesse mortellement un adversaire. Sans attendre la décision de la justice, il quitte Paris. Il sera d'ailleurs condamné au bannissement.

Revenu à Paris l'année suivante, il se mêle à une bande de malfaiteurs renommés et commet avec eux un vol au collège de Navarre. Sous la torture, un de ses complices démontre sa responsabilité. Il reprend le chemin de l'exil. Mais, déjà sa première grande composition, *"Le Lais"* (1456), lui vaut une certaine notoriété et le fait reconnaître parmi les gens de lettres. Charles VI d'Orléans le reçoit à sa cour.

On sait, sans en connaître le motif, qu'il fut à nouveau arrêté à Meung-sur-Loire et emprisonné par l'évêque d'Orléans en 1461. Libéré après l'intervention de Louis XI, il compose *"Le Testament"* et rejoint Paris. A nouveau poursuivi pour l'affaire du collège de Navarre, il s'en prend au notaire chargé de l'affaire, bouscule les clercs qui travaillent à l'étude. C'en est trop VILLON est condamné à être pendu. Une intervention, venue de haut lieu, annule le jugement en 1463 et il voit sa peine commuée en un bannissement de dix ans. On perd alors toute trace de lui.

L'oeuvre de VILLON, qui a souvent connu la prison, le bannissement, la menace de mort, prend la forme du testament. Dans *"Le Lais"* - synonyme de legs - le ton est satirique, il s'amuse à donner en héritage à ses amis un soulier, une coquille d'oeuf, des cheveux mais la peur de la mort laisse entendre une inquiétude amplifiée dans *"Le Testament"* (1461), un poème de plus de 2.000 vers. S'il ironise sur l'évêque qui l'a fait emprisonner, il y fait le bilan de sa vie et médite sur la mort. Le caractère éphémère des biens terrestres, l'égalité de tous devant la mort, l'horreur devant la décomposition de la chair. Il y procède à une série de legs burlesques, attribue à ses amis des richesses imaginaires, se réconcilie avec ceux qui l'ont persécuté et règle l'ordonnance de ses funérailles.

Mêlé, sinon vraiment affilié à la bande des "Coquillards", cette société plus ou moins secrète et passablement criminelle, VILLON, dans sa poésie, se dresse contre le système établi, les lois, les autorités et règle ses comptes dans un style vivant et parfois grossier. Outre la ballade et le rondeau, formes très employées au Moyen-âge, il a pratiqué la strophe de huit vers de huit syllabes. En plus du *"Lais"* et du *"Testament"*, il a laissé une quinzaine de pièces dont *"La Ballade des pendus"* qui se rapporte à son dernier procès.

YOURCENAR Marguerite



Marguerite de CRAYENCOUR (Bruxelles, 1903 - île des Monts-Déserts (U.S.A.), 1987)

Marguerite de CRAYENCOUR est née à Bruxelles, le 8 juin 1903, d'une famille aristocratique d'origine française et belge. Sa mère meurt dix jours après sa naissance d'une fièvre puerpérale. Son père, grand voyageur, lui donne un précepteur pour lui assurer une éducation plus personnelle. Le fait de n'avoir pas fréquenté d'établissement scolaire, et donc de ne pas avoir eu d'amies de jeunesse, en fera une intellectuelle réservée, solitaire et superbement cultivée.

Bachelière à 16 ans, férue d'histoire ancienne, elle y trouvera l'occasion d'une réflexion poussée sur la morale et le pouvoir. Son premier livre paraît en 1921, *"Les Jardins des Chimères"* qu'elle signe Marg YOURCENAR (anagramme de CRAYENCOUR). Elle publie en 1929 son premier roman *"Alexis"*, histoire d'un couple infidèle, vivant silencieusement sa rupture. *"Le Coup de Grâce"* en 1938, retrace aussi une dramatique relation d'amours impossibles.



Grande voyageuse, elle s'installe après la chute de la France en 1940, aux États-Unis, dans le Maine, à l'île de Monts-Déserts qui sera désormais son refuge. C'est là qu'entre ses nombreuses croisières et les conférences qu'elle donne, elle vivra sa solitude intellectuelle et sa méditation avec son amie Grace Frick et qu'elle acquerra la nationalité américaine.

En quatre ans de travail acharné, elle y écrit *"Les Mémoires d'Hadrien"*, son premier grand succès. Y faisant oeuvre d'historienne et de psychologue, elle y donne au grand empereur romain une nouvelle existence, faisant de lui son porte-parole en voulant "que l'immense majesté de la paix romaine s'étendit à tous". Dans *"L'oeuvre au Noir"* qui lui valut le Prix Femina en 1968, elle développe de nouveau les thèmes de l'humanisme sur fond de Renaissance. Avec *"Souvenirs Pieux"*; 1974, *"Archives du Nord"*; 1977 et *"Quoi ? L'Éternité"*, elle se livre à ses réflexions dans une trilogie familiale tissée d'histoire et de culture.

La "grande dame" de la littérature trouvera son couronnement en 1980, en étant la première femme jamais élue parmi les immortels. Écrivain française d'origine belge, ayant acquis la nationalité américaine, elle doit à Jean d'Ormesson et Alain Peyrefitte de lancer sa candidature sous la coupole. Malgré les oppositions des tenants de la tradition opposés à l'entrée d'une femme à l'Académie, elle est élue le 6 mars 1980, alors qu'elle est à bord du "Mermoz" en croisière dans les Caraïbes.

Continuant, dans son souci de la perfection, de corriger certaines pages de ses écrits, dans la *"Petite Plaisance"* de son île de Monts-Déserts, elle y décédera des suites d'une crise cardiaque en décembre 1987, laissant dans son extraordinaire correspondance une réponse à l'angoisse de l'être humain seul face à la foule, seul devant la mort *"Ne pas laisser la vie sans avoir tiré tout ce qu'elle peut donner de sagesse, sans lui avoir demandé tout ce qu'elle peut apporter de perfectionnement. Ne pas exiger inutilement l'impossible, mais demander tout le possible. Ne pas s'enfermer dans le choix. Et tout cela, les yeux ouverts"*.

Jo Caro, *Renouveau*, n° 203, juin 1996

Émile ZOLA (Paris 1840 – 1902)



Né à Paris, le 2 avril 1840, *Emile* Zola, fils d'un ingénieur Italien, passe son enfance à Aix-en-Provence. L'aisance financière de la famille sera rompue par la mort brutale de son père en 1847. Il fait ses études secondaires à Aix, se passionne pour la lecture (Victor Hugo, Alfred de Musset), se lie d'amitié avec le peintre Paul Cézanne, Aixois comme lui.

Lorsqu'il monte à Paris à dix-huit ans, il poursuit ses études comme boursier. Il lit jusqu'à la passion, il écrit du soir au matin, il veut être écrivain. Chouant au baccalauréat, il marche dans Paris, pauvre, le ventre creux, à la recherche d'un travail. Il entre chez Hachette au service des expéditions. Il écrit en vers, à la Musset, mais son patron, Louis Hachette, refuse de le publier, lui propose la prose et le mute au service publicité. Zola y est à son affaire, il innove, met en place le « service de presse » ; il rêve, il écrit, il se crée. Ce sont ses premières chroniques, les « *contes à Ninon* » (1864), la « *confession de Claude* » (1865). Il rencontre Alexandrine Meley qu'il épouse en 1870. Travailleur acharné, devenu chroniqueur littéraire, il mène vigoureusement campagne pour les peintres impressionnistes, publie « *Thérèse Raquin* » (1867), « *Madeleine Féral* » (1868).



Persuadé de son génie, il veut faire le portrait du Second Empire auquel il est farouchement opposé. Il amasse une documentation énorme, son instinct fait le reste. C'est le début des *Rougon-Macquart*, un cycle romanesque qui comprendra vingt volumes et lui, prendra vingt-trois ans.

- 1870 : « *La fortune des Rougon* », où il décrit la répercussion du coup d'état de 1851 en province, le passage d'une paysannerie ambitieuse et sans scrupule à la petite puis la grande bourgeoisie ;
- 1871 : « *La Curée* », le monde de la spéculation immobilière et la corruption des milieux politiques ;
- 1873 : « *Le Ventre de Paris* », le monde des petits et grands commerçants des Halles ;
- 1874 : « *La Conquête des Plassans* », l'ambition politique du clergé en province ;
- 1875 : « *La Faute de l'abbé Mouret* », la chute et la corruption d'un prêtre ;
- 1876 : « *Son Excellence Eugène Rougon* », le monde des hautes sphères politiques ;
- 1877 : « *L'assommoir* », un roman ouvrier retraçant la déchéance des individus (alcoolisme, logements insalubres, promiscuité...) ;
- 1878 : « *Une Page d'Amour* », une histoire d'amour à Paris ;
- 1880 : « *Nana* », le monde de la haute prostitution ;
- 1882 : « *Pot-Bouille* », le monde de la petite bourgeoisie et de son désir de « paraître » ;
- 1883 : « *Au bonheur des dames* », le monde du commerce et de son évolution ;
- 1884 : « *la Joie de vivre* », la peinture d'un névrosé, obsédé par la mort ;
- 1885 : « *Germinal* », le monde de la mine, l'ouvrier écrasé ;
- 1886 : « *L'Œuvre* », le monde de l'art et de la création ;
- 1887 : « *La Terre* », le monde paysan, cupide et bestial ;
- 1888 : « *Le Rêve* », une idylle amoureuse ;
- 1890 : « *La bête humaine* », le milieu des chemins de fer ;

- 1891 : « *L'Argent* », le monde du capitalisme ;
- 1892 : « *La Débâcle* », la chute de l'Empire, la Commune ;
- 1893 : « *Le Docteur Pascal* », la synthèse. Il entend y exprimer la passion de la vie, l'espoir dans le siècle qui arrive.

Après le second Empire, Zola s'absorbe dans l'élaboration d'un nouveau cycle romanesque qu'il entend consacrer aux problèmes de son époque. « *Lourdes* » (1894) et « *Rome* » (1896) donnent son point de vue sur le catholicisme de son époque et « *Paris* » (1898) exprime une vision optimiste de l'avenir.

C'est à cette époque aussi (janvier 1898), qu'il se lance dans une campagne de presse violente quand il acquiert la conviction de l'innocence de Dreyfus, victime d'une machination.

Son fameux article « *J'accuse* » paru sur ses colonnes dans « *L'Aurore* » est un véritable acte révolutionnaire qui lui vaut une condamnation à un an de prison. De jugements en contestations, l'affaire Dreyfus passionnera l'opinion publique jusqu'en 1906 où il sera réhabilité.

Zola poursuivra son œuvre par la vision d'une société régénérée après une révolution sans violence avec « *Les quatre Evangiles* ». A « *Fécondité* » (1899) succéderont « *Travail* » (1901) et « *Vérité* » (1902). Sa mort, d'une asphyxie présumée accidentelle, le 29 septembre 1902, ne lui laissera pas le temps d'écrire le quatrième volet « *Justice* ».

Le 5 octobre, une foule innombrable l'accompagne au cimetière Montmartre. En 1908, ses cendres seront transférées au Panthéon.

Devenu depuis 1877 avec « *L'Assommoir* », l'écrivain le plus lu (et le plus haï) de France, Zola, enrichi, s'était acheté une maison de campagne à Médan, au bord de la Seine, près de Saint-Germain-en Laye. C'est là qu'il se plaisait à vivre. Il n'aimait ni les voyages, ni les foules, ni les réceptions mondaines. Il s'éprit de Jeanne Rozerot, la jeune lingère de madame Zola. Elle lui donna deux enfants : Denise et Jacques.

Zola a inspiré les cinéastes du monde entier et nombre de ses œuvres ont été portées à l'écran, certaines plusieurs fois : « *L'Assommoir* », « *Germinal* », « *Nana* », « *Pot-Bouille* », « *Thérèse Raquin* ».

Trente romans, des milliers d'articles, Zola laisse l'œuvre immense d'un grand passionné, souvent porté à l'excès, doué d'un tempérament généreux, prompt à s'élever contre l'injustice. Sa grandeur est d'avoir mené le combat pour une liberté plus digne et une morale moins partielle.

Jo Caro, Renouveau n° 217, Février 1998